

**Henri Bencolin
- 03 - Le secret
du Gibet**

Carr, John Dickson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

***LE SECRET
DU GIBET***



J. D. CARR

JOHN DICKSON CARR

LE SECRET DU GIBET

Traduit de l'anglais par Danièle Grivel



Librairie des Champs-Élysées

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée par ALBERT PIGASSE

**LE SECRET
DU GIBET**

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros, le Dr Gideon Fell et sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G. K. Chesterton et Winston Churchill.

Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le secret du gibet*, etc.) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE MASQUE :

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE
LE SPHINX ENDORMI
LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ
ON N'EN CROIT PAS SES YEUX
LE MARIÉ PERD LA TÊTE
IMPOSSIBLE N'EST PAS ANGLAIS
LES YEUX EN BANDOULIÈRE
SATAN VAUT BIEN UNE MESSE
LA MAISON DU BOURREAU
LA MORT EN PANTALON ROUGE
JE PRÉFÈRE MOURIR
LE NAUFRAGÉ DU TITANIC
UN FANTÔME PEUT EN CACHER UN AUTRE
MEURTRE APRÈS LA PLUIE
LA MAISON DE LA TERREUR
L'HOMME EN OR
SERVICE DES AFFAIRES INCLASSABLES
PATRICK BUTLER À LA BARRE
TROIS CERCUEILS SE REFERMERONT...
LA FLÈCHE PEINTE
LE LECTEUR EST PRÉVENU
LE GOUFFRE AUX SORCIÈRES
LA POUCE EST INVITÉE
MORT DANS L'ASCENSEUR
LES MEURTRES DE BOWSTRING
LE RETOUR DE BENCOLIN
LE MEURTRE DES MILLE ET UNE NUITS
PASSE-PASSE
EH BIEN, TUEZ MAINTENANT !
ARSENIC ET BOUTONS DE MANCHETTE
À RÉVEILLER LES MORTS
LUNE SOMBRE

LA CHAMBRE ARDENTE
HIER, VOUS TUEREZ
CAPITAINE COUPE-GORGE
LE MORT FRAPPE À LA PORTE
IL N'AUROIT PAS TUÉ
PATIENCE CELUI QUI MURMURE

Ce roman a paru sous le titre original :

THE LOST GALLOWS

© JOHN DICKSON CARR, 1931, et

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1990.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation
réservés pour tous pays.

Numérisation : Atelier des Galériens.

LISTE DES PERSONNAGES

par ordre d'entrée en scène

Jeff MARLE qui, du gibet miniature à la trappe du pendu, suivit cette épouvantable affaire.

Sir John LANDERVORNE, ex-limier de Scotland Yard qui fit un pari avec Bencolin et le perdit.

BENCOLIN, « Méphisto » de la Sûreté qui découvrit une rue, une chambre et un gibet avec des victimes alors que ceux-ci avaient mystérieusement disparu dans le cœur de Londres.

Nezam el MOULK, tourmenté par une malédiction de l'Ancienne Égypte et par le fantôme d'un Anglais.

DALLINGS, déconcertant jeune homme qui rencontra une étrange dame et qui vit l'ombre d'un gibet dans le brouillard.

Richard SMAIL, chauffeur de Nezam, qui fit une course folle derrière son volant, la gorge tranchée.

Inspecteur TALBOT, qui fouilla tout Londres pour retrouver le lieu d'un crime qui n'avait peut-être pas été commis.

GRAFFIN, secrétaire ivrogne de Nezam qui ramassa pas mal d'« oseille ».

Sharon GREY, jolie petite Anglaise qui aimait bien les problèmes, et Jeff.

Dr PILGRIM, amateur d'antiquités, spécialiste des crimes historiques qui proposa une curieuse théorie.

Colette LAVERNE, séduisante sirène française qui était, de plus d'une façon, attachée à Nezam.

JOYET, exubérant valet français de Nezam.

TEDDY, Caliban du Brimstone Club.

SELDEN, femme de chambre très mignonne et très effrayée.

ET

Jack KETCH, silhouette familière dans les contes pour enfants.

Bourreau dont le nom fut donné par la suite à tous les exécuteurs des hautes œuvres. Le premier Jack Ketch officia à Tyburn dans la seconde partie du XVII^e siècle...

... Et voilà pour les curieux.

L'OMBRE DU NŒUD COULANT

L'objet se dressait devant nous sur la table, parmi les tasses à thé : un modèle réduit de gibet, parfaitement imité. Haut de vingt-cinq centimètres à peine. Il était taillé dans du bois de cèdre et peint en noir. Treize marches menaient à la plate-forme où une trappe était maintenue fermée par une baguette glissée dans de petits gonds. À l'extrémité de la potence, pendait une ficelle terminée par un nœud coulant.

Je le vois encore dans la lumière jaune d'une fin d'après-midi, son aspect macabre accentué par la blancheur de la nappe, les tasses et l'assiette de sandwiches. De l'autre côté de la baie vitrée où nous étions assis, un brouillard opaque estompait la lueur des lampadaires de Pall-Mall. Il ondulait, se soulevait en vagues d'un épais jaune brun et barbouillait toutes les lumières. Le ronflement assourdi de la circulation, dominé par les klaxons des autobus, ébranlait les fenêtres. Les visages de Bencolin et de sir John Landervorne se reflétaient dans la vitre tandis qu'ils examinaient l'horrible jouet.

Les deux chasseurs d'hommes contrastaient de façon frappante.

Le visage de sir John était pâle et austère. Il avait le front haut et étroit, surmonté d'une couronne de cheveux argentés, des sourcils noirs et très fins sur un regard fixe qu'il dissimulait derrière un pince-nez en or. Ses paupières se levaient et s'abaissaient lentement tandis qu'il lissait ses moustaches et sa courte barbe grise. Il regardait intensément le petit gibet. De l'autre côté de la table, Bencolin l'observait à travers la fumée de sa cigarette. Sir John Landervorne avait été autrefois commissaire adjoint de la police métropolitaine.

Le Français, assis en face de lui, avait une allure de Méphisto – un Méphisto paresseux, avec un sourcil relevé. Sa chevelure noire était séparée par une raie médiane formant deux mèches dont les pointes se redressaient comme de petites cornes. De fines rides partaient de ses narines vers une mince moustache et une barbe noire, taillée en pointe, entourant une bouche qui esquissait alors une sorte de sourire. Il avait les pommettes hautes et le regard impénétrable ; le visage intelligent,

maussade, capricieux et cruel. Il s'appelait Henri Bencolin. Directeur de la Sûreté générale, c'était l'homme le plus dangereux d'Europe.

Il était 5 heures de l'après-midi, le 16 novembre ; et cela se passait dans le salon du Brimstone Club, à Londres. La découverte de cette miniature nous fit entrer de plain-pied dans la célèbre affaire criminelle du Gibet de la rue Perdue ; et voici comment tout commença :

Bencolin et moi arrivions de Paris pour assister à la première représentation du Masque d'Argent, au Haymarket Theatre. Cette pièce d'Édouard Vautrelle, il est bon de le rappeler, avait contribué résoudre l'affaire Saligny¹, au mois d'avril précédent. Nous avions retenu des chambres au Brimstone, où habitait sir John qui devait nous accueillir à notre arrivée. Sir John était un des plus vieux amis de Bencolin et son génie de l'organisation avait fait merveille à Scotland Yard. Avant la guerre, il avait été commissaire adjoint sous les ordres de l'Honorable Ronald Devisham. J'avais fait sa connaissance à Paris, où il venait de temps en temps rendre visite à Bencolin. Il était grand, courtois, mais austère, sans humour, et semblait perpétuellement absorbé par quelque problème de jeu d'échec – le genre d'homme que les romans à quatre sous de jadis désignaient sous le vocable de l'« homme au secret ». Bencolin prétendait qu'il ne s'était jamais tout à fait remis de la mort de son fils pendant la guerre. Depuis qu'il avait pris sa retraite en 1919, il avait vécu en solitaire dans le Hampshire jusqu'à l'an dernier où il s'était installé à Londres.

Cet après-midi-là, il était venu à notre rencontre à Victoria Station ; c'était la première personne que nous avions aperçue sur le quai noir de suie et brumeux, lorsque le train était entré en gare. Il nous avait reçus avec une espèce de gaieté embarrassée, mais aucun de nous n'était particulièrement de bonne humeur. Le temps froid, le ciel plombé et le grondement sourd de la tempête pendant la traversée de la Manche nous avaient déprimés autant que notre mission. Après notre installation au Brimstone, nous avions commencé à bavarder et la conversation s'était inévitablement orientée vers les questions criminelles.

On nous avait servi le thé dans le salon aux fenêtres en baies, une pièce ornée de panneaux de bois brun dont les grotesques sculptures racontaient l'histoire du Club. Un feu de bois brûlait dans une immense cheminée de pierre, monstruosité surchargée de gargouilles au-dessus de laquelle était suspendu le portrait du fondateur, peint par De Suérif. Je pense que ce personnage aurait apporté un peu de piment à notre entretien. Noceur, bagarreur, soudard, ivrogne, tel était sir George Falconer, un des nombreux « George » qui gravitaient autour du Prince Régent. Debout, vêtu d'une jaquette vert bouteille, une

cravate à la Brummell autour du cou et portant un fin pantalon de peau, il avait les cheveux bouclés et ses yeux nous lorgnaient avec insolence dans la faible lumière d'une lampe en ambre jaune. Du haut de son cadre, sir Falconer regardait le dos de sir John Landervorne, assis dans un confortable fauteuil, face à Bencolin, de l'autre côté de la table à thé.

Sir John parla d'un ton hésitant, comme s'il cherchait soigneusement ses mots avant de les prononcer.

— Savez-vous, Bencolin, dit-il, ce qui m'a toujours frappé, c'est le pittoresque des crimes commis sur le Continent. Je me suis plongé récemment dans vos archives. Comme certains d'entre eux sont curieux ! Quelle imagination macabre... C'est diabolique !

Il ajusta plus fermement le lorgnon sur son nez et cligna des yeux en se penchant sur sa tasse. Il continua :

— C'est peut-être l'esprit gaulois ; oui, sûrement. Des gens tués avec des scorpions, des cordes tissées en cheveux de femme, et des berceaux hérissés de pointes, comme la Vierge de Fer...

Quittant des yeux la fenêtre où il s'était absorbé dans la contemplation des volutes de brouillard, Bencolin se retourna, le menton dans sa main.

— Qu'entendez-vous par esprit gaulois ? Demanda-t-il.

— Eh bien... Émotivité. Frivolité, érigée en loi.

Tout en fixant le feu, Bencolin sourit, énigmatique.

— Émotivité, répéta-t-il. Vous faites allusion au Français qui, pris d'une rage soudaine et le regard fou, se saisit d'un poignard et frappe la femme de sa vie. Cela, sir John, est de la sensiblerie pure et simple. L'Anglo-saxon sentimental se comporte exactement de la même manière : il donne un coup de couteau à sa maîtresse et pleure ensuite sur une fleur séchée qu'elle a laissée dans un livre. Votre Anglo-saxon est primitif et direct. Une passion aveugle, le désir de tuer ; ergo quelqu'un est tué, sans autres chichis. Il va droit au but – procédé qui révolte l'âme gauloise, comme si commettre un crime s'assimilait à marchander avec son épicier.

Sir John marmonna un « hum » peu compromettant et jeta de l'autre côté de la table un œil dubitatif.

— Le Gaulois, dit Bencolin, aime les voies détournées. Il n'entrera jamais dans votre maison par la porte sur la rue, s'il peut y pénétrer par un passage secret. Mais il est froid, dur et rusé. S'il tue, il le fait avec logique et soin. C'est dans le geste théâtral et les enjolivures qu'il donne le meilleur de lui-même – ce qui est la preuve la plus évidente de la

dureté de son cœur. L'émotion vraie et spontanée est toujours incohérente. Un homme réellement amoureux ne peut que roucouler des bêtises à l'oreille de sa dame ; c'est votre impassible Don Juan qui leur écrit de jolies lettres d'amour au style ampoulé et grandiloquent.

Je n'essaie pas de faire la distinction entre Anglais et Français, bien entendu. Je décris plutôt deux types de pensée, de quelque nationalité qu'ils soient. Mais en tout cas, je fais mes délices de ce dernier type...

— J'avais remarqué cette tendance chez vous, dit sèchement sir John.

— Parce qu'il produit le super-criminel. (Les yeux de Bencolin, à demi fermés, brillaient.) Le cerveau aveugle et fou se nourrit toujours de sa propre suffisance. C'est pourquoi il est fou, car il ne pense qu'à lui tout le temps. Un des crimes les plus étranges qu'il m'ait jamais été donné d'observer...

Après un long silence, il continua :

— Il y a quelques années à Paris, la police a trouvé à l'aube, dans les bois le corps d'un homme portant aux pieds des sandales et vêtu d'une robe de noble égyptien datant de quatre mille ans. Il avait été tué d'une balle dans la tête. Oui, c'était un meurtre bizarre. Sa conséquence fut qu'un Anglais s'est pendu dans sa cellule à la prison de la Santé. Il avait confectionné une corde avec ses draps.

Le rouge était monté aux joues blêmes de sir John. Il se tenait étrangement raide.

— Puis-je vous demander, dit-il, ce qui vous a fait penser à cet incident ?

— Cela semble vous effrayer. Connaissez-vous l'affaire ?

— En fait, je songeais à quelque chose d'analogue. Une histoire différente, mais qui concerne aussi une pendaison...

Il se détendit, tapotant des doigts le bras de son fauteuil et les yeux perdus dans le vague derrière son lorgnon.

— De quoi s'agissait-il ? demanda Bencolin.

— D'un conte à dormir debout, répliqua l'autre négligemment. Dallings avait bu un verre de trop, j'imagine. C'est un de mes jeunes amis. Il semble qu'il ait été mêlé récemment à une étrange aventure au cours de laquelle il s'est égaré dans le brouillard ; et il jure qu'il a vu sur la façade d'une maison l'ombre d'un gibet et d'une corde. Il dit que le fantôme de Jack Ketch montait les marches pour ajuster le nœud. Il en a fait une véritable histoire de revenants... Mon Dieu ! Que se passe-t-il ?

Bencolin qui regardait la fenêtre assombrie se retourna brusquement.

— Excusez mon interruption, mon vieux, dit le détective, mais il y a une seconde, j'ai cru, moi aussi, apercevoir un fantôme sur cette fenêtre.

Sir John examina la vitre.

— Une manière poétique de dire quoi ? demanda-t-il, contrarié.

— Que j'ai vu l'ombre de quelqu'un passer la porte de cette pièce et sortir dans le hall.

D'un signe de tête, il désigna la pièce plongée dans l'obscurité au fond de laquelle la porte sur le couloir dessinait un rectangle lumineux. Elle était vide à présent. Dans le silence, nous pouvions entendre le craquement du feu et l'avertisseur d'un taxi au loin. Bencolin s'était levé. Il se tenait raide et tendu, les épaules bien droites, comme s'il était en train d'écouter.

— Je suppose qu'il voulait entrer dans cette pièce, mais qu'il a changé d'avis en vous voyant... C'était un homme que j'ai rencontré autrefois. Un Égyptien du nom de Nezam El Moulk. Le connaissez-vous ?

— Non... Je ne pense pas. Pourtant... Ah ! Oui. Il me semble bien avoir déjà entendu ce nom, murmura sir John. Il a un appartement ici, je crois. Nous ne sommes pas très... difficiles, n'est-ce pas ? Pourquoi cette question ?

Bencolin se rassit et haussa les épaules.

— Un caprice, fit-il en contemplant le feu.

Dans l'ombre, son visage s'était durci tandis qu'il fixait les flammes sans bouger les yeux. Sir John le regarda d'un air intrigué, mais ne dit rien. Il m'adressait quelques banalités quand Bencolin reprit la parole.

— Savez-vous, mon vieux, que cette histoire de fantôme m'intéresse au plus haut point ? L'ombre d'un gibet... Comment s'appelle celui qui l'a vue ?

— Oh !... ça ? Son nom est Dallings ; un ami de mon fils pendant la guerre. Vous le rencontrerez sûrement au théâtre ce soir.

— Et quelle fut son aventure ?

Le regard de sir John signifiait : « Que le diable l'emporte ! » Néanmoins, il répondit :

— Je ne peux pas vous raconter toute l'affaire – il s'agit d'une femme mystérieuse qu'il a raccompagnée chez elle un soir de brouillard. Je n'y

ai pas prêté particulièrement attention. Le garçon avait bu. Et il s'est retrouvé sans taxi.

— Où ?

— Voilà la question. Il l'ignore. En montant dans la voiture, la femme a donné elle-même l'adresse et Dallings ne l'a pas entendue. Apparemment, elle a aussi payé le chauffeur et lui a dit de repartir aussitôt. Dallings l'a aidée à descendre en lui souhaitant le bonsoir et, soudain, il n'y a plus eu de taxi et la femme s'était envolée.

Le brouillard était si épais qu'il ne pouvait voir à deux pas. Dallings prétend qu'il a marché à l'aveuglette, tourné en rond et traversé des rues, sans avoir la moindre idée de l'endroit où il allait. Il était plus de 1 heure du matin ; pas une âme qui vive, ni de lumière pour le guider. Durant son vagabondage, il a heurté une sorte de mur de brique. Puis il a perdu sa dernière lueur de lucidité. Pendant qu'il se tenait là, il a vu apparaître un immense rectangle de lumière jaunâtre. À demi caché par la brume, s'est dressé devant lui un gigantesque gibet avec un nœud coulant au bout de la potence. C'est Dallings qui le dit ! Il affirme également que quelqu'un grimpait les marches et que la silhouette agitait les bras en l'air...

L'Anglais s'arrêta, un sourire glacial aux lèvres.

— Et ensuite ? questionna Bencolin.

— Rien. Tout a disparu. Dallings a cru qu'il avait été abusé par des jeux de lumière. Il était de très mauvaise humeur et n'a pas cherché à approfondir la question. Il a repris sa route et attendu sous un réverbère que passe un taxi. Il était alors dans Ryder Street, tout près de Piccadilly. Dieu seul sait où il avait été.

Sir John se versa une tasse de thé, signifiant que l'affaire était close. Il ajouta cependant :

— Si vous êtes curieux, demandez à Dallings. Il sera ravi de vous raconter son histoire, lui qui, d'ordinaire, n'est pourtant pas loquace. Il semble avoir été particulièrement impressionné par la dame. Une Française, au fait.

Bencolin qui tenait une allumette à la main se figea en dévisageant sir John. Puis il rit, se carra dans son fauteuil et alluma sa cigarette dont il contempla le bout incandescent d'un air amusé.

— Française, répéta-t-il. J'ai bien peur que votre infernal brouillard ne m'affecte les nerfs. Parlons d'autre chose. Du brouillard, par exemple. (Il se tourna à nouveau vers la fenêtre.) Ne trouvez-vous pas que c'est fascinant ?

— Non, dit sir John.

Méphisto grimaça.

— Mon ami, dit-il, vous êtes tonique. Une vraie douche. Vous possédez tout le charme lyrique d'un chargement de briques tombant au travers d'une lucarne. En un mot, vous me faites du bien... Mais il existe une fascination du brouillard. C'est comme une grotte habitée par des gnomes, une mascarade, une ville sous la mer. Les choses les plus banales deviennent attirantes quand elles sont voilées – un des grands principes de la théologie, sir John –, ou alors terrifiantes parce que transportées hors de leur cadre habituel. C'est ce qui a tant effrayé votre ami Dallings, l'autre soir. Voir un gibet à Pentonville qui héberge une si célèbre prison, serait tout à fait normal. Mais voir un gibet sous sa propre fenêtre en se réveillant au milieu de la nuit...

Sir John l'interrompit.

— J'en vois un dans cette pièce.

Soudain, le silence se fit. Les yeux de sir John étaient rivés sur la chaise placée près de nous. Il se leva lentement et, ses épaules voûtées se dessinant dans la lumière, marcha dans sa direction. C'est ainsi que fut découvert le gibet miniature. Il le déposa sur la table, parmi les différentes pièces du service à thé et personne ne parla. L'objet était étrangement réel et réclamait une poupée en victime pour monter l'escalier.

Faisant claquer sa langue, Bencolin hocha la tête et examina posément la reproduction.

— Jusqu'ici, dit-il, je n'avais jamais remarqué que les Anglais avaient pour coutume de disposer des petites potences dans les salons de leurs clubs. C'est intéressant...

Sir John éclata :

— Cessez vos plaisanteries stupides !...

Il se tut en regardant Bencolin. Silencieux, le détective faisait monter et descendre ses doigts le long des marches. Il tira une cordelette sur le côté et la trappe s'ouvrit.

Sir John sonna le maître d'hôtel et s'assit, rouge de colère.

— Victor, s'écria-t-il quand l'homme entra, savez-vous qui a fait ça ?

— Quelque chose ne va pas, monsieur ?

— Non, tout va bien. Mais dites-moi, qui a mis ce sinistre objet sur la chaise ?

Victor fit une tête d'enterrement. S'il avait rétréci devant nous à la taille d'un soldat de plomb, il aurait été le personnage idéal pour

grimper le petit escalier.

— Je suis désolé, monsieur ! Je...

— N'en faites pas une maladie. Mais emportez-le !

— Un instant, s'il vous plaît, dit Bencolin, le front soucieux. Je m'en chargerai, Victor, si sir John le permet.

Il porta à nouveau son attention sur la maquette. Victor était sur le point de sortir quand soudain une idée le frappa.

— Oh ! dit-il.

Comme Bencolin se retournait, il continua :

— Oui, monsieur. Je crois savoir à qui cela appartient.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur. Au gentleman égyptien, il me semble. M^r El Moulk.

— À M^r El Moulk..., répéta pensivement le détective. Vous voulez dire qu'il les collectionne, qu'il les fabrique lui-même ou quoi ?

— Je l'ignore, monsieur. Je me rappelle en tout cas que M^r El Moulk a reçu un paquet par la poste, cet après-midi...

Il se tut et sir John qui l'observait avec curiosité lui dit :

— Continuez, Victor.

— Il se tenait dans cette pièce pendant que je vidais les cendriers, monsieur. Je l'ai vu ouvrir la boîte – elle avait juste la dimension de cette chose – et tandis qu'il froissait le papier d'emballage, j'ai remarqué son air étrange, effrayé même. Quand il eut fini de défaire le paquet, il resta immobile un moment... J'espère que je ne suis pas indiscret, monsieur ?

Victor regarda autour de lui et la vue de sir John sembla le rassurer. Il reprit son aplomb :

— « Victor, me dit-il, prenez l'objet qui est dans cette boîte et brûlez-le. » Il avait l'air choqué. J'ai pensé qu'il était malade. Puis il a paru se rappeler quelque chose et a sorti le gibet de la boîte – je suppose que c'était le gibet parce que je ne l'ai pas vu – et l'a posé sur cette chaise. Ensuite, il a jeté la boîte et le papier dans le feu et quitté précipitamment la pièce. C'est tout ce que je sais, monsieur.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas brûlé ? demanda Bencolin.

— C'était mon intention, monsieur. Mais je m'occupais des cendriers à ce moment-là et j'ai bien peur d'avoir oublié...

— Ah ! oui... Est-il revenu dans cette pièce plus tard ?

— Je suis certain que non, monsieur. Je l'ai vu sortir et il est rentré il y a quelques instants seulement. Le portier pourra vous informer...

— C'est tout, Victor. Merci.

Quand il fut sorti, sir John demanda :

— Quel était le but de toutes ces questions ? Après tout, ce n'est pas notre affaire.

Bencolin s'abstint de répondre. Il était assis, immobile, un coude sur la table et le menton dans la main, les yeux fixés sur le jouet diabolique. Une bûche éclata bruyamment dans la cheminée. Dominant le grondement sourd de Londres, nous entendîmes le lent et vibrant carillon de Big Ben sonner 6 heures.

1

Cette affaire fait l'objet d'un précédent roman de J.D. Carr, *Le marié perd la tête*. Au cours de ce récit apparaissent plusieurs personnages y ayant participé (NdT).

LA COURSE AU CADAVRE

Aujourd'hui, le Brimstone Club est l'une des institutions les plus curieuses du West End et certainement la plus mal famée. Situé à l'angle de Pall-Mall et de Saint James's Street, l'immeuble de granit brun grisâtre se compose de quatre étages ; plutôt décrépi, avec des fenêtres en baies, il offre cependant une apparence paisible. Si l'on considère son ancienne réputation, il a maintenant l'air désolé d'une jeune femme qui pense jouer les friponnes dans un costume de bain de 1890. Mais de nos jours on continue d'en parler – dans les milieux les plus discrets et les plus cultivés – avec des raclements de gorge et des « hum ! » de désapprobation. Le souvenir des chapeaux hauts de forme et des bacchanales est toujours profondément ancré dans ses murs.

Fondé en 1798 par sir George Falconer, il garde des allures de parvenu à côté des clubs plus anciens dont les premiers timides brouhahas se sont tus depuis longtemps. Au temps de la Régence, il abritait un célèbre tripot où se déroulaient de fantastiques orgies ; c'est pourquoi, à partir de 1830, la décoration devint très précieuse et tarabiscotée. À fouler les tapis moelleux des couloirs et à examiner les portraits qui y sont accrochés, on a du mal à imaginer que ces gentlemen bedonnants aux favoris extravagants furent des dandys à leur époque. Vêtus de leurs pantalons écossais qui devaient être du meilleur effet dans les bars de Leicester Square, ils pouvaient régler une affaire d'honneur au pistolet et dilapider avec la plus grande des nonchalances la fortune de leurs épouses à la table de jeu, sous des lambris de pacotille. Les chambres aux murs garnis de peluche rouge étaient remplies de miroirs dorés, de femmes aux robes ondoyantes et sentaient l'écurie. Des dames de petite vertu avaient la plaisante habitude de défaillir quand on fermait la porte à clé – ce qui rendait les choses plus simples – et de ne pas reprendre leurs esprits avant que l'on ait à protester de ses bonnes intentions.

Ces événements atteignirent leur point culminant vers la fin des années 1880, lorsque Kitty Darkins se tua en se jetant par une fenêtre du dernier étage et que le jeune lord Rayle se fit sauter la cervelle – sans raison apparente, si bien que tout le monde trouva ce geste très

romantique. Les amis de Rayle – des hommes comme Compston et Mirch, par exemple – prônaient des solutions plus raisonnables : si une dame avait le mauvais goût de venir salir le seuil de votre porte en se suicidant, il suffisait de boire quelques verres de plus, et de sortir en dénicher une autre. Mais la conduite de Kitty Darkins était une profanation. Par la suite, plus aucun gentleman n'osa fréquenter le Brimstone. Les bruits les plus divers se mirent à circuler : entre autres qu'il existait un appartement caché où Rayle abritait ses amours et auquel on accédait par une porte dérobée dont le secret disparut avec lui. Tout cela était fort séduisant, mais totalement faux.

Aujourd'hui pourtant, bien que l'établissement ait retrouvé la paix, celle-ci est plus maléfique et plus morbide que tous les fantômes du passé. Les lanternes de papier sont tombées en poussière. Personne – même si certains jurent le contraire – n'entend plus dans les couloirs claquer le percuteur du pistolet de Falconer. Mais quand je songe à la malédiction qui pèse sur le Club, il me semble toujours que le rire de sir George Falconer jaillit du bel enfer anglican où il est entré grâce aux dés et à l'adultère. C'est pourquoi le Brimstone Club est à présent hanté par ses propres membres.

L'adhésion est ouverte aux hommes de toutes nationalités et de toutes catégories. Il n'y a aucun vote de comité ; aucune qualification n'est requise, sauf celle de payer la cotisation la plus exorbitante de tous les clubs de Londres. Le Brimstone accueille les plus riches spécimens de rebuts de la société. Depuis les trente dernières années, c'est le club des vagabonds.

Il est géré exactement comme un hôtel, et généralement vide. On y rencontre des Anglais, des Français, des Allemands, des Russes, des Espagnols, des Italiens ; des soldats, des déçus, des bannis, des chasseurs, des aventuriers ; des hommes qui s'ennuient, des désœuvrés, des indécis, des damnés.

On les voit assis au bar toute la nuit, le regard plongé dans leur verre, ne parlant à personne ; et le lendemain, ils sont partis. Ils disparaissent, personne ne sait où, sur les chemins secrets d'un monde aux couleurs mouvantes. Ils sont désinvoltes et aspirent à d'autres soleils. Mais ils ont toujours l'air déçu lorsqu'ils reviennent au Brimstone, après des mois ou des années. Alors, sans un mot, Martin le barman leur prépare à chacun leur cocktail favori comme s'il l'avait fait chaque soir depuis que le Club existe.

Cela explique, je crois, l'atmosphère lourde et mélancolique qui se dégage de chaque pièce, des lampes sombres et des tapis profonds. Dans le brouillard, au plus noir de la nuit, les fenêtres éclairées ne suggèrent pas le confort. Au contraire, elles rappellent les lumières des

navires voguant lentement dans la brume, sous le ululement des sirènes, et évoquent de singulières odeurs, d'étranges fantômes et le ciel surnaturel de Xanadu. Si la maquette d'un gibet devait être découverte dans un club de Londres, ce ne pouvait être que dans celui-là...

Du moins, cette idée me frôla-t-elle l'esprit lorsque nous cessâmes de prêter attention au jouet. Bencolin était maussade et distrait. Il allait et venait dans le salon en hochant la tête et j'eus le sentiment que tout le monde fut soulagé quand sir John proposa de monter s'habiller pour le dîner. Bencolin rangea l'objet dans un petit meuble à côté de la cheminée dont il repoussa doucement la porte, comme s'il y enfermait en même temps ses propres pensées.

Nous ne fîmes plus allusion à l'incident et peu après 6 heures nous quittâmes le salon tous les trois. L'appartement de sir John était situé au rez-de-chaussée, à l'arrière de la maison ; Bencolin logeait au deuxième étage et moi au quatrième. Le couloir au-delà du salon donnait sur un vestibule, comme dans un hôtel, avec un ascenseur au fond. La sinistre rotonde, aux murs couverts de tapisseries, qu'éclairait faiblement une applique, était déserte. Le bruit de nos pas résonnait dans le corridor où flottaient quelques volutes de brouillard.

Bencolin sortit de l'ascenseur au deuxième et je continuai seul jusqu'au quatrième. J'étais tellement préoccupé que je ne me rendis compte de ce qui m'entourait qu'en entendant l'ascenseur redescendre.

À ce dernier étage, on n'avait pas installé l'électricité. Des becs de gaz dispensaient une pâle lueur sur le corridor, immense et vide, et sur les arches du plafond d'un style pseudo-gothique, garni de dorures ternies. Le silence y était encore plus profond que dans les étages inférieurs, et il y régnait un tel froid que je pouvais voir la buée de mon haleine. J'occupais la chambre 21. Ce couloir faisait communiquer toutes les pièces du palier à l'exception d'un très grand appartement sur l'arrière de l'immeuble. J'avais remarqué dans le fond un passage voûté qui y conduisait. Toujours absorbé par cette ténébreuse affaire, je dépassai ma porte et m'engageai dans ce passage.

C'est alors que je heurtai quelqu'un. Dans le noir, j'avais mis la main sur une épaule humaine.

L'autre personne eut un mouvement de recul et poussa une exclamation étouffée.

Je m'écriai :

— Qui est là ?

Pendant un court instant, nous ne bougeâmes ni l'un ni l'autre,

cherchant à nous voir, et j'entendis une respiration oppressée. Puis, l'inconnu passa devant moi et nous entrâmes tous deux dans la lumière.

C'était un homme petit et mince, vêtu d'une robe de chambre de soie imprimée de fleurs. Sa peau avait une teinte brunâtre, son nez était busqué et son épaisse chevelure noire tombait en désordre sur son front. L'étrange expression de ses yeux me frappa. Ils étaient fixes, d'un jaune bestial, si grands ouverts que l'on arrivait à discerner le cercle blanc entourant l'iris. Ils restaient figés, pétrifiés par la peur, comme les yeux d'une poupée de cire, bien que l'homme haletât bruyamment. C'étaient des yeux de drogué, écarquillés comme s'ils contemplaient la mort.

Quand il parla, il me fit tressaillir à nouveau ; je ne m'étais pas imaginé que ses lèvres pouvaient remuer.

— Est-ce vous qui avez posé cette satanée chose sur mon bureau ? demanda-t-il.

Il tendit brusquement la main et l'ouvrit. Elle contenait une petite figurine de bois, haute de cinq centimètres à peine, représentant un homme. La tête était recouverte d'une espèce de cagoule et le cou tordu sur le côté.

Je regardai la poupée sans dire un mot, tandis que mon interlocuteur continuait de respirer lourdement. Cette figurine avait une monstrueuse signification. Ce ne fut pas seulement son accent qui m'apprit que je venais de rencontrer Nezam El Moulk. Je balbutiai quelque chose comme :

— Non. Désolé... Ma chambre est à cet étage. Je me suis trompé de...

La paume brune se referma. Relevant les yeux, je m'aperçus que l'homme m'observait intensément.

— Quelqu'un est entré chez moi..., commença-t-il.

Puis il se tut, fourra la poupée dans la poche de sa robe de chambre, pivota sur lui-même et disparut dans le passage. Je rejoignis rapidement mes pénates.

Un grand feu brûlait dans la cheminée et Thomas, un modèle de serviteur, préparait mes vêtements. Toutes ces péripéties paraissaient défier le bon sens ; mais tout le temps que je passai à prendre mon bain et à m'habiller, elles ne cessèrent d'occuper mes pensées. Il était 7 heures lorsque je m'apprêtai à descendre...

Dans le couloir, je tombai à nouveau sur Nezam El Moulk que je faillis bousculer en sortant. La transformation de cet homme était étonnante ; il avait abandonné son allure apeurée qui, dans mon esprit,

devait être à la hauteur de ce qu'il redoutait. Élégant et désinvolte avec son manteau et son chapeau haut de forme, il semblait braver l'univers. Du bout de sa canne il pressa le bouton d'appel de l'ascenseur comme il aurait allongé un coup d'épée. Je notai alors qu'il portait des gants blancs immaculés. Son visage basané était serein, mais son regard absent, presque stupide. Il sourit, s'appuya sur sa canne et sifflota un air à la mode.

Soudain, il se retourna et me dit en bredouillant :

— Je... J'espère que vous voudrez bien excuser mon emportement... tout à l'heure. C'était... C'était une plaisanterie. (Il me fit un clin d'œil et sourit.) Vous comprenez ?

— Bien sûr. C'était d'ailleurs de ma faute.

— Non, non, protesta-t-il en levant la main, ne dites pas cela. Mais surtout pas un mot à qui que ce soit, voulez-vous ?

L'espace d'un instant, ses yeux reprirent l'expression traquée que j'avais remarquée précédemment. Dans l'ascenseur, il s'examina dans la glace, redressa le nœud de sa cravate blanche et se remit à siffloter, l'air satisfait. Il s'arrêta dans le vestibule pour allumer une cigarette tandis que je pénétrais dans le salon. Ne trouvant ni Bencolin ni sir John, je m'assis près de la fenêtre.

Le brouillard s'était levé et les lumières du Club se reflétaient sur le trottoir. Une grande limousine Minerva, d'un vert particulièrement agressif, se rangea devant le perron et je vis El Moulk descendre les marches avec nonchalance en faisant glisser sa canne le long de la grille. Un gigantesque chauffeur noir lui ouvrit la porte et le salua. La portière claqua et, peu après, les lanternes arrière de la Minerva disparurent dans la circulation.

J'attendis presque une demi-heure avant que n'arrivent Bencolin et sir John. Il ne fut pas question des événements de l'après-midi, si bien que je ne mentionnai pas l'incident dans le couloir du quatrième. Nous prîmes un cocktail au bar, endroit confortable, aux rideaux rouges et aux lampadaires de cristal, où un grand singe de porcelaine niché sur la cheminée lançait des œillades aux clients. Sir John, qui avait horreur de la foule, proposa de dîner au Club ; pour ma part, je suggérai une légère collation dans un restaurant de Pall-Mall, à côté du Haymarket Theatre. Mais Bencolin insista pour aller chez Frascati, dans Oxford Street.

Frascati resplendissait de mille éclats. Tout y était : la foule, le bruit, les bouchons qui sautaient, la musique, la lueur bleue des chauffe-plats, les cliquetis des assiettes, les garçons affairés et la lumineuse teinte dorée du vin. Sir John cligna des yeux comme un homme qui

sort de l'obscurité. Petit à petit, le vin colora ses pommettes blêmes et ses yeux se mirent à briller. Après le café et les digestifs, quand nous fûmes tous bien échauffés, il commença à rire. Se penchant vers nous comme pour faire des confidences, il nous raconta, à grand renfort de gestes, une quantité de blagues qui n'amusaient que lui.

Lorsque nous montâmes dans un taxi pour aller au théâtre, j'en étais même arrivé à envisager avec plaisir cette représentation. Londres, cette nuit-là, était humide de brouillard, les klaxons des taxis déchiraient l'air et le ciel autour de Piccadilly était maculé par les enseignes lumineuses. Mais dès que nous tournâmes dans Haymarket, une sensation d'intimité se dégagea des murs sombres. Du simple fait de la brume, tout semblait amical : la circulation intense, le reflet des lampes sur le pavé mouillé et même les sifflets des policemen. Ce n'est qu'au théâtre, au moment où le rideau se leva sur l'univers terrifiant de la pièce de Vautrelle, que les diaboliques événements de l'après-midi me revinrent en mémoire...

Sortir fumer une cigarette à la fin du premier acte apporta un réel soulagement. Nous n'avions pu obtenir des places les uns à côté des autres, car la salle était presque entièrement louée. Au foyer, je retrouvai sir John qui présentait Bencolin à quelqu'un qui venait d'entrer. En me voyant, il ajouta à mon adresse :

— M^r Marle, permettez-moi de vous présenter M^r Dallings.

Je saluai un languissant jeune homme dont la poignée de main était si molle qu'on avait l'impression de toucher un cadavre. Ses yeux paraissaient fixer quelque point imprécis par-delà mon épaule. Il marmonna une vague formule de politesse, un pâle sourire sur les lèvres, puis se mit à inspecter ses ongles avec le plus grand intérêt. Malgré un léger embonpoint, il avait de la prestance dans son costume démodé, mais de bonne coupe qu'il avait dû porter à Oxford et ne semblait guère avoir remis depuis. Le dialogue s'annonçait difficile.

Il y eut un long silence, puis quelqu'un dit :

— J'espère que cette pièce vous plaît, M^r Dallings ?

— Quoi ? demanda Dallings, tiré brusquement de sa rêverie. Quoi ? répéta-t-il, se rendant soudainement compte de la question. Je ne sais vraiment pas. Je viens juste d'arriver... Très en retard. Vous plaît-elle ?

Mes craintes quant à entretenir une conversation avec lui se confirmaient. Il y eut un nouveau silence puis quelqu'un proposa d'aller boire. Peu à peu, Dallings se dérida ; il lança même des traits d'esprit et, avant le début du second acte, devint presque amical. Il fallait cependant une attention soutenue pour comprendre ce qu'il voulait dire. Cela me rappela l'impression que j'avais eue autrefois à

Heidelberg lorsqu'un Teuton très sérieux, profondément convaincu que je parlais allemand, m'avait tenu la jambe pendant trois quarts d'heure en me disant Dieu sait quoi. Comme il s'interrompait de temps à autre pour avoir mon avis, je m'étais contenté de hocher la tête, marmonnant des « Ja, ja ». Puis, affectant un air docte, j'avais même osé le contredire deux ou trois fois en murmurant : « Bahnhof » – qui n'a jamais signifié autre chose que gare en allemand.

Finalement, sir John lui demanda :

— Oh ! à propos, George, vous souvenez-vous de cette folle histoire que vous m'avez racontée ? Vous aviez vu l'ombre d'un gibet ou quelque chose de ce genre.

— Un gibet ? interrogea Dallings en fronçant les sourcils. Ah ! ça ? Oui, en effet.

Bencolin avait apparemment fait la leçon à sir John qui posa la question d'un air détaché. Il parla de notre discussion au Brimstone et invita finalement Dallings à prendre un verre au Club après la représentation. L'autre sursauta sans raison quand sir John déclara qu'il aimerait bien entendre à nouveau son récit ; mais il accepta de venir.

— Au fait, M^r Dallings, demanda négligemment Bencolin, connaissiez-vous un homme du nom d'El Moulk ? Nezam El Moulk, pour être précis.

Cette fois, Dallings s'alarma réellement. Passant sa main sur son épaisse chevelure noire, il cligna des yeux et balbutia :

— Oui, j'ai entendu parler de lui.

Puis il se mit à considérer Bencolin d'un air soupçonneux.

Le deuxième acte commença à ce moment et, très intrigué, je regagnai ma place. Bencolin souriait.

Jusqu'à la fin de la pièce, ses effets scéniques nous donnèrent le frisson et le public, à la sortie du théâtre, paraissait impressionné. Lorsque Dallings nous rejoignit, nous marchâmes dans la rue en silence. Il faisait très froid et le brouillard, comme une fumée de tabac, restait suspendu aux lampadaires. Une masse de taxis encombra la rue, mais ils étaient tous pris d'assaut et il nous fut impossible d'en trouver un de libre. Dans l'espoir d'arrêter une voiture, nous remontâmes presque jusqu'à Piccadilly Circus.

— Il n'y a qu'à rentrer à pied, dit sir John avec agacement. Tournons là, ce n'est pas loin.

Nous étions alors à l'angle de Jermyn Street, à proximité de

Piccadilly. Il y avait peu de piétons – heureusement d’ailleurs, car je ne regardais pas où je mettais les pieds. Un policier avait arrêté la circulation et je vis mes compagnons traverser la rue. J’allais juste les suivre quand, dans la lueur d’un réverbère, j’aperçus sir John qui se retournait en agitant sa canne :

— Attention ! cria-t-il.

Son exclamation me fit retrouver mes esprits. Je sautai en arrière et faillis tomber. Contrairement aux autres, une voiture n’avait pas tenu compte du signal de l’agent et débouchait sans bruit de Jermyn Street. Déformée par le brouillard, elle avait un aspect infernal et ses phares bondirent sur moi comme je reculais. J’entendis le hurlement du sifflet du policier, puis la longue limousine verte me rasa à toute vitesse en s’engageant dans Haymarket.

Mais ce n’est pas ce qui me cloua sur place, tremblant d’horreur. Au moment où la voiture était passée devant moi, j’avais eu le temps d’entrevoir le visage du chauffeur.

Et le chauffeur de cette voiture était mort.

Bien que fugitive, cette vision hideuse restait vivace. Au travers de la brume, son visage avait presque frôlé le mien. C’était un Noir immense, en livrée, dont la peau brune était devenue grise. Les yeux grands ouverts et la mâchoire pendante, sa tête penchait sur son épaule droite et sa gorge était coupée d’une oreille à l’autre... Et pourtant, la limousine continuait sa route dans Haymarket. Cette automobile était celle d’El Moulk. Je me rendis compte alors que mon chapeau avait roulé dans la boue. Debout, en plein milieu de Jermyn Street, je vociférai des insultes d’une voix que j’eus de la peine à reconnaître.

Bencolin s’était précipité vers moi. Il avait tout vu et ne perdit pas une seconde. Bloqué dans le trafic, il aperçut un taxi et nous poussa tous à l’intérieur, sans attendre l’agent de police qui courait vers nous.

— Montez tous ! cria-t-il. Je vais me servir de vous, sir John. Scotland Yard, dit-il au chauffeur. Suivez cette limousine verte, là, devant nous.

J’étais tombé sur les genoux de sir John tandis que Dallings, essoufflé et ahuri, était écrasé dans un coin. Son cache-nez remonté sur sa figure, il protestait d’une voix étouffée :

— Eh ! Attention.

Le lourd taxi s’ébranla dans un grincement de boîte de vitesses, manquant d’écraser le policier furieux qui frappait à notre carreau avec son bâton. Dans l’obscurité de la voiture, je voyais défiler les lumières des immeubles de Haymarket.

— J’peux pas aller plus vite ! hurla le chauffeur à Bencolin.

Le bruit du moteur s’amplifia. Dans un virage, nous évitâmes de justesse une petite Austin, ce qui nous jeta les uns sur les autres, mais nous ne perdîmes pas de vue la Minerva verte. C’est alors que m’apparut la folie de notre entreprise : nous cherchions à rattraper un mort qui se promenait en auto dans Londres. Nous pourchassions un cadavre. Dallings et sir John se mirent à parler, mais Bencolin, penché à la portière, leur imposa silence d’un geste brusque.

Le chauffeur continuait à se plaindre à Bencolin :

— Trop de brouillard, chef, cria-t-il avec désespoir. Allons bon ! Le voilà qui tourne dans Pall-Mall.

Une épaisse vague de brume nous enveloppa. Après un virage à droite, la longue succession des réverbères de Pall-Mall s’étala devant nous. La rue était presque déserte et malgré le brouillard, nous pouvions aisément distinguer les feux arrière de la Minerva.

Nous traversâmes la place de Waterloo à toute allure pour continuer tout droit. Dans son effroyable voyage, le cadavre dépassait toutes les limites de vitesse autorisées. Je l’imaginai en train de relever ses bras, tout à l’ivresse de la course. Couvrant le bourdonnement de Londres, Big Ben fit retentir les douze coups de minuit. Au-delà du Carlton Club, la vitesse augmenta encore. Des phares nous éblouirent ; faisant un écart, notre taxi dérapa et arracha le garde-boue d’un autre véhicule, mais poursuivit sa route sous un torrent d’injures. Un agent de police siffla...

Enfin, la limousine ralentit et Bencolin crispa les doigts. Nous avions presque atteint Saint James’s Street quand brusquement elle vira à droite. Sir John dit d’une voix étranglée :

— Elle... elle va au Brimstone.

Comme nous tournions derrière elle, la Minerva s’immobilisa. Je pouvais vaguement en distinguer les contours et la lumière qui venait par la porte du Club éclairait son côté droit. Nous arrêtant juste derrière elle, nous bondîmes tous sur le trottoir. Le mort était tranquillement revenu à son point de départ.

D’un pas majestueux, le portier descendit les marches du perron. Découpée par les lampes dans son dos, sa silhouette avait des allures fantomatiques. Mon cœur battait et je suppose que les autres ressentaient la même impression que moi, car aucun de nous ne bougea. L’employé ouvrit la portière arrière de la limousine et attendit. Personne ne sortit.

Il y eut une terrible minute de silence, troublée seulement par les

bruits de la ville. Dans la lumière diffuse, le portier se pencha pour inspecter l'intérieur de la voiture. Il parut surpris. Comme personne ne venait, il s'avança pour parler au chauffeur.

À ce moment-là, Bencolin quitta notre groupe et marcha vers l'auto... Le portier poussa tout à coup un cri horrible et sauta en arrière comme s'il s'était brûlé. Dans la lueur des phares, je voyais le profil en lame de couteau de Bencolin sous son chapeau de soie. Il allongea le bras et tira la porte. L'énorme masse sembla se soulever, puis tomba à ses pieds sur le pavé dans un bruit mat. Je distinguai à présent le visage de Bencolin, durci en un masque diabolique, qui, impénétrable, regardait fixement devant lui.

RUINATION STREET

Je regardai mes compagnons l'un après l'autre. Sir John se tenait debout, raide de stupeur, tendant d'une main un billet de banque au chauffeur de taxi qui, penché sur la portière, était trop effrayé pour le prendre. Dallings, livide, tournait la tête de gauche à droite, l'air hébété. L'instant d'après, nous nous pressions tous autour du cadavre.

Le grand Noir était tombé sur le trottoir et sa casquette, qui avait roulé sur le côté, ne recouvrait plus ses cheveux crépus. Mais sa colonne vertébrale était restée droite et il avait les jambes repliées sous lui ; la rigor mortis l'avait atteint dans la position assise si bien qu'il semblait se prosterner devant le détective. Sa livrée vert sombre lui donnait l'apparence d'un énorme scarabée.

À l'intérieur de la voiture et sur le marchepied, il y avait un tel flot de sang qui n'avait pas encore eu le temps de sécher, que celui-ci coulait encore dans le caniveau. Dallings, qui avait distraitement posé son bras sur la portière, bondit en arrière puis se mit à se frotter les mains comme s'il cherchait à se débarrasser d'un papier tue-mouches.

Nous entendîmes la voix rude de Bencolin :

— Sir John, dit-il, où se trouve le commissariat le plus proche ?

— Vine Street.

— Portier, téléphonez-leur tout de suite. Demandez l'inspecteur divisionnaire en personne. Il nous faut quelqu'un d'urgence.

— Il est mort, constata sir John, tranquillement.

— Il est mort depuis un moment, répondit Bencolin en touchant le corps avec sa canne.

Puis il poussa un profond soupir et s'agenouilla à côté du cadavre.

Dallings, revenant soudain à la réalité, s'écria :

— Mais voyons, il conduisait !

Bencolin se releva. Il examina la voiture d'un bout à l'autre et hocha la tête.

— C'est ce qu'il semble, mon ami. Tout est en ordre : il a coupé le contact, tiré le frein à main, mais je ne veux toucher à rien. Il n'y a personne à l'arrière de la voiture.

— Attendez, dit sir John au portier. Je vais appeler Vine Street moi-même. C'est Talbot qui en est l'inspecteur principal. Il viendra tout de suite. À qui est cette auto ?

— Elle appartient à Nezam El Moulk. Une très célèbre limousine, plus connue sur le Continent que dans notre pays. À présent, aidez-moi à rentrer ce pauvre diable à l'intérieur. Nous ne pouvons pas le laisser ici, il attirerait les curieux. Portier, prenez-le sous les épaules et vous – il fit signe au chauffeur de taxi –, attrapez ses pieds. N'ayez pas peur. Il ne vous fera pas de mal. Tenez bon... il est lourd.

La sinistre procession s'ébranla et monta les marches en chancelant. Au moment où sir John partit téléphoner, un policier très en colère surgit du brouillard avec la ferme intention de tous nous arrêter pour infraction au Code de la route ; mais il revint à de meilleures dispositions lorsque sir John lui eut expliqué la situation. Heureusement, il ne s'était formé aucun attroupement. Bencolin et moi demeurâmes seuls dans la brume quand Dallings fut rentré lui aussi. Pendant un long instant, nous gardâmes le silence, debout à côté de cette voiture de malheur dont les portières étaient restées ouvertes.

— Bencolin, demandai-je, où est El Moulk ?

— Pas dans cette auto, en tout cas, répondit-il en haussant les épaules. Pourquoi cette question ?

Je lui racontai alors mes deux rencontres avec l'Égyptien et son départ peu après 7 heures dans cette voiture. Il m'écouta sans faire de commentaire. Se penchant à l'intérieur de la limousine, il alluma le plafonnier qui éclaira la banquette arrière capitonnée de velours sombre. Une canne en ébène et une paire de gants blancs y étaient posées. À côté se trouvait une boîte carrée portant l'inscription suivante : « Wills, Fleuriste, 8 Cockspur Street, Londres, W.I. ». Aucun signe de désordre, ni le moindre grain de poussière.

— Regardez les portières, dit Bencolin. Ne remarquez-vous rien ?

— Les vitres ont l'air particulièrement épaisses.

— Elles sont à l'épreuve des balles, fit-il en les frappant légèrement de son index replié... Et à en juger par le diamètre de cette canne, je crois qu'il s'agit d'une canne-épée. Cet homme semblait prendre toutes les précautions contre une éventuelle attaque. (Éteignant la lumière, il fit observer tout bas :) mais ils l'ont eu, Jeff. Ils l'ont eu.

— Qui l'a eu ?

Il examina cette fois le siège avant.

— Quel espace exigu ! Ce pauvre chauffeur devait attraper des crampes... Enfin, laissons à la police le soin d'effectuer les premières constatations.

— Bencolin, insistai-je, quand la voiture est passée devant moi, j'ai très bien vu le siège du chauffeur. Il n'y avait personne près de lui. Je jure que personne d'autre n'était assis sur le siège avant. Croyez-vous qu'un mort...

— Absurde, Jeff. Quelqu'un conduisait, bien sûr. Il a dû s'esquiver à la faveur du brouillard et s'enfuir dès que la voiture s'est arrêtée ; la conduite est à droite, voyez-vous, et il a probablement filé par l'autre côté.

— Mais je vous dis...

— D'accord. C'est votre version. Rentrons.

Le chauffeur de taxi terrorisé descendit les marches en grommelant des injures. Bencolin lui donna un billet et lui demanda de surveiller la limousine. Nous le laissâmes, les yeux rivés sur cette machine infernale comme s'il s'attendait à la voir partir, mue par sa seule volonté. À l'intérieur, nous fûmes accueillis par le portier qui s'épongeait le front avec son mouchoir.

Il nous conduisit vers un passage derrière l'ascenseur.

— Nous l'avons porté dans la salle de billard, monsieur, expliqua-t-il, l'ancienne salle de billard. Elle ne sert plus maintenant que nous avons de nouvelles tables dans le salon. Et puis, vous comprenez, monsieur, je ne voulais pas que quelqu'un puisse le voir.

Ouvrant une porte, il nous introduisit dans une grande pièce glaciale où beaucoup de poussière s'était accumulée. Une vieille table de billard, au tapis vert déchiré, occupait le centre de la salle. On y avait déposé le corps, recouvert d'une housse de canapé sous laquelle dépassaient d'une façon grotesque les grosses bottes de la victime. Derrière la table, le chapeau renversé sur la tête, se tenait Dallings qui, fasciné, contemplait l'horrible masse. Il sursauta quand nous poussâmes la porte et nous dit en montrant le cadavre :

— Regardez ! On lui a coupé la gorge !

En entrant, j'avais vu Victor qui, un seau et une éponge à la main, nettoyait le dallage de marbre. Je frissonnai à nouveau lorsque Dallings nous indiqua du doigt la tache qui s'élargissait sur le tapis vert jusqu'à atteindre les angles du billard. À contempler ce sang, nous avions la terrible impression d'attendre qu'il coule dans les trous, comme un spectateur observe un joueur en se demandant si sa boule

va tomber ou non. Dallings tendit le doigt, au bord de la crise de nerfs : « Vas-y, Bon Dieu ! Vas-y ! », cria-t-il, puis il éclata de rire. Le portier sortit précipitamment de la pièce et faillit bousculer sir John qui arrivait perplexe et distrait.

— Avez-vous eu Vine Street ? questionna Bencolin. Taisez-vous, M^r Dallings, s'il vous plaît !

— Oui, j'ai même pu parler à Talbot. Mais il se passe quelque chose de bizarre...

— Que voulez-vous dire ?

Sir John se mordait la lèvre supérieure et fronçait les sourcils, regardant le cadavre sans le voir.

— C'est Talbot..., dit-il. Il n'a jamais été aussi excité. Il m'a dit qu'il arriverait immédiatement et m'a posé une très étrange question : « Où est Ruination Street ? »

Bencolin se retourna, tenant dans sa main la housse qui recouvrait le chauffeur.

— Eh bien ? s'exclama-t-il. Où est-elle ?

— C'est justement la question, répondit sir John, en hochant la tête, où est Ruination Street ? Pourquoi me demander cela à moi ? Je... j'espère que je ne perds pas la raison ?

Il fit cette remarque comme s'il avait dit : « J'espère que je ne deviens pas réellement fou », hésita puis continua :

— Lorsque j'étais en activité, je croyais connaître chaque rue et ruelle de Londres. Mais je n'ai jamais entendu parler de celle-ci.

Puis il leva les yeux et observa Bencolin à travers ses lunettes cerclées d'or.

— C'est idiot, murmura le détective en marchant vers le cadavre.

Quand il enleva la housse, Dallings recula. Le jeune homme voulut prendre une cigarette, mais l'étui lui échappa des mains et son contenu tomba sur le sol. Les yeux exorbités du Noir assassiné, étincelants sous les lumières, étaient tournés vers le côté. La large entaille partant de la gauche du cou jusqu'à l'oreille droite ne saignait presque plus. Elle avait certainement été faite au rasoir. Sa main gauche, posée sur sa poitrine, portait une bague en faux diamant. Les doigts de cette main avaient été disjoints, comme si le meurtrier avait essayé de retirer la bague. La veste verte était trempée de sang, mais dans le tissu, juste à l'endroit du cœur, il y avait une déchirure causée probablement par l'instrument qu'on lui avait enfoncé dans la poitrine. Écartant davantage la housse, Bencolin poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda sir John.

— Tous les boutons de la livrée ont été coupés, dit Bencolin. Et regardez !

Il montra les bouts de la cordelière dorée qui pendaient de l'épaule du Noir.

— Diable ! Que M^r El Moulk a mauvais goût ! Il y avait des petits glands dorés à l'extrémité de cette cordelière, et eux aussi ont été coupés. (Il recula et, les mains sur les hanches, examina le cadavre des pieds à la tête.) J'aimerais bien fouiller ses poches, ajouta-t-il, mais nous devons attendre l'arrivée de votre inspecteur.

Lorsque Victor annonça l'inspecteur principal Talbot, Bencolin se glissa dans l'ombre, derrière les lampes. J'apercevais sa silhouette appuyée à la cheminée et le bout incandescent de son cigare.

L'inspecteur Talbot n'était pas particulièrement impressionnant : petit, le visage carré et banal, le nez cassé, l'air flegmatique, il avait la désagréable habitude de faire crisser ses dents. Mais ses yeux, par leur expression somnolente, semblaient posséder la singulière qualité d'absorber tous les détails, comme le soleil aspire l'eau pour l'évaporer. Ses cheveux bruns grisonnaient sur les tempes. Quand il ôta son imperméable, nous vîmes qu'il était vêtu avec beaucoup d'élégance. Il ne montra aucune surprise, salua sir John avec un profond respect, jeta un regard distrait sur notre groupe et sortit son carnet. Lorsque sir John eut terminé son récit de la poursuite dans Haymarket, il se contenta de hocher la tête.

— Très bien, monsieur, dit-il enfin.

Il réfléchit, faisant grincer ses dents.

— Cette affaire est vraiment très bizarre, continua-t-il avec un geste circulaire de la main.

Il médita un moment sur ses paroles, comme s'il en avait trop dit, puis répéta :

— Oui, très bizarre. Examinons le corps maintenant.

— Un instant, Talbot, dit sir John. Que signifie votre question à propos de Ruination Street ?

— Ah ! murmura Talbot d'un air vague en fronçant les sourcils. C'est la partie la plus étrange de l'histoire, sir John. Si je vous comprends bien, l'auto appartient à un Égyptien nommé El Moulk. Je l'ai inspectée en arrivant. Apparemment M^r El Moulk s'est servi de la voiture. Sa canne et ses gants étaient rangés sur le siège arrière.

— Je l'ai vu quitter le Club dans sa voiture, ce soir, confirmai-je.

Talbot nota quelque chose sur son carnet et tourna vers moi son visage dépourvu d'expression.

— Ah ! répéta-t-il. Et quelle heure était-il ?

— Environ 7 h 5.

— Environ 7 h 5. Bien ; à présent...

— Alors ? interrompit sir John.

— Ce soir nous avons reçu un appel téléphonique à Vine Street et la personne a insisté pour me parler. Sa voix était maquillée. Et voici ce qu'elle m'a dit : « Nezam El Moulk a été pendu au gibet de Ruination Street. »

Il y eut un silence. Dans l'obscurité profonde où se tenait Bencolin, la lueur rouge de son cigare trembla soudain, puis redevint immobile.

— Et le correspondant a raccroché, continua Talbot. Je n'ai pu déterminer d'où venait l'appel. J'ai pensé naturellement qu'il s'agissait d'un maniaque ou d'un plaisantin. Ces choses-là arrivent, vous savez. Nous recevons toutes sortes de messages. Certains racontent que le Prince a été kidnappé, d'autres que quelqu'un s'est jeté du haut de Marble Arch... Mais ces noms étranges me donnèrent à réfléchir et me tracassèrent. Je me demandais où se trouvait Ruination Street. À la fin, j'ai posé la question à tout le monde au poste, mais personne n'en avait jamais entendu parler. Ensuite, lorsque vous m'avez téléphoné pour me dire que la voiture de M^r El Moulk circulait avec un chauffeur mort, vous m'avez fait une peur bleue.

Il laissa échapper un soupir, fit crisser ses dents, puis explosa :

— Je suppose, messieurs, qu'aucun de vous ne sait où est Ruination Street ?

Son regard hermétique me déconcerta. Je secouai la tête tout comme les autres.

— Hum ! dit Talbot. C'est bien ce que je pensais.

Sans ajouter un mot, il s'approcha du corps et se pencha sur lui avec raideur. Son crayon courut sur le carnet.

— Quelques pièces de monnaie ; pas d'autre argent.

— Un vol ? questionna sir John.

— Je l'ignore, monsieur... Le portefeuille est vide ; pas de nom. L'étui à cigarettes...

— Grands dieux ! dit sir John en tirant sur sa barbe. Cet étui est en platine ! Un chauffeur noir avec un étui à cigarettes en platine !

Le cigare de Bencolin recommença à s'agiter, mais le détective ne bougeait toujours pas. Très naturellement, Talbot nota :

— Du platine. Je ne l'avais pas remarqué, sir John. Merci. Garni de cigarettes. Un trousseau de clefs. Un talon de billet de cinéma. Un guide de Londres. Une boîte de bonbons à la menthe. C'est tout.

Talbot referma son carnet.

— Messieurs, poursuivit-il d'un ton autoritaire, vous n'auriez pas dû déplacer le corps. Il fallait le laisser au volant. Des indices ont pu s'effacer au moment où...

Sir John lui coupa sèchement la parole :

— Inutile de nous expliquer ce qu'il y avait à faire, Talbot. Connaissez-vous le nom de ce monsieur ?

Les dents de Talbot grincèrent à nouveau et ses yeux se rétrécirent. Pour la première fois, il se montra surpris et interrogea sir John du regard. À mon grand étonnement, l'inspecteur s'anima. Il tendit la main à Bencolin qui venait de sortir de l'ombre, et son visage s'épanouit en un large sourire.

— J'ai failli mettre les pieds dans le plat, monsieur. Vous ne vous rappelez pas de moi, mais moi, je suis sûr de me souvenir de vous. J'étais sergent à Vine Street lorsque vous nous avez aidés à débrouiller l'affaire Grovane. N'empêche – il se ressaisit et prit un air menaçant – que vous n'auriez pas dû remuer le corps.

— Je me sens coupable, inspecteur, dit Bencolin. Mais de toute façon, cela n'aurait pas changé grand-chose... Vos hommes sont là pour relever les empreintes digitales, je suppose ?

— Oui. Je vais me retirer maintenant et laisser le médecin pratiquer ses examens. Je procéderai à l'interrogatoire des domestiques dans cette pièce et vous demanderai, messieurs, de m'attendre au salon... Ça ferait un drôle d'effet, ajouta-t-il avec une violence soudaine, si M^r El Moulk entraît par cette porte aussi vivant que vous et moi !... À tout à l'heure, messieurs.

Bencolin le suivit des yeux avec une expression bizarre.

— L'inspecteur Talbot y voit beaucoup plus clair que nous pensons... Il croit à Ruination Street. Cet après-midi, sir John, vous avez interrompu mon petit discours sur tout ce qui peut arriver dans le brouillard. Talbot, lui, sait ou du moins soupçonne...

Sir John qui frottait ses lunettes d'un air morose, releva brusquement la tête.

— ... qu'une rue de Londres a disparu.

— De quoi diable parlez-vous donc ? s'écria l'Anglais.

— Eh bien, où se trouve Ruination Street ? Cela m'intrigue. Qu'un homme disparaisse n'a rien d'étrange. Ni même qu'on annonce qu'il a été pendu. Mais que toute une rue disparaisse, c'est plutôt fantastique !

Bencolin se tut un instant.

— Qui vit dans Ruination Street ? ajouta-t-il. Comment y envoyer des lettres ? Mon ami, cette vision d'El Moulk, englouti par une rue perdue est la plus jolie fantaisie du royaume des cauchemars ! Quoi de plus extraordinaire pour un meurtrier que de se débarrasser de sa victime en la pendant à un gibet dans une rue que la police ne pourrait situer ?

Sir John eut un geste d'exaspération.

— Voyons, Bencolin, dit-il, soyez sérieux et cessez de divaguer. Vous allez tout embrouiller au point que nous ne saurons plus où nous en sommes. Talbot ne l'avouera jamais, mais il vous considère comme une espèce de dieu. Je le connais, il acceptera avec empressement toutes vos suggestions ; et alors...

Sans le vouloir, il avait touché un point sensible chez Bencolin. Le Français se referma sur lui-même comme une huître. Il rejeta la tête en arrière et se mit à rire, mais je savais qu'il était furieux.

— Ainsi mon ami, vous pensez que ma méthode de travail ne fait qu'embrouiller les choses ?

— Si vous appelez cela « une méthode de travail », certainement.

— Ah, oui ! dit Bencolin froidement.

Il fit courir son doigt le long de la table de billard et sa voix se mit à trembler. Je l'avais déjà vu dans cet état auparavant, et la dernière fois, il avait cassé les reins à quelqu'un dans un infâme café de la rue Brisemiche.

Nous en avons souvent discuté, vous et moi, reprit-il d'un ton acerbe. Je connais mal cette affaire. J'ignore même ce qui est arrivé. Mais je vous parie un dîner pour nous trois que je pourrai vous nommer le meurtrier de cet homme dans les quarante-huit heures.

Sa voix se brisa et il frappa du poing sur la table de billard.

— Au diable vos méthodes qui n'en finissent plus ! Je n'ai pas besoin de vos pinailleurs. Nous allons voir si je « divague », oui ou non. Pari tenu ?

Sir John se tenait raide comme un piquet. Le rouge lui était monté aux joues et ses yeux semblaient dire : « Vantard ! », mais il se

contenta de grommeler :

— Restons sérieux, s'il vous plaît.

— Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie.

— Puis-je vous rappeler que nos lois exigent des preuves ? Ici, nous n'acceptons pas vos argumentations spectaculaires. Vous suivez vos impressions. Vous prenez comme établies une ou plusieurs de vos suppositions pour démontrer que le criminel a dû faire ceci ou cela, et ensuite vous vous mettez au travail pour le prouver. C'est de la poudre aux yeux et cela convient à votre législation. Mais un détective anglais aurait des problèmes à agir ainsi. Ses qualités doivent être la minutie, la patience et la persévérance.

— En résumé, dit Bencolin, des qualités très développées chez les dresseurs de puces.

— Pourquoi nous quereller ? répliqua sir John avec raideur. J'accepte votre pari... Mais je veux que vous me fournissiez des preuves.

— D'accord, fit Bencolin, appuyé contre la table.

Son visage marqué par la fatigue était devenu laid.

— Bien, dit sir John avec un vague sourire. Voilà une question réglée. Allons, mon vieux, nous nous connaissons depuis trop longtemps pour nous fâcher sous un prétexte aussi ridicule. Passons au salon. Je crois qu'un verre...

— Excellente idée, cria une voix jaillie si brusquement de l'ombre que je sursautai ; comme si un esprit désincarné avait parlé.

C'était Dallings, que tout le monde avait oublié. Nous l'aperçûmes, assis devant la fenêtre, aussi immatériel que sa voix ; il se leva pourtant avec vivacité.

Bencolin ouvrit la porte. Je ne pus m'empêcher de lancer un dernier regard en arrière avant qu'elle ne fût refermée. Les yeux blancs du chauffeur noir semblaient nous suivre par-dessus son épaule pour nous souhaiter une bonne nuit.

En passant devant la loge du portier, nous entendîmes Talbot qui, d'un ton sec, posait des questions, et la voix effrayée de celui qui lui répondait. Il est impossible de s'imaginer combien ce hall dont les portes closes donnaient sur des pièces vides était lugubre. Nous étions apparemment les seules personnes présentes. Mais quand nous approchâmes du salon, l'ascenseur se mit en marche. Le claquement des grilles se répercuta dans la rotonde et de la cabine sortit un personnage à la silhouette élancée qui trébucha et faillit tomber.

C'était un homme très maigre dont les épaules saillaient sous sa robe de chambre. Il avait un long nez, le crâne étroit et chauve encadré d'oreilles en feuille de chou et les yeux bleu pâle. Il nous dévisagea, l'air étonné et indécis, puis s'exclama :

— Pouvez-vous me dire où est le détective ?

D'un signe de la tête, Bencolin lui indiqua la porte d'où filtrait l'écho d'une conversation. Se retournant l'homme lança un vague remerciement. Il semblait gêné par ses grandes jambes comme s'il s'emmêlait constamment les pieds dans l'invisible fourreau d'une épée. Un rictus sur les lèvres, il entra dans la pièce.

Le Français paraissait très surpris. D'un coup d'œil, il inspecta le hall et n'aperçut que Victor et l'agent qui gardait la porte.

— Curieux, murmura-t-il. Qui est cet individu ?

Sir John secoua la tête :

— Je ne sais pas. J'ai dû le voir par ici une ou deux fois. Nous pouvons nous renseigner auprès de...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge comme s'il avait reçu un coup dans l'estomac. Nous venions d'atteindre la porte du salon dont la portière avait été relevée et nous regardâmes, figés. Sir John pivota sur lui-même et dit d'un ton plaintif :

— Écoutez-moi, Bencolin. Il faut que cela cesse. Vous entendez ? Ça suffit !

Seule la lumière jaune du feu qui projetait son éclat vacillant sur les panneaux sculptés éclairait la grande pièce, et sur le mur se dessinait une ombre nette et gigantesque : l'ombre d'un gibet.

À la potence était pendu le corps d'un homme qui se balançait, le cou tordu, au bout d'une corde.

LA FEMME DE « CHEZ ALADIN »

— N'ayez pas peur, dit Bencolin. Ce n'est que le gibet miniature. (Il désigna du doigt un guéridon au centre de la pièce.) Vous voyez, quelqu'un l'a sorti du meuble et posé ici. La lueur du foyer...

Sir John tourna l'interrupteur et nous approchâmes de la table.

— Il y a une poupée suspendue à la corde, fit remarquer l'Anglais. Mon Dieu, regardez ! C'est un petit bonhomme de bois !

Nous étions de nouveau en présence du gibet – jouet que nous avions vu plus tôt dans la journée. Mais, cette fois, une figurine noire se balançait au bout du nœud coulant. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle que quelqu'un avait déposée cet après-midi sur le bureau d'El Moulk et que j'avais aperçue dans sa main. Je répétais l'histoire à sir John.

— Un fou se promène dans cette maison, dit-il carrément.

— Vous avez raison sur ces deux points, approuva Bencolin. C'est un fou, si mes « impressions » que vous condamnez ne me trompent pas. Et il est ici en ce moment, dans ce club, sans l'ombre d'un doute.

— Vous avez une idée ?

— Oui. Mais encore assez vague. Cet homme, El Moulk, a été traqué avec ruse et subtilité et probablement par... Peu importe. Ils l'ont eu. Appelons plutôt Victor.

Mais Victor ne nous fut d'aucun secours. Il arriva bouleversé et anéanti par son entretien avec Talbot. Horrifié par ce que nous lui montrâmes, il nous expliqua qu'il n'était pas revenu au salon depuis 7 heures et demie et qu'il avait passé toute la soirée dans la loge du portier. Il assura que personne n'était entré dans cette pièce, du moins entre 7 heures et demie et minuit. Quand nous avions apporté le corps, vers minuit, il avait quitté la loge et ne pouvait pas nous dire si quelqu'un y avait alors pénétré ou non.

— Y avait-il beaucoup de monde au Club, ce soir ? demanda Bencolin.

— Non, monsieur. Seul le colonel Mardale est venu chercher son courrier. Il a jeté un coup d'œil au bar et au salon, puis il est reparti immédiatement.

— Qui est le colonel Mardale ?

— Un homme très bien, intervint sir John. Soixante-dix ans, sourd comme un pot et perclus de rhumatismes. Je le connais. Vous pouvez l'éliminer de la liste de vos suspects.

— Très bien. Tout semble indiquer que la poupée a été accrochée après minuit, au cours du remue-ménage provoqué par l'arrivée du cadavre. Personne n'y aura pris garde... (Il releva la tête.) Victor, combien de clients habitent au Club, en ce moment ? À part le personnel, je veux dire.

— Bien sûr. Vous trois, messieurs, M^r El Moulk, son valet de chambre, un Français nommé Joyet, son secrétaire M^r Graffin, et le D^r Pilgrim. Sept en tout, monsieur.

Bencolin s'installa dans un fauteuil et se passa la main dans les cheveux.

— Hum ! murmura-t-il. Et qui était ce grand monsieur en robe de chambre qui est descendu lorsque nous traversions le hall ?

— C'était M^r Graffin, monsieur. Le secrétaire de M^r El Moulk.

— Est-il sorti ce soir ?

— Sorti du Club, vous voulez dire ? Non, monsieur. Il n'est pas sorti de la journée. On lui a monté tous ses repas.

— Et le valet de chambre, Joyet. Est-il là ce soir ?

Victor plissa les lèvres en une expression de dégoût.

— Non, monsieur. Il est parti en congé à Paris.

— Et pour finir, cette autre personne... Quel est son nom ?

— Le D^r Pilgrim ? Un homme tranquille, monsieur, répondit Victor avec onction. Il est parti vers 9 heures. Je ne l'ai pas revu depuis.

— C'est tout, Victor. Merci.

Haut de plus de six mètres, le salon était éclairé par des lampes d'ambre jaune dont la lueur soulignait toutes les monstruosité des sculptures. Gargouilles, serpents, colonnes torsées, chauves-souris, chouettes et têtes fabuleuses grimpaient le long des murs et s'enroulaient autour des fenêtres. Des squelettes, accrochés de chaque côté des tableaux semblaient vous dévisager. Assis dans un profond fauteuil de cuir, devant la cheminée vaste comme un portail, Bencolin restait immobile. Sir George Falconer le regardait d'un air sardonique.

— Connaissez-vous quelques-unes de ces personnes ? demanda enfin le détective.

Sir John qui était penché sur le gibet se retourna :

— Qui ?... Ah ! oui, les résidents du Club ? Je connais un peu Pilgrim.

— Le docteur ?

— Oui. Je crois qu'il est médecin, mais je ne pense pas qu'il exerce. C'est un amateur d'antiquités très célèbre ; il a écrit de très bons ouvrages sur le vieux Londres. Je ne m'intéresse pas particulièrement à la nouvelle génération qui jongle avec des mots qu'on ne saisit pas toujours. Mais il a quelque chose dans les tripes, ce garçon-là.

— Oublions-le pour l'instant. La situation est donc la suivante : j'ai certaines théories, justes ou non. En tout cas, je suis convaincu que l'aventure qui est arrivée l'autre soir à M^r Dallings a un rapport avec cette affaire...

Dallings qui était effondré sur une chaise en face de Bencolin ouvrit de grands yeux.

— Et je vous serais très reconnaissant de nous raconter tout ce qui s'est passé.

— Mais, bon Dieu ! s'écria Dallings, c'était seulement...

— Oui, bien sûr, une farce. Je comprends parfaitement. On m'a dit que vous aviez rencontré par hasard une femme mystérieuse, une Française. Était-elle plutôt grande avec des cheveux auburn ? Avait-elle les yeux bruns, très écartés ?

Dallings se redressa et demanda :

— Comment savez-vous tout cela ?

— C'est une de mes vieilles amies. Je crois pouvoir affirmer qu'elle a refusé de vous dire son nom, n'est-ce pas ? Alors, il s'agit de Colette Laverne.

— Vous connaissez cette femme ? s'exclama sir John.

— Un peu. La fameuse, la fascinante, l'exquise Colette ! Je pensais bien que nos routes finiraient par se croiser à nouveau un jour...

— Fameuse ? fit Dallings en le regardant d'un air ahuri.

Son visage reflétait une gêne intense.

— Et cette aventure ?

Dallings hésita.

— Faut-il vraiment que j'en parle ?

— Pas à la police. Mais, s'il vous plaît, n'omettez aucun détail par galanterie... (Bencolin se racla la gorge)... aucun détail de votre conquête.

— Conquête ? répéta Dallings, inquiet. Non... vraiment !

Sa gêne s'accrut encore.

— Laissez de côté ce qui est... intime, dit Bencolin d'un ton apaisant. Rapportez-nous seulement les faits.

— Tous les faits ?

— Tous.

— Mais j'ai agi comme un imbécile, gémit l'autre, mal à l'aise, en considérant le détective avec suspicion, et puis, je ne vois pas de quel droit...

Triturant son nœud de cravate, il prit un air renfrogné.

— C'est bon ! je vais tout vous raconter. Cela s'est passé il y a presque une semaine. Je devais aller au théâtre avec une de mes amies, mais, au dernier moment, elle n'a pas pu venir. Je m'y suis donc rendu seul.

J'avais fait un bon dîner, copieusement arrosé de champagne qui m'était un peu monté à la tête. La pièce était un de ces spectacles où, dès que les lumières s'éteignent, tout le monde crie. Excellente d'ailleurs.

J'étais assis dans mon fauteuil, légèrement gris, et je m'amusais beaucoup. J'essayais d'allumer une cigarette, mais le citoyen qui, sur la scène, découpait les gens en petits morceaux, m'avait rendu nerveux...

Il interrogea du regard Bencolin qui lui fit signe de continuer.

— Lorsque la salle fut dans l'obscurité, quelqu'un me tendit un briquet allumé... pour ma cigarette. Cela me fit sacrément peur ! Dans la lueur de la flamme, j'aperçus un visage. C'était celui d'un homme qui avait pris place derrière moi dans la loge et que je n'avais pas remarqué. Je crois qu'il s'agissait de cet Égyptien, El Moulk...

Je l'avais déjà croisé auparavant ; chez lady Possonby, il me semble. J'ai horreur des étrangers... Oh ! pardon, je voulais dire que je n'aime pas sa façon de parler. Un type intéressant, malgré tout. Nous avons bu un verre ensemble à l'entracte et discuté de night-clubs. Il m'en a recommandé un qui, selon lui, s'adressait uniquement aux connaisseurs et m'a offert sa carte, car, disait-il, il ne pouvait s'y rendre lui-même, ce soir-là.

Tout cela est bien anodin, vous voyez. C'est au night-club que j'ai rencontré cette femme. Un endroit bizarre avec des jardins artificiels, des orchestres dissimulés dans le décor et autres choses de ce genre. Une boule tango lançait des éclairs et au-dessus de chaque table, un arbre laissait pendre un fruit en argent. Ça s'appelait « Chez Aladin »... Elle était assise à l'écart, seule, les épaules enveloppées dans un châle scintillant. Je ne me souviens plus comment nous avons lié connaissance. Je suppose qu'elle m'a adressé la parole, car, moi, je n'aurais jamais osé.

Ce récit dut paraître d'une grande naïveté à Bencolin qui l'observait d'un œil amusé. Dallings nous regarda l'air suppliant, puis continua :

— Oui, elle m'a parlé. Toujours est-il que nous nous sommes retrouvés tous les deux devant une bouteille de champagne. Quelqu'un chantait une rengaine intitulée « La Romance des Mille et Une Nuits » ; je me rappelle, cela m'a fait rire. Elle ne voulait pas me dire son nom. Plus tard, j'ai interrogé un garçon, mais il ne connaissait que son surnom : « la dame aux bracelets », car elle portait plusieurs bracelets en argent incrustés de pierres bleues. L'un d'eux était détaché et je l'en ai avertie, mais elle s'est contentée de rire.

Elle riait beaucoup. Quelle gaieté émanait d'elle quand elle riait ; ses yeux semblaient danser ! Je crois qu'on devait l'entendre d'un bout à l'autre de la salle. Et ses cheveux auburn ! Elle était ravissante. Je n'ai aucun souvenir de notre conversation, mais pour être franc, je crois que je me suis ridiculisé. Je... Je voulais jouer le beau rôle... Vous savez ce que c'est : l'obscurité discrète des boîtes de nuit...

Il fit des gestes évasifs.

— Nous avons pris l'habitude de nous revoir toutes les nuits. Puis, un soir... je dois avouer que j'étais un peu gris ; oui, j'avais trop bu... Mais j'étais amoureux fou. J'ai voulu la ramener chez elle. Elle se doutait que je provoquerais un scandale si elle refusait. C'est probablement la raison pour laquelle elle m'a laissé faire. J'ai appelé un taxi. Elle a donné l'adresse au chauffeur, mais je ne l'ai pas entendue. Quand nous sommes sortis de la voiture dans le brouillard, je ne savais pas où nous étions. Et elle a disparu, sans un mot. Ah ! Nom d'une pipe ! Ensuite, j'ai déambulé dans la brume et aperçu l'ombre d'un gibet...

Dallings se redressa sur sa chaise et fit la moue.

— Elle m'avait dit ceci : « S'il y a quelque chose d'imprévu, je vous retrouverai au même endroit, jeudi soir. » Nous sommes aujourd'hui jeudi. C'est pourquoi je suis arrivé en retard au théâtre. Elle n'était pas au rendez-vous.

Après un long silence, il se leva péniblement et enleva son pardessus et son écharpe ; puis, il se dirigea vers la fenêtre, les mains dans les poches et se mit à contempler le brouillard. Il ajouta amèrement :

— Voilà, si cela peut vous aider !

— Merci, M^r Dallings. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais vous poser quelques questions...

— Je vous en prie, fit l'autre en se retournant brusquement, mais à la condition que vous me disiez qui elle est en réalité et pourquoi elle a manigancé tout cela.

— Il est facile de répondre à la première partie de votre question : elle est l'amie intime de Nezam El Moulk, ou l'a été. Comprenez-vous ?

Dallings hocha la tête.

— Oh ! Parfaitement.

— Pour le reste, cela nous entraînerait dans des eaux troubles. Elle ne vous a pas dit son nom ?

— Non.

— Et ne vous a fourni aucune explication ?

— J'ai supposé... qu'elle était mariée, répliqua Dallings d'un air maussade.

— Avait-elle l'habitude de vous interroger ?

— Je ne comprends pas.

— Sur certains détails de votre vie passée, par exemple ?

— Quand j'y repense, dit Dallings, en fronçant les sourcils, elle m'a demandé à plusieurs reprises si j'avais été dans l'armée. Je lui ai répondu que oui. Alors, elle a voulu savoir si j'avais connu un garçon... dont j'ai oublié le nom. De toute façon, je n'en avais jamais entendu parler. Elle a prétendu qu'il avait cité mon nom.

Le but de cet interrogatoire m'échappait, mais Bencolin souriait.

— Une dernière question, M^r Dallings. Cette fameuse nuit, où vous vous êtes égaré dans le brouillard, combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où elle vous a quitté et celui où vous vous êtes retrouvé dans Ryder Street ?

— Eh bien ! Je n'ai pas erré très longtemps. Pas plus de vingt minutes, bien que cela m'ait paru durer une éternité. Mais ensuite dans Ryder Street, j'ai attendu plusieurs heures avant de trouver un taxi.

— Et puis... commença Bencolin qui s'arrêta soudain lorsqu'un homme souleva la portière pour entrer.

C'était le même individu, grand et maigre, en robe de chambre que nous avions aperçu auparavant dans le hall. Ses oreilles décollées pointaient de chaque côté de sa tête étroite et chauve. Ses yeux bleus de hibou clignaient doucement en nous regardant et il semblait s'accrocher aux rideaux pour se soutenir.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix très digne. C'est vous, messieurs, qui l'avez découvert, n'est-ce pas ? (Du pouce il indiquait la salle de billard.)

Au signe affirmatif de Bencolin, il montra un immense soulagement et avança d'un pas majestueux, mais mal assuré.

— Mon nom est Graffin, annonça-t-il. Lieutenant Graffin. On m'a laissé mon titre par courtoisie, car j'ai été renvoyé de l'armée, expliqua-t-il. Je suis le secrétaire de M^r El Moulk. Son secrétaire particulier et son homme de confiance.

Il remuait sans arrêt les épaules sous sa robe de chambre d'un pourpre éclatant, comme pour la remettre en place. Puis il se laissa tomber dans un fauteuil, se frotta le nez et poursuivit :

— Quelle émotion ! J'espère qu'il n'est rien arrivé à El Moulk. Je vais finir par le trouver sympathique, si j'apprends qu'on lui a joué un mauvais tour. Ha, ha ! J'étais son seul ami, vous savez.

Il nous regardait d'un air désapprobateur et paraissait prêt à fondre en larmes. Une curieuse odeur commençait à se répandre dans la pièce. Notre homme était fin saoul.

— Ah ! dit Bencolin. Je suis ravi de votre visite, lieutenant.

— Merci, s'écria Graffin très excité. Lieutenant, c'est bien ça ! Dans les Royal Flying Corps.

Alors, poussé par quelque diabolotin, Dallings, qui jusqu'ici était resté dans son coin, leva un sourcil et, considérant Graffin avec mépris, déclara :

— Vraiment ? Moi aussi. À quelle...

— Longtemps avant vous, jeune homme, interrompit vivement Graffin. Bien longtemps, mais j'y étais. Je vous montrerai mon dossier et je veux être pendu si...

— Ce mot « pendu », dit Bencolin d'une voix calme, nous ramène à notre sujet. Sir John Landervorne, que voici, est un ancien fonctionnaire de Scotland Yard. Nous faisons une sorte d'enquête officielle sur la mort du chauffeur et si vous le voulez bien, vous pourrez certainement nous être utile.

Graffin s'inclina profondément, un doigt sur les lèvres.

— J'en serais très heureux. Là-bas dans le hall, l'inspecteur interroge tous les domestiques ; je ne veux pas être questionné de cette façon-là. Il a déjà essayé. Ha, ha ! Hein ?... Oui, parfaitement ; vous et moi, monsieur, nous nous comprenons. Je vois que vous êtes d'accord avec moi.

— Depuis combien de temps êtes-vous le secrétaire de M^r El Moulk ?

Graffin hésita. Un éclair de ruse traversa son regard.

— En gros, depuis six ans. Je l'ai rencontré au Caire. Il y possédait de nombreuses entreprises. Nous avons vécu ensuite en Amérique.

— Depuis quand habite-t-il à Londres ?

— Cela fait neuf mois maintenant. Nous sommes arrivés en mars.

— Êtes-vous la seule personne de son entourage ?

— De son entourage immédiat, oui. Nous employons Joyet, un Français. Et le pauvre Smail, qui est mort ; il était américain.

— Vous êtes donc très au courant des affaires de M^r El Moulk.

Graffin se mit à rire comme s'il venait d'entendre une excellente plaisanterie.

— Lui connaissez-vous des ennemis ?

— Des ennemis ! (Ses yeux prirent une expression de haine et il fit claquer sa langue.) Des ennemis, mon bon monsieur, murmura-t-il d'un ton plein de reproches. C'est du roman ça. Personne n'a d'ennemi.

Se redressant brusquement, Bencolin insista :

— Niez-vous que depuis quelque temps, M^r El Moulk soit la victime d'une persécution systématique de la part de quelqu'un décidé à le tuer ?

— Absurde !

L'homme pianotait sur les bras de son fauteuil et sa voix était devenue plus aiguë. À travers les brumes de l'alcool, il lança un regard furibond à Bencolin.

— Très bien, M^r Graffin. Puis-je vous demander où vous avez passé la journée ?

— Dans l'appartement, là-haut. J'étais souffrant. Je...

Il posa une main sur son estomac en grimaçant.

— Vous n'êtes sorti à aucun moment ?

— Non.

— Et vous y étiez cet après-midi vers 6 heures ?

— Absolument. Je lisais dans la grande chambre. C'est une pièce que nous avons transformée en bureau.

Bencolin se leva et se dirigea vers la table centrale. Il détacha la figurine de la potence et la montra à Graffin.

— Donc, vous étiez là quand on a déposé ceci sur le bureau de M^r El Moulk ?

Graffin hoqueta et fixa la poupée de ses yeux de hibou. Puis, dans Un geste de fureur, il repoussa le bras de Bencolin.

— Retirez ça de ma vue ! hurla-t-il.

Il s'agitait sur son siège comme un poisson hors de l'eau et poussait des cris perçants.

— Et pourtant, vous affirmez que vous étiez là ?

— Oui, répondit l'autre plus calme. Dieu m'est témoin, ajouta-t-il en levant la main pour jurer. J'étais assis, le dos au bureau et toutes les portes étaient fermées. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Puis Nezam est sorti de sa chambre à coucher en habit de soirée et a pointé son doigt vers la table.

Je me suis retourné. Cinq minutes auparavant, il n'y avait rien, et soudain... cette chose y était posée. (Graffin se tordait les mains.) Et personne n'est entré dans la pièce, j'en suis sûr. Personne !

M^r JACK KETCH

Tout était redevenu silencieux. Mais l'écho de cette exclamation angoissée vibrait encore à nos oreilles. Les yeux pâles de Graffin scrutaient nos visages, espérant y trouver la crédulité. Puis il s'assit, aussi calmement que possible.

— Voilà ma réponse, monsieur, dit-il. Vous me croyez ou vous ne me croyez pas, à votre choix.

Mentait-il ? C'était une histoire tellement extraordinaire qu'elle pouvait être vraie, et pourtant la fourberie collait à la peau de Graffin. Son émotion avait jailli d'une façon si soudaine et si théâtrale et il était retombé si facilement dans sa dignité d'ivrogne ! La ruse faisait briller ses yeux au milieu de sa face rougeaude qui se marbrait à présent de vilaines taches.

Je regardai autour de moi. Sir John était debout près de la table et se caressait le menton. Dallings observait Graffin, une cigarette éteinte à la main. Seul Bencolin ne paraissait pas troublé. Il demanda :

— Et il n'y avait personne d'autre dans la chambre ?

— Personne. J'aurais remarqué si quelqu'un était entré.

— Bien sûr. Laissons cela de côté pour l'instant... La poupée s'est trouvée là d'une manière ou d'une autre. Dites-moi, lieutenant, M^r El Moulk va-t-il souvent dans les boîtes de nuit ?

Cette question fut apparemment la dernière à laquelle s'attendait Graffin. Il resta bouche bée.

— M... Mon bon monsieur ! bégaya-t-il. Quelle idée ! Les boîtes de nuit ? Il en avait horreur. Drôle de bonhomme, El Moulk !

Nous y sommes allés une fois et on chantait quelque chose comme... « Tra-la-la, gloussa Graffin d'une voix de fausset, en remuant la tête avec la plus extrême solennité. Tra-la-la-boum ! Quand ma chérie descend la rue, tous les petits oiseaux font cui-cui-cui. »

Il éclata de rire en accrochant sur une note aiguë :

— Nezam est parti aussitôt en disant : « Dommage que notre cher poète William Wordsworth ne soit plus vivant. Il aurait gagné des fortunes à écrire des paroles de chansons populaires. » Ah vraiment, les boîtes de nuit !

— Je vois, murmura Bencolin. Quelles que puissent être les autres qualités d'El Moulk, j'ai rarement entendu de critique littéraire plus pertinente. Sortait-il souvent ?

— Rarement. Très rarement. Il était très pris par ses recherches.

— Quelles recherches ?

Graffin se frappa le front et tomba dans une sombre rêverie, se parlant à lui-même, dans un état second. L'espace d'un instant, il parut terrifié puis il se mit à déclamer d'une voix forte :

— « Et les démons enfouis sous la mer... »

Un silence, et il recommença à marmonner :

— Diaboliques, je vous dis ! Ces recherches sont diaboliques. Vous verrez quand vous viendrez à l'appartement. Et il y croit.

Ce fut notre premier aperçu de l'âme tourmentée de l'homme qui s'appelait Graffin.

— De la sorcellerie ! De la pourriture ! Rien que de la pourriture !

— Et où allait-il, ce soir ? interrompit Bencolin.

L'autre retrouva d'un coup ses manières de grand seigneur.

— Ça, monsieur, je peux vous le dire. Il devait dîner avec une femme.

— Ah bon ? Était-ce avec M^{lle} Laverne ?

— Vous savez son nom ? Oui, en effet.

Bencolin fit un signe de la tête.

— Une des choses que vous m'avez racontées précédemment m'a beaucoup intéressé, lieutenant, fit-il observer. Vous avez dit être son seul ami. Qu'entendez-vous par là ?

L'homme grand et maigre qui détaillait d'un œil passionné les dessins du tapis comme s'il en étudiait la composition géométrique, sortit brusquement de son apathie.

— J'ai dit cela ? Pas possible ! Je ne le pensais pas.

— Ah bon ?

— Eh bien, tant pis, c'est vrai ! (Une expression amère traversa son pâle regard :) Son seul ami... Dieu que c'est drôle ! Et puis j'en ai assez

de vos questions ! Je m'en vais. Vous ne pouvez pas me retenir ! Mais... je vous dirai tout de même ceci : il était un proscrit comme moi. Un pauvre proscrit, comme moi. Et sachez encore... (Reniflant ses larmes d'alcoolique, il tendit le doigt en direction de Bencolin)... qu'il avait autant d'amis qu'il le voulait. Et s'ils ont assassiné ce satané propre à rien, j'irai pleurer sur sa tombe. Oui, pleurer sur sa tombe. Je vous quitte. Vous ne pouvez pas m'en empêcher !

Il se leva, mal assuré sur ses pieds comme un enfant apeuré, et marcha à reculons. Quand il vit que nous n'avions pas l'intention de le poursuivre, il bondit hors de la pièce.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Bencolin.

Dallings le trouvait vulgaire.

— L'homme est à surveiller en tout cas, fit remarquer sir John. Mon opinion personnelle mise à part, je n'ai pas confiance en lui... Alors, Talbot ?

Le petit inspecteur entra, l'air sombre, un crayon glissé derrière l'oreille.

— Pas grand-chose d'intéressant, nous dit-il en consultant son carnet. Le docteur pense qu'il est mort depuis quatre heures, peut-être même davantage. J'ai réuni quelques renseignements... Ainsi que nous le savions déjà, El Moulk était arrivé en mars de cette année et avait loué le grand appartement du quatrième étage. Comme on ne se préoccupait plus guère de conventions et que le Brimstone était dirigé de façon très excentrique, El Moulk n'avait eu aucune difficulté à s'installer selon son goût. Son loyer était exorbitant, à l'image de ses exigences. Son personnel se composait de Graffin, d'un domestique français, absent pour le moment, et d'un chauffeur, Richard Smail, de nationalité américaine. Graffin et Joyet vivaient avec lui. Personne ne savait où logeait le chauffeur, mais la voiture était garée dans un garage voisin. D'après les ordres d'El Moulk, aucun serviteur du Club n'était autorisé à pénétrer dans l'appartement. Il dînait parfois en ville ou au grill, mais d'habitude, on lui montait ses repas sous la surveillance de Joyet. « Un drôle de Français, déclarèrent les autres domestiques à Talbot, et qui se disputait souvent avec le chef de cuisine. »

Aux dires du portier, El Moulk était un « monsieur tranquille ». Mais ces mots discrets suggéraient bien des sous-entendus. Et sa correspondance ? Recevait-il des lettres ? Jamais. Des invitations ? Rarement. Mais des paquets arrivaient constamment pour lui. Ils étaient tous de même format, enveloppés de papier brun et scellés par des cachets de cire bleue. D'après le portier, la lettre « K » était gravée dans la cire et l'oblitération venait d'un bureau de poste de Londres.

Quant aux visiteurs, pas un seul en neuf mois.

Talbot referma son carnet.

— J'ai téléphoné au garage, ajouta-t-il. Le chauffeur a cherché la voiture vers 7 heures moins 10. Il reste le fleuriste chez qui El Moulk a acheté la boîte de fleurs que nous avons trouvée sur le siège. La boutique est fermée, mais dès demain matin...

À ce moment, Victor entra sans bruit dans le salon et murmura :

— On demande M^r Marle au téléphone.

Le téléphone ! Je regardai ma montre en sortant. Il était 1 heure et demie. Mais le fait que quelqu'un m'appelât à cette heure ne me surprit même pas après tous les étranges événements de cette nuit. La cabine se trouvait juste à côté du salon et je pris le récepteur, l'esprit bourré d'idées fantasques...

— Jeff, dit une voix qui me secoua au plus profond de moi-même.

Cela faisait des mois que je ne l'avais pas entendue, et tout le passé rejaillit à la surface.

— Sharon ! m'écriai-je.

Sharon Grey. C'était sa voix, sans aucun doute possible, avec son léger défaut de prononciation. Je savais maintenant pourquoi son souvenir m'avait obsédé toute la journée ; le souvenir de sa gracieuse silhouette pendant ce terrible et délicieux avril de l'affaire criminelle Saligny.

— Est-ce bien vous ? demanda la voix, légèrement haletante.

— Oui. Je... Comment allez-vous ? dis-je, en essayant de ne pas bafouiller.

— Très bien. Je...

Il y eut un silence embarrassé, puis nous nous mîmes à parler tous les deux, mélangeant nos phrases. J'appris que son père (que je me représentais toujours comme une sorte d'ogre armé d'un gourdin) était reparti pour un autre de ses nombreux voyages et que Sharon était de passage à Londres après avoir quitté le Nottinghamshire pour se rendre dans le sud de la France. La maison que les Grey possédaient à Londres et qu'ils habitaient rarement n'avait pas été ouverte cette année ; aussi, plutôt que de loger chez des amis et de risquer que son père apprenne ses pérégrinations, elle avait préféré louer une chambre meublée.

Je l'entendais, mais je ne l'écoutais pas. Je tentais de l'imaginer, ses lèvres toutes proches du combiné et une cigarette entre les doigts.

Sharon, avec ses yeux couleur d'ambre qui passaient sans arrêt de la perplexité à la rêverie puis qui, vivement, vous interrogeaient d'un air sévère. Sharon aux longs cils noirs, au visage passionné et aux cheveux d'or. La douce et attachante Sharon qui savait boire comme un homme et jurer comme un charretier. Je me rappelais ses ambitions, sa jalousie, ses colères et sa tendresse quand je l'avais connue, il y a bien longtemps à Paris...

— Dites-moi, Jeff, disait-elle, pouvez-vous venir immédiatement ? Il m'arrive de drôles de choses...

... Et lorsque le procès Saligny fut terminé, nous avions passé une semaine inoubliable dans un petit village au bord de la Seine, jusqu'à ce que son père, qui était violent, ne découvre notre retraite et ne nous sépare. Elle fut littéralement enlevée et séquestrée par cet affreux bonhomme, comme elle me le révéla plus tard dans ses lettres. Malgré tout, quelle semaine ! Heureusement, Bencolin qui adorait voir les jeunes gens profiter de la vie, avait réussi à brouiller nos traces le plus longtemps possible.

— ... et j'ai peur ! Il paraît que votre ami Bencolin est aussi à Londres et j'ai dit à Colette... Enfin, pouvez-vous venir ?

— Bien sûr. Juste le temps de prendre mon chapeau. Que se passe-t-il ?

— Je ne peux rien vous dire au téléphone. Avez - vous mon adresse ?

Elle m'indiqua une maison dans Mount Street. La suite de notre conversation fut quelque peu brumeuse et j'en déduisis que Sharon avait bu un verre de trop.

Ce fut seulement après avoir raccroché qu'un curieux pressentiment monta en moi. Ce nom « Colette » était celui qu'avait employé Bencolin pour désigner la dame mystérieuse de Dallings, ainsi que la personne compromise avec El Moulk. Sa maîtresse, selon certains. Ce prénom était courant et il était absurde de penser qu'il y avait une relation entre les deux, ou alors nous étions tous entraînés dans un même tourbillon...

J'essayai de chasser cette idée ridicule, mais en vain. Aussi, lorsque Bencolin sortit du salon, je lui rapportai en deux mots mon entretien. Il réfléchit, le regard sombre. De l'autre côté de la porte, j'entendais la voix sèche de Talbot.

— Comme je vous l'ai dit, répéta Bencolin, elle s'appelle Colette Laverne. Mais elle a peut-être changé de nom.

— Qui est-elle ?

— Attendez, dit-il en prenant l'annuaire du téléphone. Il y a peu de chances, mais El Moulk n'a jamais été avare avec ses maîtresses...

Les pages volaient sous ses doigts.

— Nom d'une pipe ! Voilà : 122 Mount Street, Mayfair 1778 !

— Sharon habite la porte à côté, fis-je remarquer.

— Alors, dépêchez-vous. Écoutez-moi bien : ça ne signifie peut-être rien ou au contraire ça peut avoir beaucoup d'importance. Nous savons qu'El Moulk voulait se rendre chez elle ce soir. S'il y est arrivé est une autre affaire. Gardez cela pour vous. Talbot n'a pas besoin d'être au courant... pas encore.

— Vous conservez jalousement vos informations, n'est-ce pas ?

— J'ai fait un pari et je veux le gagner. Partez maintenant. Ne dites rien, sauf en cas d'absolue nécessité ; j'espère que je peux compter sur vous.

El Moulk, Dallings, la femme du night-club, Sharon : des petits dieux aveugles leur tiraient les ficelles et les manipulaient ; non pas en une danse folle de marionnettes, mais au milieu d'un flot d'événements dont la puissance nous avait tous emportés. J'entrai au salon pour chercher mon manteau et mon chapeau, mais je marquai un temps d'arrêt.

Talbot venait juste de se taire et ce silence était si inquiétant que j'hésitai, le chapeau à la main. Le policier faisait à nouveau grincer ses dents ; il avait l'air d'un homme qui n'avait pas cessé de parler par peur de laisser ses pensées envahir son esprit. Debout, trapu et élégant, près de la table où était posé le gibet, il se racla la gorge...

Les lampes d'ambre jaune, les étranges sculptures partout sur les murs et Talbot avec sa tête aux cheveux ras, tendue en avant, tout cela créait une curieuse atmosphère. Sir John demanda :

— Qu'avez-vous Talbot ?

Les yeux vides de l'inspecteur se tournèrent vers lui. Quel sens pratique ! Quel esprit méthodique !

— Sir John, je vous ai dit tout à l'heure, commença-t-il, que M^r El Moulk ne recevait jamais de visites...

— Oui. Et alors ?

— Il en a reçu une cet après-midi. (Talbot sautait d'un pied sur l'autre. Il continua :) Oui, cet après-midi. Je ne sais pas quoi en penser. Vers 2 heures, un homme a réclamé M^r El Moulk au central téléphonique. Comme d'habitude, il faisait sombre dans le vestibule. Il

n'y avait qu'une seule lampe allumée près du standard et l'opérateur n'a pas pu distinguer la physionomie du visiteur qui se tenait dans l'ombre.

», Mais il a vu ses mains. Des mains longues et blanches que l'homme avait posées sur le bureau. « M^r El Moulk est-il chez lui ? » a-t-il demandé. Le standardiste a répondu qu'il était sorti... L'autre a hésité une seconde puis dit : « Voici ma carte. Prévenez-le, s'il vous plaît, que je viendrai bientôt le chercher. »

Talbot s'arrêta et plissa les yeux.

— Il a tendu sa carte. L'opérateur ne l'a pas regardée et l'a mise de côté. Il a fini son service peu après et la carte n'a jamais été remise à M^r El Moulk. La voici, monsieur.

L'inspecteur sortit un carré de bristol de son carnet. Il le déposa sur la table et observa nos visages quand nous nous approchâmes pour la lire. Après un bref coup d'œil, sir John se détourna, avec une raideur anormale. J'entendis le ricanement de Bencolin...

Mon estomac se noue encore lorsque ces mots me reviennent en mémoire : « Prévenez-le, s'il vous plaît, que je viendrai le chercher bientôt. » Soigneusement gravé au centre du carton, était inscrit ce nom :

M^r JACK KETCH.

L'HOMME QUI S'EST PENDU

Dehors, le brouillard s'était éclairci et un halo lumineux dansait autour des réverbères. Un froid vif balayait Pall-Mall, et, au loin, les roues d'une voiture mugirent dans Piccadilly. Je sautai dans un taxi en maraude et m'enfonçai dans les sièges profonds pendant que nous remontions Saint James's Street.

Jack Ketch, le bourreau, avait déposé sa carte ; c'était la chose la plus insensée que j'avais jamais vue. La folie nous guettait sournoisement dans le noir – Sharon aussi ? Le chuintement lancinant des pneus sur la chaussée dominait le murmure nocturne de Londres et, dans l'obscurité propice de la voiture, les souvenirs me resurgirent à la mémoire. Ils se bousculaient dans ma tête et me faisaient mal ; ils m'excitaient aussi. Le taxi laissa derrière lui les pâles lueurs de Piccadilly et klaxonna. Après Berkeley Street, nous nous engageâmes dans le quartier de Mayfair.

Je me rappelais ce mois d'avril à Barly-sur-Seine avec les maisons blanchies à la chaux, les brouettes aux roues qui grinçaient, la procession des oies qui passaient dignement en cacardant comme des professeurs de collège, les chemins à l'odeur de paille et de fumier qui somnolaient le long de la rivière.

Il y avait une petite auberge dont les rideaux rouges et blancs se gonflaient sous la brise. Et Sharon la hantait – les yeux de Sharon, les bras de Sharon, dans la faible clarté d'une lampe à huile. Le souvenir douloureux de cette époque, les mots doux, les disputes, les chamailleries, les petits verres d'alcool trop fréquents, tout se confondait avec nos amours sous la malicieuse lune de printemps. À mon grand étonnement, je me rendis compte que la présence de Sharon m'était nécessaire. Le taxi traversa Berkeley Square.

Après quelques tâtonnements dans le noir, je trouvai la maison et la voiture s'éloigna dans un grincement mécanique. La porte d'entrée donnait sur un vestibule qu'éclairait faiblement une lampe placée dans le fond. C'est Sharon elle-même qui vint m'ouvrir. Elle semblait encore plus petite que naguère. Une pâle lumière tombait sur ses épaules

blanches et sur ses cheveux d'or ; je pouvais distinguer la raie qui partageait sa chevelure, mais son visage restait dans l'ombre. Quand elle avança, un léger sourire sur les lèvres, son regard pénétrant fit renaître en moi le bon vieux temps.

Elle dit quelques banalités d'usage, mais la colère gronda en moi lorsque j'aperçus quelqu'un d'autre dans le corridor. Un homme. Grand Dieu ! Et voilà comment se présentait notre première rencontre ! Un homme, oui, bien sûr. Les aventures sans lendemain devaient être dans ses habitudes. Elle me tendit la main et dès que je lui touchai les doigts, mon cœur s'emplit de bonheur.

— Jeff, fit-elle, voici le D^r Pilgrim. D^r Pilgrim, M^r Marle.

Je poussai un soupir de soulagement quand l'homme entra dans mon champ de vision. Il était grand et maigre, mais donnait une impression de puissance. Il me plut instinctivement. Son visage franc à la mâchoire volontaire avait gardé les traces d'une ancienne maladie, cependant ses yeux verts surmontés d'épais sourcils reflétaient la fantaisie et la tolérance. Âgé de cinquante ans environ, il n'avait pas un seul cheveu blanc ; et lorsqu'il soupirait, comme alors, il paraissait vingt ans de moins. Ses larges épaules occupaient tout l'encadrement de la porte...

— Ravi de faire votre connaissance, docteur, dis-je. Pilgrim ! Pilgrim ! Ne seriez-vous pas le D^r Pilgrim qui habite au Brimstone Club ?

Il me regarda, surpris.

— Mais oui, M^r Marle, lui-même, répondit-il. Bon sang ! J'ai lu des histoires de cette sorte dans les livres, mais je ne pensais pas que les détectives travaillaient aussi dans la réalité ! Puis-je vous demander ?...

Il m'observait d'un air interrogateur, mais je me tus, car dans son dos Sharon me faisait des signes désespérés. Cette jeune personne avait la singulière manie de m'attribuer des aptitudes que même mes amis les plus intimes n'auraient jamais soupçonnées. Cette fois-ci, apparemment, je tenais le rôle d'un policier ; et, connaissant son génie inventif, j'étais certainement "le plus grand détective" d'Europe.

— De la boue sur mes lacets de chaussures, un bouton de manchette qui manque ou autre chose ? interrogea Pilgrim.

Je secouai la main.

— C'est beaucoup plus simple que cela. Il se trouve que je loge aussi au Brimstone et que j'ai entendu prononcer votre nom.

— Oh ! déclara-t-il en plissant le front d'une manière comique. Je suis bien content que ce n'ait pas été le fruit de vos déductions. Il doit

être terriblement désagréable de se sentir surveillé... (Son manteau sur les épaules, il se tourna vers Sharon et souleva son chapeau :) J'ai fait tout ce que j'ai pu, miss Grey, annonça-t-il. Votre amie a eu très peur, mais un bon verre de cognac suffira à la remettre. Je reviendrai demain à tout hasard. Elle pourra regagner son domicile ce soir... Et maintenant, je vais vous laisser.

— Je vous suis très reconnaissante, docteur, dit Sharon. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous...

Rassemblant mes talents de comédien, je pris un air très « détective ». Par la suite, Sharon m'avoua que je ressemblais plutôt à un chérubin qui avait mal aux dents.

— Puis-je savoir ce qui s'est passé ? demandai-je.

Pilgrim devint sérieux.

— C'est une certaine miss Laverne qui habite à côté, répondit-il. Je ne peux pas vous en dire plus. Je remontais Mount Street il y a une demi-heure environ, en rentrant d'un bridge chez des amis à Grosvenor Square. Comme je passais devant la maison, la porte s'est brusquement ouverte et une femme est sortie en hurlant. Puis elle est tombée. J'ai cru d'abord qu'elle avait heurté le réverbère et qu'elle était assommée, mais en fait elle n'était qu'évanouie. Miss Grey l'accompagnait et pourra sûrement vous raconter ce qui est arrivé. Nous l'avons portée ici, à la suggestion de miss Grey, et elle est remise à présent. C'est tout.

Il mit son chapeau. Un sourire au coin des lèvres, il nous observa les yeux mi-clos.

— Bonsoir, miss Grey. Bonsoir, Mr Marle. J'espère que vous me tiendrez au courant de vos... déductions. Je suis au Brimstone, comme vous savez.

La porte se referma.

— Renvoyez cette créature chez elle, dis-je à Sharon en la regardant dans les yeux. J'ai à vous parler.

Poussés par le diable sans doute, nous nous lançâmes des remarques acerbes. Plus de cent fois, j'avais rêvé à cette rencontre, et maintenant, je me trouvais face à la cruelle et vulgaire réalité. Nous avions si ardemment retenu nos sentiments que nous étions réduits à l'impuissance. J'étais furieux. Les yeux de Sharon brillaient et ses lèvres restaient pincées en un rictus de colère. J'avais tout raté ! Je proposai alors :

— Allons voir la malade.

— Si vous voulez. C'est au premier.

Nous traversâmes le grand corridor garni de tableaux et qui sentait le renfermé. Les meubles étaient recouverts de housses blanches fantomatiques qui tranchaient sur les panneaux de chêne sombre. Aussi mal à l'aise l'un que l'autre, nous grimpâmes le large escalier revêtu d'un tapis — le genre d'escalier idéal pour descendre des cercueils que l'on pouvait laisser glisser le long de la rampe sans danger. Une lampe brûlait en bas et un léger courant d'air nous frôla le visage. Presque arrivée sur le palier Sharon s'arrêta et se tourna vers moi, blême, une étrange lueur dans le regard. Debout devant l'énorme portrait d'un sinistre gentleman portant collerette, elle avait l'air d'une enfant effrayée par l'obscurité.

— Je voudrais vous raconter comment tout est arrivé, dit-elle.

Sa voix était faible et peu convaincante.

— Je me suis souvent demandé, continua-t-elle en fronçant les sourcils, pourquoi, pendant tout le temps que nous avons passé ensemble, nous nous sommes tant querellés. Le savez-vous ?

— Oui, répondis-je tranquillement.

— Non, vous ne pouvez pas. Vous croyez que je faisais semblant d'être amoureuse, n'est-ce pas ? Si vous dites le contraire, vous êtes un fieffé menteur.

Ses yeux brûlants cessèrent de me fixer, mais nous étions tous les deux tendus et déconcertés. Elle frappa ses mains contre le mur.

— Il est une valeur que nous avons exclue de notre monde de folie, comme tous les autres d'ailleurs. Les drôles de gens que vous avez rencontrés à Nice, Cannes, Deauville ou n'importe où, et qui ne cessent de ricaner, dévorés par la haine, eux aussi l'ont exclue. Toute notre génération l'a fait. Ce n'est qu'une petite chose. Je ne sais pas si elle est vraie ou fausse. Je ne sais même pas si elle est nécessaire. Vous comprendrez ce que je veux dire quand vous parlerez à Colette. Allons-y.

— Comment se fait-il que vous soyez en relation avec cette femme ?

— Oh ! je la connais depuis longtemps. J'ai téléphoné ce soir au Club et on m'a répondu que vous étiez au théâtre. Colette a vu de la lumière chez moi et m'a suppliée de lui tenir compagnie ; elle était inquiète et puis... Mon Dieu ! C'est affreux ! Un gâchis après l'autre, s'écria-t-elle en serrant les poings. Pourquoi suis-je toujours mêlée à ce genre d'histoires ?

— Vous n'êtes pas seule ici ?

— Si. J'ai fracturé une fenêtre pour entrer. Si mon père apprenait...

L'espace d'un instant, elle s'effondra contre le lugubre portrait. Puis la fière et belle Sharon reprit son assurance en ouvrant la porte de son boudoir donnant sur Mount Street.

— Vous avez été longue, ma petite amie, dit une voix plaintive.

Colette Laverne était assise sur une bergère devant le feu qui éclairait la pièce. Sa voix monocorde trahissait un fort accent français et elle détachait les syllabes comme si chaque mot était une phrase à lui seul. À notre entrée, elle tourna légèrement la tête.

Éclatant dans la cheminée, le bois lançait des petites flammèches bleuâtres qui illuminaient bizarrement les chenets de cuivre et le visage de la jeune femme. Très droite, appuyée contre le dossier du fauteuil, elle portait une robe bleue, trop étroite pour elle et qui devait appartenir à Sharon.

Ses traits étaient froids, sans aucun défaut, et le rouge de ses lèvres tranchait comme une blessure sur la blancheur de sa peau. Sous des sourcils rectilignes, ses yeux couleur noisette et son regard d'acier soulignaient un caractère décidé. Avec ses cheveux auburn coiffés en chignon sur la nuque, c'était une des plus belles femmes que j'avais jamais vue, mais aussi une des moins attirantes. Elle était grande et sa silhouette, dessinée par la robe trop ajustée, provoquait la lubricité des hommes ; mais cette volupté paraissait aussi inflexible que son visage. Tout en elle suggérait un calcul. Même les lignes ombrées sous ses narines avaient l'air artificielles ; si artificielles qu'elles détruisaient toute l'harmonie de sa figure.

— Ainsi c'est vous le détective, dit-elle en faisant claquer chaque mot. Mon Dieu, comme vous êtes jeune ! (Elle se mit à rire bruyamment en montrant ses jolies dents blanches.) Ne soyez pas vexé. Asseyez-vous près de moi et causons.

Elle tapota le sofa à côté d'elle. Elle semblait gaie, mais ses yeux restaient froids et on devinait sa mauvaise humeur à la crispation de sa mâchoire. Quand elle avança son bras au galbe exquis, une multitude de bracelets d'argent incrustés de turquoises cliquetèrent. Je connaissais ce genre de femmes ; elles évoquent irrésistiblement la Riviera où on les trouve d'habitude. Elles adorent le trictrac et restent là des heures durant à jouer petit, mais avec astuce. Les Pékinois qu'elles caressent avec passion – et que nous, les hommes, avons toujours envie de chasser d'un coup de pied – font l'objet de leur plus grande attention, tandis que leurs éclats de rire résonnent sous les palmiers de l'esplanade. Leurs robes viennent de chez Patou et elles portent des perles, fausses pour la plupart. En résumé, une race

éblouissante, ignorante, rusée, superstitieuse et glacée comme les cobras.

Colette Laverne interpella Sharon d'un air distrait :

— Chérie, dit-elle, soyez un amour et apportez-moi encore un peu de cet excellent cognac. Ainsi que mes cigarettes Abdulla. J'ai à parler à ce charmant jeune homme.

Sharon se raidit et son expression signifia : « Et puis quoi encore ? » Mais l'autre ne faisait déjà plus attention à elle. Mon antipathie pour Colette Laverne en augmenta encore et je décidai de ne pas lui révéler la supercherie. Elle croyait que j'étais détective ; eh bien, je serai détective ! Et avec tous les atouts que j'avais dans ma manche depuis ce soir, je jouerai le jeu jusqu'au bout.

Cette femme avait peur. Elle riait avec ostentation, mais au fond d'elle-même, elle était terrifiée. Les yeux fixés sur le feu, elle me demanda :

— Vous n'appartenez pas à la police officielle ?

— Non.

— Alors, je puis parler. J'ai des ennuis. De très gros ennuis, mais je ne vous dirais rien si vous étiez de la police. Sharon m'a assuré que je pouvais avoir confiance en vous.

Elle tourna lentement vers moi ses yeux bruns. Ses lèvres semblaient murmurer d'inaudibles menaces. Son regard s'éclaira soudain et elle frappa violemment les accoudoirs de son fauteuil de la paume de la main, tout en proférant des malédictions d'une voix métallique. Ces imprécations s'adressaient à Nezam El Moulk. Le bruit de ses bracelets accompagnait ses paroles.

— ... mais vous ne comprendriez pas, s'interrompit-elle. Il faut que je vous raconte.

J'habite la maison à côté et l'homme qui m'entretient est un Égyptien très riche. L'origine de cette histoire remonte à dix ans. J'ai gardé le silence, mais je sais ce qui s'est passé.

Nezam – il s'appelle Nezam – vivait alors à Paris. C'était en novembre 1918, juste après la guerre, et nous formions une joyeuse bande. Je n'habitais pas encore chez lui à l'époque, mais il dépensait beaucoup d'argent. Il dépense toujours beaucoup d'argent. Bref, à part Nezam, deux autres hommes me courtoisaient, vous comprenez ? Le premier était français, de Lavateur ; très gentil, mais sans le sou et mutilé de guerre. L'autre, anglais.

Très grand et follement gai, il était aviateur pendant la guerre. Son

appareil fut descendu et tout le monde le croyait mort alors qu'il était soigné dans un hôpital à Paris. Il se faisait appeler « Keane ». J'ignore pourquoi. Il m'a dit un jour que ce n'était pas son vrai nom, mais un pseudonyme qu'il avait utilisé pour publier un livre.

Il m'a aussi confié qu'il gardait le nom de « Keane » parce qu'il serait obligé de rentrer chez lui, si sa famille apprenait qu'il était vivant. Et ça, il n'en avait pas envie tout de suite.

Elle riait à nouveau de toutes ses dents.

— Ha ! Il avait l'habitude de me demander : « Bettée, – il me surnommait Bettée –, est-ce que tu m'aimes ? » Et je répondais : « Oui, je t'aime, à condition que tu cesses de me tripoter les cheveux. »

Elle haussa les épaules dans un geste de colère et avança sa lèvre inférieure en signe de mépris.

— Nezam s'est conduit comme un idiot. Il pensait que je lui préférerais de Lavateur et Keane. Vous vous imaginez bien que je n'étais pas assez bête pour faire une chose pareille. Mais Nezam le croyait. Quel imbécile ! – Eh bien Nezam avait acheté une grande maison près du Bois...

Elle devint pensive.

— Un hôtel de soixante-quatre pièces. Il y donnait des fêtes. Et quelles fêtes ! Qui lui coûtaient les yeux de la tête ! Une fois, cent mille francs rien que pour l'orchestre ! Ou bien, il engageait toute une compagnie de ballet. Puis tout le monde s'enivrait.

Un soir – c'était le 17 novembre, la date de demain – il a organisé un bal égyptien avec tous les invités en costume. Magnifique ! Trois cent mille francs... Bref, cette nuit-là, Nezam était plus bizarre que jamais. Il avait un air sauvage et portait sur le front un bandeau en forme de serpent.

Elle se tut lorsque Sharon entra avec une bouteille de cognac et un étui à cigarettes en argent qu'elle posa sur une petite table à côté de Colette. Puis Sharon s'assit près de moi sur le sofa.

Je regardais les flammes bleu et or lécher les bûches et de monstrueuses images commencèrent à se former dans mon cerveau. « En forme de serpent. » Le diadème royal, l'emblème des pharaons ! Nezam El Moulk devait avoir fière allure. Comme si une décharge m'avait électrisé la colonne vertébrale, je repris mes esprits et les mots prononcés cet après-midi par Bencolin me revinrent en mémoire. « La police de Paris a trouvé à l'aube, dans les bois, un homme portant la robe d'or et les sandales d'un noble égyptien. Il avait été tué d'une balle dans la tête... »

Colette Laverne alluma une cigarette et les bracelets scintillants glissèrent en tintant le long de son bras. Un léger nuage de fumée s'échappa de ses lèvres, voilant son regard glacé et impénétrable. D'un mouvement langoureux, elle s'enfonça dans son fauteuil et ses doigts se crispèrent sur l'accoudoir. Son visage était froid, sans expression, mais attentif. Elle avait clos à demi ses yeux bruns et sa lèvre à laquelle restait collé un petit bout de papier à cigarette se soulevait à intervalles réguliers sur ses dents blanches.

— Nezam lit des choses que je ne comprends pas, me dit-elle soudain. Moi, je me tais, mais quelquefois...

Cette nuit-là, il y eut une dispute. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Je cherchais de Lavateur et Keane, mais ne les trouvais pas. Vers le matin, un de nos amis est accouru. Il tremblait des pieds à la tête, bien qu'il fût moins soûl que les autres, et n'a pas réussi à se faire entendre, car la plupart des gens étaient étendus, ivres, au milieu des parterres de fleurs. Il a hurlé : « Quelqu'un a tué de Lavateur. On cherche Keane partout. »

Elle marqua un temps d'arrêt tandis que le feu crépitait.

— On a découvert de Lavateur mort dans le Bois, et Keane ivre dans son appartement de l'avenue Marceau, couché sur son lit, un pistolet à la main. Quant à Nezam, il souriait.

Elle s'arrêta à nouveau et tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Keane fut dessoûlé, il s'est mis à pleurer et a avoué qu'il s'était battu en duel avec de Lavateur. La police a demandé ce qu'était devenu le second pistolet, car hormis celui de Keane, ils n'en avaient pas retrouvé d'autre. Keane a répondu que Nezam avait fourni les armes... et qu'il leur avait proposé d'arbitrer le duel. Nezam leur confirmerait d'ailleurs ses dires.

», Mais Nezam s'est contenté de sourire en haussant les épaules et a déclaré que tout cela n'était que mensonges...

Elle croisa ses longues jambes gainées de soie et se remplit un verre de cognac, puis elle se renversa dans son fauteuil.

UNE MAIN FRAPPE À LA PORTE

Colette agita son verre avec une féroce gaieté.

— Cela vous amuse, n'est-ce pas, chérie ? demanda-t-elle à Sharon.

Un peu de cognac se renversa sur la robe bleue et elle prit un air contrit.

— Oh ! Je suis désolée, chérie ! Une si jolie robe... Alors, revenons à nos moutons !

Sharon me lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Ah ! comme c'est mignon ! dit Colette. La petite Anglaise et le grand détective ! Mais reprenons notre affaire.

Sa bouche se tordit en une expression sournoise.

— Je vous disais donc, continua-t-elle, que Keane s'était enivré au point de perdre la mémoire... Il se rappelait seulement les préparatifs du duel avec de Lavateur et avoir tiré sur lui, mais sans l'atteindre, pensait-il.

Il se souvenait aussi que Nezam lui avait tapé sur l'épaule en lui annonçant la mort de Lavateur et qu'il lui avait conseillé de rentrer chez lui, car il s'était fourré dans une sale histoire. C'est tout.

Nezam a nié en bloc. Il a dit qu'il avait entendu Keane menacer de Lavateur et que Keane avait dû entraîner de Lavateur dans le Bois pour le tuer. Il a assuré qu'il était resté à la maison toute la soirée, et m'a demandé de témoigner en sa faveur, car personne d'autre n'était assez sobre pour le faire ; j'ai déclaré sous serment qu'il n'avait jamais quitté la maison.

— Était-ce vrai ?

Elle me regarda en réfléchissant. Enfin, un sourire se dessina sur ses lèvres et elle haussa les épaules.

— Comment le saurais-je ? Je ne prêtais pas tout le temps attention à lui. Et puis, il m'a offert une magnifique Hispano-Suiza, alors, qu'est-ce que vous voulez...

— Je vois. Poursuivez, s'il vous plaît.

— Oui. Je suis contente de me trouver face à un gentleman... Eh bien, Keane fut jugé pour meurtre et Nezam et moi fûmes convoqués au tribunal. Keane disait que peu lui importait la peine ; il voulait prouver que c'était un duel et qu'il n'était pas assez lâche pour tirer sur un homme désarmé. Ça, c'est rigolo, hein ? Ces Anglais, ils sont très, très drôles !

Elle se mit à rire, but une gorgée d'alcool, puis soudain, redevint grave.

— Keane fut condamné à la réclusion à perpétuité. Mais il n'a pas purgé sa peine : il s'est pendu dans sa cellule.

Elle s'enfonça dans son fauteuil et quelque part dans la maison, une horloge sonna 8 heures et demie.

— J'ai été très inquiète jusqu'à la fin du procès, admit-elle. Il y avait un homme, un seul, qui me faisait peur. Je ne pense pas que vous le connaissiez. Son nom est Bencolin. Ce chameau, ce sale fils de putain ! cria-t-elle en serrant les poings. Il sourit tout le temps et ne croit ni en Dieu ni en diable. Heureusement, il était encore à la guerre et n'a pas eu la possibilité de rentrer à Paris pour le procès ; il n'a donc pas pu intervenir, une fois le jugement rendu. Mais un jour, il a frappé à ma porte, très élégant avec ses gants et son chapeau haut de forme et m'a dit : « Bonjour, mademoiselle. » J'ai répondu : « Que voulez-vous ? Je ne vous connais pas ! » Alors, il a ajouté, le sourire aux lèvres : « Non, mademoiselle. Mais cela pourrait bien arriver un jour. Je venais seulement vous prévenir qu'un jour nous nous retrouverions. »

Puis il est parti. J'ai peur de la police. Ils ne sont pas idiots. Chaque fois que je pense à la police, je songe à lui – et je ne veux pas avoir affaire à elle. Mais vous, mon ami, vous êtes différent.

Dame Fortune tissait sa toile ! Grâce à l'imagination débordante de Sharon, cette femme me racontait une histoire qu'elle n'aurait jamais confiée à la police. Et seul, le plus pur des hasards m'avait empêché de lui révéler ma vraie personnalité. Que signifiait...

— Vous vous demandez pourquoi je vous dis tout cela, continua-t-elle. J'ai toujours ignoré le véritable nom de « Keane ». Mais quelqu'un le connaît. Et ce quelqu'un est persuadé que Nezam et moi, nous avons envoyé Keane à la mort et il veut nous tuer tous les deux.

Penchée en avant, elle me fixa avec une terrible intensité.

— Qui est cette personne ?

— Je n'en sais rien. C'est justement ce que je veux que vous découvriez. Je ne peux plus supporter d'être épiée.

Il me fallait sans cesse faire attention de ne pas lui mettre la puce à l'oreille ; le sinistre puzzle était presque complété et j'eus de la peine à étouffer une exclamation de triomphe.

— Et vous pensez qu'une personne qui a connu Keane, un de ses amis, a tramé cette savante vengeance ?

— Oui.

— Mais les faits remontent à dix ans. Vous voulez dire que quelqu'un vous harcèle depuis tout ce temps ?

— Non, non ! Pas depuis dix ans. Seulement depuis notre arrivée à Londres – quelques mois, par conséquent. Et c'est Nezam surtout qui est visé. Il y a quelques semaines à peine qu'il s'est attaqué à moi. Je vais vous dire, je me fiche de Nezam. Il s'agit de moi, vous comprenez ? Je me moque qu'ils tuent Nezam ; il a écrit un gentil petit testament en ma faveur. Mais si cet homme veut aussi ma mort...

Elle agita désespérément les bras.

— Je vois, dis-je d'une voix sèche. Et qu'est-ce qui vous fait supposer que vous êtes persécutée et que ces menaces sont la conséquence de la mort de Keane ?

— Nezam en est persuadé. Il n'a pas l'habitude de faire des confidences. Mais il devient fou. Il prétend que cette mort retombera sur sa tête et il sait.

Elle souligna le mot en frappant l'accoudoir de la main. On lisait la superstition dans ses yeux.

— « Inutile de prévenir la police », dit-il, et il emploie de drôles de mots que je ne saisis pas. Mais lui les comprend, car il est très instruit. Assez causé de lui ; écoutez plutôt ce qui m'est arrivé à moi.

Elle marqua un temps d'arrêt pour rassembler ses idées, vida son verre et le reposa.

— Depuis longtemps déjà, Nezam me parle de quelqu'un qui le terrifie en lui envoyant des objets effrayants. Mais je m'en suis toujours moquée. Puis, un jour, mon Dieu, j'ai reçu une lettre. Je ne l'ai pas ici, elle est chez moi ; mais je la connais par cœur. Je la relis sans arrêt et je peux vous la réciter mot pour mot.

Un doigt levé, elle commença :

— « Chère mademoiselle Laverne. J'ai appris récemment que vous aviez contribué à Paris à la mort d'un jeune homme appelé J.G. Keane. Je ne suis pas certain que vous méritiez un châtiment exemplaire, mais mieux vaut ne pas prendre de risques. Le 17 novembre sera le dixième anniversaire de sa mort et ce jour deviendra aussi pour vous et

Mr Nezam El Moulk, une date mémorable. Veuillez agréer... »

Elle s'arrêta la gorge sèche.

— Eh bien ? dis-je.

— Signé : Jack Ketch, conclut-elle.

À présent, le fantôme qui devait remplir nos nuits de terreur se précisait et je crus apercevoir les mains blanches de Jack Ketch se poser sur le dossier du fauteuil de Colette Laverne.

Les poings serrés, elle se tenait immobile dans la pâle lumière du feu.

— J'ai demandé à Nezam qui c'était. Il m'a répondu que Jack Ketch était un pseudonyme, d'après le nom d'un homme qui pendait les condamnés à Londres. Un bourreau.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Tout d'abord, Nezam a voulu que je l'aide à débusquer l'auteur de ces menaces. Mais moi, je m'en fichais ! Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ? Mais, quand j'ai reçu moi-même une lettre, je me suis affolée. Alors, naturellement, je me suis empressée de lui prêter main-forte.

Elle alluma une autre cigarette au mégot de la précédente.

— Et Nezam prétendait qu'il avait un indice...

— Quelle sorte d'indice ?

— Je ne sais pas exactement : Keane ne disait pas grand-chose sur lui-même, mais une fois, Nezam l'a entendu prononcer un nom – quelqu'un que Keane avait connu – et ne l'a jamais oublié. Il s'agissait d'un de ses amis : Dallings.

— Oh !

— Et Nezam a pensé que, grâce à Dallings, nous percerions le mystère de la personnalité de Keane. Car si Keane avait parlé de Dallings, Dallings devait le connaître, n'est-ce pas ? Et, si nous découvriions l'identité de Keane, nous saurions qui nous tourmentait ainsi...

», Mais Dallings est si fantasque, dit-elle soudain en riant, les yeux brillant de souvenirs. Ha ! ces Anglais, quels drôles de gens ! Je me demande si Mr Dallings n'est pas un peu stupide. Je m'explique. Nezam lui a tendu un piège et l'a envoyé dans un night-club où j'ai fait sa connaissance. L'autre soir, il s'est enivré et a exigé de me ramener chez moi. Comme il ne représentait rien pour moi, je lui ai joué un tour et j'ai renvoyé le taxi, l'abandonnant au milieu de la rue, sans mon nom

ni mon adresse...

Nous n'osions pas l'interroger directement à propos de Keane. Il fallait être prudent et ne pas le laisser soupçonner notre but, parce que...

— Parce que vous redoutiez qu'il soit Jack Ketch ?

Elle me dévisagea, étonnée.

— Lui ? dit-elle avec mépris. Cet homme ! Il est bête comme ses pieds. Non, non ! Et puis, croyez – vous que je serais montée avec lui dans un taxi si je l'avais pris pour Jack Ketch ? Ai-je l'air d'une imbécile, mon ami ? Non, non. Nous pensions tout au plus qu'il pouvait connaître Keane.

Elle montra des signes d'impatience.

— Mais il ne savait rien. J'avais prévenu Nezam. Comment aurait-il pu dire le vrai nom de Keane, puisque « Keane » était un pseudonyme ? Et comment démasquer Keane avec son seul pseudonyme ? Bah ! Il a encore beaucoup d'amis. Voilà !

— Avez-vous un portrait de Keane ?

— Non.

— Et personne n'a jamais découvert son identité, même pendant le procès ?

— Non. Il ne cessait de répéter : « Si je dois mourir, pourquoi apporter le déshonneur à ma famille ? » Et on n'a rien pu trouver ; il avait détruit ses papiers, tous ses papiers. « Je vais simplement disparaître », déclarait-il.

— Décrivez-le-moi.

— Oh ! là ! là ! fit-elle en secouant la tête. Je ne sais pas, moi. Il était grand, les cheveux bruns et les yeux gris. Il ressemblait à n'importe qui. À vous, par exemple. Mais je préfère vous raconter ce qui est arrivé ce soir.

Sharon alla activer le feu. Les flammes jaillirent, mais il faisait très froid dans la pièce. Mon cœur battait à tout rompre.

— M^r Marle, Jack Ketch s'est emparé de Nezam !

Cette nouvelle ne provoqua pas l'émotion que Colette Laverne escomptait. Je me contentai d'opiner de la tête et demandai :

— Comment le savez-vous ?

— Il m'a téléphoné, tôt dans l'après-midi. Il avait un rhume de cerveau et semblait très nerveux ; néanmoins, il m'a annoncé qu'il

viendrait me chercher ce soir en voiture pour m'emmener dîner au restaurant. Je lui ai répondu que cela me convenait d'autant plus que j'avais donné congé à ma femme de chambre et à ma cuisinière. Il m'a fixé rendez – vous vers 8 heures.

Je me suis habillée pour sortir, mais il n'est pas venu. Et c'est en vain que je l'ai attendu. Soudain, je me suis rendu compte que j'étais seule dans la maison. Mon Dieu ! Si quelque chose m'arrivait ! J'ai couru allumer les lumières dans toutes les pièces et je suis restée près de la fenêtre à guetter. Chaque fois que j'entendais une auto, j'allais ouvrir la porte, mais pour rien. J'ai téléphoné au Club et on m'a répondu qu'il était parti depuis une heure. J'ai pensé tout à coup : et si Jack Ketch l'avait enlevé ? Il viendrait me chercher moi aussi. J'étais terrifiée !

Sa bouche tremblait. Elle regarda Sharon.

— Chérie, où est la robe que j'ai retirée ? J'ai laissé quelque chose dans la poche. Vite !

— Sur la chaise, derrière vous, dit Sharon.

La jeune femme se leva. Elle était encore plus grande que je ne croyais. Ses muscles tendus soulignaient les formes sensuelles de son corps, sa poitrine superbe, ses hanches moulées dans la robe étriquée et ses jambes gainées de soie. Pas un défaut dans cette longue silhouette qui ondulait dans l'obscurité. (El Moulk devait avoir l'air d'un nabot à côté d'elle.) Elle prit un objet dans sa robe chiffonnée et, lorsqu'elle se pencha, ses cheveux bouclés rougeoyèrent dans la lueur des flammes. Puis elle revint vers son fauteuil, en nous lançant un regard en coin, un carton plié dans le creux de sa main.

— Une heure encore s'est écoulée. J'étais certaine qu'un malheur était arrivé. Assise à la fenêtre, j'ai vu passer un policeman. J'avais si peur que je l'ai invité à entrer, mais il a refusé net, grogna-t-elle.

Je n'osais ni sortir ni rester dans la maison. C'est alors que j'ai aperçu de la lumière ici. J'ai sonné à la porte et supplié miss Grey de venir me tenir compagnie.

Elle a essayé de vous joindre au téléphone, mais vous étiez absent. Nous nous sommes installées au premier et avons bavardé autour d'un verre. C'est ainsi qu'elle m'a raconté vos exploits de détective à Paris, au printemps dernier...

Je jetai un coup d'œil à Sharon qui était rouge de confusion.

— Le temps passait et Nezam ne venait toujours pas. Sharon voulait rentrer chez elle, mais je l'ai retenue en disant : « Non, non ! Ne partez pas, s'il vous plaît. Il faut que vous restiez ce soir, je suis toute seule. »

Puis, tout à coup, quelqu'un a frappé à la porte.

À ces mots, un frisson me glissa le long du dos. Les yeux de Colette semblaient m'appeler au secours.

— On insistait : toc, toc, toc – à la porte d'entrée, en bas. Toc, toc, toc.

Elle souleva lentement la main et imita le geste.

— Je me suis dit en moi-même : Serait-ce Nezam ? Mais il avait l'habitude de sonner. Effrayée, j'ai demandé à Sharon de descendre avec moi.

Toutes les lumières étaient allumées. J'avancais, morte de peur et toujours ce bruit : toc, toc, toc.

J'ai ouvert la porte. Il n'y avait personne. J'ai fouillé le brouillard des yeux, puis j'ai remarqué une carte de visite sur le seuil. Je me suis baissée pour la ramasser quand soudain quelqu'un m'a tapé sur l'épaule.

Elle tendit les bras en avant, la mâchoire crispée, et éclata en sanglots.

— Je venais de saisir la carte quand j'ai senti la pression de doigts. N'en pouvant plus, je me suis mise à hurler et à courir droit devant moi. Ensuite, je ne me souviens plus de rien. Lorsque je suis revenue à moi, j'étais étendue sur ce sofa, la carte dans la main.

Elle me la donna, mais je me doutais déjà de son contenu. Dans la pâle clarté de la cheminée, je lus ces mots sinistres : M^r JACK KETCH. Et le bord du carton était taché de sang.

Il y eut un long silence.

— Vous n'avez pas été attaquée ? demandai-je.

— Non. Je pense que c'était un avertissement. Il n'est pas encore prêt...

— Et celui qui vous a touché l'épaule ?

— Je n'ai vu... personne.

Je me penchai vers Sharon.

— Vous étiez présente quand c'est arrivé ?

— Je me tenais juste derrière elle, répliqua Sharon, les yeux fixes et les traits tirés. Et je n'ai vu personne non plus...

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Elle s'est évanouie au pied du réverbère. Un passant s'est

approché d'elle et j'ai dit : « Il faudrait un docteur. » Il a répondu : « Je suis médecin. » Nous l'avons alors transportée ici et elle ne veut plus rentrer chez elle.

— Aller dans cette maison ? s'écria la jeune femme. Vous croyez que je suis folle ?

— Calmez-vous, s'il vous plaît. À quelle heure cela s'est-il produit ?

— Je le sais très précisément, dit Colette la gorge sèche, parce que je n'ai pas quitté la pendule des yeux. Il était 1 heure et quart.

Le problème était posé et les éléments se trouvaient devant nous, subtils et macabres. J'hésitai. « Ne dites rien », m'avait recommandé Bencolin. Je ne savais pas quelles questions je pouvais me permettre de poser.

— J'étais à bout de nerfs, ajouta-t-elle. Puis je me suis souvenue de ce que m'avait raconté miss Grey et je l'ai priée de vous appeler...

(Et Sharon fut obligée de continuer à jouer le jeu. Comme moi, d'ailleurs...)

— Dites-moi, M^r Marie, à votre avis, suis-je en danger ?

— Oui.

— Pensez-vous qu'il s'est emparé de Nezam ?

— Oui.

À ce propos du moins, je pouvais être affirmatif. C'est curieux comme il est facile d'avoir l'air impartial et expérimenté lorsqu'on vous attribue une perspicacité hors du commun. Me caressant le menton, les sourcils froncés, je me sentais aussi puissant que le Président des États-Unis lui – même.

— Il faut considérer l'aspect psychologique de la chose, dis-je en hochant la tête.

(Voilà la phrase idéale quand on ne sait pas de quoi il retourne.)

— Mais que vais-je faire, je vous le demande ?

— Faire ? répétais-je.

Je claquai les mains sur mes genoux et me levai en rassemblant mes idées pour un discours improvisé.

— C'est un joli petit problème, mademoiselle Laverne. Je vais y réfléchir. Je vous contacterai demain. En attendant, je conserverai cette carte, si vous voulez bien... J'aimerais aussi voir la lettre que vous avez reçue. Rentrerez-vous chez vous, ce soir ?

— Non ! Je resterai ici, avec Sharon. Nous nous enfermerons dans

une chambre avec un revolver.

Sa décision était prise et l'on n'arriverait pas à l'en faire changer. Nous discutâmes encore un bon moment, mais je n'appris rien de plus, car il me fallait être circonspect dans mes questions. À plusieurs reprises, je fus tenté de lui avouer la vérité ; mais à cette heure avancée de la nuit et après ces événements extraordinaires, ç'aurait été un désastre. Car la seule mention du nom de Bencolin décomposait cette femme par ailleurs si sûre d'elle-même ! Dans mon esprit, j'essayai d'imaginer l'effet que produirait cette phrase : « Il faut que j'en parle à mon collègue Ben... »

Mais je m'abstins et m'apprêtai à partir.

— Et il n'existe personne, qui ait la moindre idée de l'identité de Keane ? demandai-je sur le pas de la porte.

— Oh, mais si ! répondit-elle à ma grande surprise.

— Quoi !

Elle était en train de fixer le feu d'un air absent, mais ma question l'avait sortie de sa torpeur. Elle se rendit compte qu'elle venait de commettre une gaffe et lança d'une voix dure :

— Oui, il y a quelqu'un. Mais je ne connais aucun moyen de le faire parler.

— Qui ? Que voulez-vous dire ?

— Inutile d'insister, fit-elle nettement. Il y a quelqu'un, mais nous n'apprendrons rien par lui. Croyez-moi si je vous assure qu'il se taira.

C'est tout ce que je pus en tirer. Elle serra les lèvres et tenta de détourner mon attention en lançant un flot d'injures contre El Moulk. Oui, elle avait fait une erreur ; mais je ne devinai pas laquelle. Quel imbroglio ! Ils avaient harcelé Dallings dans l'espoir d'une indication alors que – si elle disait la vérité – ils avaient écarté la seule personne capable de les renseigner. Quoi qu'il en soit, elle refusa de s'expliquer.

Et pour couronner le tout, Sharon devint d'une humeur massacrant. Nous descendîmes ensemble le grand escalier et la maison semblait encore plus lugubre dans le froid du petit matin. Les choses s'étaient embrouillées et personne ne saurait jamais ni pourquoi ni quand. Alors, pourquoi ne pas abandonner ? Mes relations avec Sharon se révélaient sans espoir. Elle n'était qu'une enfant gâtée. Et illogique, en plus. Elle m'ouvrit la porte tandis que je mettais mon manteau et mon chapeau et l'air vif me transperça jusqu'aux os. Le brouillard s'était levé et la lune étincelait au-dessus de Mount Street. Quelle belle histoire d'amour ! Je compris tout à coup que j'avais sommeil.

— Bonne nuit, M^r Marle, dit-elle d'un ton glacial, et merci de m'avoir mise dans ce pétrin...

— Puis-je vous rappeler, répliquai-je, que c'est grâce à vous que je suis mêlé à cette affaire ?

Elle contemplait la lune, le souffle court ; mais bien qu'elle grelottât de froid, pas un cil de ses yeux ne bougeait.

— Rentrez, lui conseillai-je. Vous allez attraper un rhume.

Quelle idylle ! Le vent de l'aurore balayait les rues endormies de Londres et mes pas résonnaient sur le pavé. Une sirène hurla et je discernai au loin le clop-clop des sabots d'un cheval, tandis que l'éclat des réverbères s'affaiblissait...

Je ne trouvais pas de taxi et il était 4 heures passées lorsque j'arrivai enfin au Brimstone. Un rai de lumière filtrait à la fenêtre du salon, mais le reste de l'immeuble était plongé dans l'obscurité. La porte grinça bruyamment et, au fond du vestibule, je distinguai une lueur à travers les rideaux du salon. Je savais qui veillait encore – un homme qui avait le malheur de ne pouvoir s'endormir sans somnifère.

Bencolin ne m'entendit pas entrer. Il était étendu confortablement dans un fauteuil devant la cheminée, un livre ouvert sur les genoux. À ses côtés brûlait une petite lampe qui laissait la plus grande partie de la pièce dans l'ombre. Un verre à la main, ses yeux se perdaient dans les abîmes insondables du feu.

Le menton posé sur la poitrine, il m'adressa la parole sans se retourner :

— Que les nuits sont longues, Jeff. Qu'elles sont longues...

Puis il se passa les doigts sur le visage et remarqua qu'il restait un peu de whisky au fond de son verre. Il le but et sourit d'un air mystérieux.

— J'ai appris bien des choses, lui dis-je. Écoutez ! Savez-vous que...

— Oui, fit-il en me coupant la parole. Je sais ce que vous avez découvert ; j'étais déjà au courant, voyez-vous. Alors, n'en parlons plus, s'il vous plaît. Ça ne m'intéresse pas de...

— Vous ne voulez pas que je vous raconte ! protestai-je. (Puis je me tus en apercevant le livre qu'il venait de poser sur la table.) Comment diable, Bencolin ! continuai-je. *The Murders at Whispering House* de J.J. Ackroyd...

Il regarda gravement le livre et hocha la tête. Je crus qu'il était ivre.

— C'est très passionnant, m'assura-t-il, s'exprimant cette fois en

français. Je l'admire énormément ce détective ! Je n'ai pas encore deviné qui est coupable, mais j'en suis à peine à la moitié de l'histoire... (Il s'interrompt et éclata de rire.) Tiens ! Jeff, si vous voyiez votre tête ! Ce que vous êtes drôle !

— Vous avez à élucider un vrai meurtre et vous restez là à lire...

— Vous vous méprenez, mon vieux ! s'exclama-t-il en tapotant la couverture rouge du roman. Voilà le seul moyen pour un homme intelligent de trouver un dérivatif à ce triste univers. Je me sens devenir philosophe...

— Entendre ces mots dans la bouche du plus éminent détective de toute l'Europe ! C'est un comble. Puis-je vous rappeler que la réalité dépasse souvent la...

— De grâce, supplia-t-il ; épargnez-moi ce fastidieux mensonge ! Vous me citez l'unique paradoxe que des gens sans imagination ont été capables de concevoir. C'est une maxime insidieuse, Jeff, inventée par des pauvres d'esprit qui veulent rendre la fiction aussi morne que la réalité. Ce vieux dicton est probablement le seul dont personne ne doute dans ce monde sceptique et il nous faudrait un iconoclaste intrépide pour venir combattre cette maudite tyrannie en proclamant bien haut : « La fiction dépasse la réalité. »

— Voulez-vous un autre verre ? proposai-je.

— Le mal que cette idée a pu faire, Jeff ! Nous en accablons les romanciers et puis nous entrons dans une rage folle dès qu'ils écrivent des choses invraisemblables pour nous répondre. Nous les provoquons dans un match où tous les coups seraient permis, mais nous crions au scandale quand ils montent sur le ring. Nous voyons d'un mauvais œil que la fiction atteigne son but par quelques processus détournés et nous essayons, en brandissant le mot « invraisemblable », d'effrayer les écrivains qui tenteraient de faire un usage dangereux de leur inspiration... Et pourtant, la réalité sera toujours moins excitante que la fiction. Lorsque nous cherchons à définir un fait particulièrement exceptionnel, ne disons-nous pas : « C'est du roman ! »

— La science, déclarai-je d'un ton sentencieux, a démontré que les plus folles envolées de l'imagination n'étaient rien à côté des dédales du cerveau humain...

Il secoua la tête d'un air désolé.

— Cela me fait de la peine, Jeff, que vous employiez ce jargon d'éditeur... Croyez-vous aux dragons et aux serpents de mer ? Moi, je les trouve fascinants dans les épopées chevaleresques, mais ils m'exaspèrent quand ils se promènent dans mon esprit. C'est comme

s'évertuer à attraper un moustique dans une pièce obscure. Les tournois en chemise de nuit de ce cher D^r Freud manquent un petit peu de piquant par rapport à ceux de Camelot...

— Mais vous, rétorquai-je, qui avez été mêlé à quelques-unes des affaires les plus abominables...

— Comme la plupart des gens, fit-il en bâillant, cela m'ennuie à mourir. De là mon intérêt pour *The Murders at Whispering House*. C'est le seul genre de littérature que je supporte. Les histoires de guerre que j'aimais jadis se consacrent maintenant à démontrer combien les Français adorent les Allemands et vice versa, et que la sagesse de quelques riches financiers a permis au monde d'échapper à la destruction totale. Les romans légers – dont je faisais aussi une consommation immodérée – sont devenus de sinistres brochures destinées à prouver qu'un homme et sa maîtresse peuvent faire tout ce qu'ils désirent à condition de ne pas y prendre de plaisir. Quant aux livres dits « essentiels », « importants » ou « indispensables » – ah, mon Dieu ! Tous leurs auteurs s'acharnent à les écrire comme de mauvaises traductions...

Il s'interrompit et me regarda avec un sourire.

— Je suis un homme courtois, continua-t-il, et je ne tolère pas qu'une femme soit séduite en un tournemain. C'est une offense à sa pudeur. Notre poète Racine l'a si joliment mis en vers... Mais avec *Whispering House*, je ne suis pas déçu. Mon délicieux cauchemar n'est pas limité par quelque lourde probabilité, ni par le fait que c'est réellement arrivé. Le détective ne se trompe jamais et c'est exactement ce que je veux. Je n'ai jamais compris pourquoi les écrivains dépeignent leurs détectives comme des êtres humains, travailleurs et susceptibles d'erreur, sinon par pur entêtement... Bah ! La raison en est, bien sûr, qu'ils n'ont pas suffisamment d'habileté pour créer un personnage vraiment intelligent et qu'ils essaient de nous donner le change avec des pis-aller...

— Combien de temps va encore durer ce sermon ? m'écriai-je.

— ... Bref, il manque à la vie réelle tout l'attrait, tout l'aspect théâtral de l'intrigue que je retrouve ici. Pour répondre à votre dernière question, je pense qu'il serait temps que vous montiez vous coucher. Je veux terminer mon histoire.

— Si nous revenions au vrai drame ?

— Mon cher Jeff, il n'y a rien de très mystérieux dans cette affaire. Si un boucher ou un boulanger commettait un crime, soyez sûr que je l'arrêteraï ; mais ne me demandez pas de m'intéresser à lui. Pour moi, ces « gens » sont terriblement sinistres. Je vous donnerai la solution de

votre problème quand vous voudrez... En attendant, je vous avoue que je suis très intrigué par l'identité du meurtrier de Whispering House...

Je le laissai, absorbé par son livre, tandis que les aiguilles de la pendule s'acheminaient lentement vers 5 heures.

LES CACHETS DE CIRE BLEUE

Dr-r-r-r-ing ! Un vacarme infernal me tira du plus profond de mon sommeil.

— Téléphone, monsieur, dit Thomas.

Je m'assis, à moitié réveillé, et pris le récepteur. Fichtre, qu'il faisait froid ! Le brouillard, sans doute, à moins que ce ne soit la pluie ? Une tasse de thé fumait sur ma table de nuit.

— Allô ! fis-je dans l'appareil.

— Jeff ! répondit la voix de Sharon – et je me sentis tout à coup ragaillardi. Jeff, elle est partie ce matin.

— Ah ?

— Jeff, vous étiez au courant de toute l'affaire, hier soir ! Je viens de lire les journaux.

— Ah, bon ?

— Je quitte Londres aujourd'hui.

— Certainement pas. Je vous ferai citer comme témoin... Fermez cette fenêtre, espèce d'esquimau, dis-je à Thomas.

Je fixai rendez-vous à Sharon dans l'après-midi et promis de lui révéler tous les détails de l'enquête. Je finis ma tasse de thé et commençais à me réchauffer quand Thomas vint me prévenir que « ces Messieurs de la police » attendaient en bas. Tout en m'habillant, je récapitulai les événements de la nuit : nous tenions au moins une explication partielle de Jack Ketch et de l'aventure de Dallings avec la mystérieuse dame du night-club.

Bencolin et sir John prenaient leur petit déjeuner dans la salle à manger déserte et uniquement éclairée par la lampe posée sur leur table. L'inspecteur Talbot, arrivé quelques minutes plus tôt, buvait une tasse de café.

Après ce repas, nous nous sentions tous en forme et je racontai mon histoire du début à la fin. Talbot ne fit aucun commentaire, mais ses

yeux se mirent à briller, ses dents grincèrent et son crayon courut de long en large sur le carnet. Lorsque j'eus terminé, sir John fronça les sourcils et vida sa pipe sur le coin de son assiette.

— Croyez-vous, dit-il, qu'il était très honnête de ?...

— Si vous vous étiez entretenu rien que dix minutes avec cette femme, déclarai-je, vous retireriez le mot « honnêteté » de votre vocabulaire. Et vous auriez peu de sympathie pour elle.

— Jeff n'a confiance que dans la femme victorienne, constata Bencolin. Mais je reconnais que Colette peut être agaçante.

— De plus, fis-je, elle a pour ainsi dire admis qu'elle avait contribué à faire condamner ce pauvre diable de Keane... Il semble qu'il y ait eu vraiment un duel.

Sir John pinça ses lèvres, d'un air désapprobateur.

— Je ne pense pas que vous compreniez très bien la loi, M^r Marle. L'excuse du duel n'aurait en rien modifié la condamnation de Keane. La loi n'accepte pas ce genre de circonstances atténuantes. Le seul dessein de tuer constitue un meurtre au premier degré, et en particulier dans un duel où l'intention de tuer est la plus évidente. Keane était coupable de meurtre... D'autre part, si El Moulk a participé de quelque façon que ce soit à cette affaire, il est aussi coupable de meurtre. Aux yeux de la loi, ils sont condamnables autant l'un que l'autre. Mais, à mon avis, il faut plutôt lui reprocher d'avoir écarté de lui les soupçons que de les avoir rejetés sur Keane. Ce n'est pas très honorable, mais...

— Vous prétendez, dis-je, que si Bencolin et vous vous battiez en duel et que l'inspecteur Talbot et moi vous servions de témoins, nous serions accusés de meurtre si l'un de vous était tué ?

— Absolument.

— Et donc, El Moulk pouvait n'avoir aucune mauvaise intention envers Keane ?

— Excusez-moi, interrompit Bencolin avec un sourire railleur. Vous parlez de la loi anglaise, sir John.

— N'est-elle pas la même en France ?

— Théoriquement si. Mais la décision reste le privilège du jury : ni les lois ni aucun juge ne peuvent l'obliger à rendre un verdict de culpabilité... Et vous savez, j'imagine, ce que nous pensons du duel en France ? Il est considéré – et je partage cet avis – comme parfaitement loyal, convenable, bienséant et beaucoup plus sensé qu'un procès devant les tribunaux où votre blessure d'amour-propre est soignée avec

des billets de banque.

Sir John agita la main avec impatience.

— Oui, grogna-t-il. Les duels ! Où la vérité se trouve du côté du meilleur tireur.

— Ou bien, objecta Bencolin, du côté du meilleur menteur, comme au tribunal. Les conditions sont aussi équitables. En tout cas, c'est du mélodrame, de la sottise. « Monsieur, vous m'avez insulté ; par conséquent, j'exige votre vie. »

Bien que de nos jours, continua pensivement Bencolin, on ait plutôt tendance à dire : « Monsieur, vous m'avez insulté ; j'exige votre portefeuille. » Je ne sais pas quelle solution est la plus raisonnable, mais je suis certain de la plus sincère... Quoi qu'il en soit, je cherchais à vous faire comprendre notre point de vue à ce sujet. Il est peu probable qu'un jury français envoie un homme en prison à vie pour s'être battu en duel en état d'ivresse, surtout si son avocat prononce une belle plaidoirie sur l'amour. J'affirme qu'il n'aurait pas condamné El Moulk pour avoir simplement assisté au combat. Non. Les actes d'El Moulk furent délibérés et habilement conduits par esprit de vengeance. Je suis persuadé qu'il a lui-même combiné ce duel en excitant la jalousie des deux hommes alors qu'ils avaient bu et que lui était resté sobre ; je crois même qu'il l'a suggéré et qu'il a fourni les pistolets...

L'inspecteur Talbot s'était levé d'un bond.

— La vérité, monsieur, dit-il, est que vous saviez déjà tout cela n'est-ce pas ? Dès hier soir.

— Je m'en doutais en effet. Mais il fallait que j'établisse le lien entre ces événements... Laissez – moi terminer. En conclusion, je pense que Keane n'a jamais tiré sur de Lavateur.

— Ah ! murmura Talbot. C'était aussi mon impression.

— Je suis arrivé trop tard pour faire quoi que ce soit, ajouta Bencolin, mais j'ai lu les rapports de police. De Lavateur a reçu une balle exactement au milieu du front et il y avait des traces de poudre. Même des ivrognes ne se battent pas de si près. L'accusation utilisa évidemment ce magnifique indice pour dire qu'il n'y avait pas eu duel et que de Lavateur avait été tué de sang-froid par Keane et à bout portant. J'étais d'accord pour l'assassinat, mais pas pour la personnalité de l'assassin. Ne me demandez pas pour l'instant d'expliquer mon opinion. Je n'ai aucune preuve.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Mais je suis convaincu qu'El Moulk a tiré sur de Lavateur avec le pistolet de Keane. Et, messieurs, Jack Ketch le sait aussi.

Par la fenêtre, je voyais les fines gouttelettes de pluie rider les flaques d'eau qui s'étaient formées dans la cour de l'immeuble. La lampe éclairait les visages tendus des hommes assis autour de la table. Bencolin s'appuyait nonchalamment contre le dossier de sa chaise, une cigarette éteinte entre ses doigts et Talbot avala d'un trait son café froid.

— Alors, vous maintenez qu'un maniaque cherche à venger un crime vieux de dix ans, dit sir John qui triturait une petite cuillère.

— J'en ai peur ! Et c'est lui le super criminel, impitoyable, perspicace, naïf et persévérant.

— Mais pourquoi n'a-t-il pas agi avant ? Dix ans...

— Eh bien ! manifestement parce qu'il n'a découvert l'identité de Keane que l'an dernier comme il l'a écrit dans sa lettre à M^{lle} Laverne. Il a aussitôt façonné sa vengeance, mais sans hâte. Il a été d'une patience infinie jusque dans les plus petits détails. Fabriquer ce merveilleux gibet miniature a dû lui demander des mois ; il a appris à utiliser les outils du graveur pour confectionner lui-même ces terribles cartes de visite. Il pourrait continuer ainsi pendant des mois et des années, sans se lasser, à jouer avec les nerfs de sa victime, jusqu'à ce qu'El Moulk en arrive à avoir peur de son ombre. Il suit un plan méthodique et ce plan n'est pas encore achevé...

Ce soir, ajouta-t-il, sera le dixième anniversaire du crime, comme il l'a rappelé.

— Vous voulez dire, monsieur, fit observer Talbot sans le moindre émoi, que M^r El Moulk n'est peut-être pas mort – pas encore ?

— En effet. N'est-ce pas ce qu'indique l'implacable logique de cet homme ? Voilà près d'un an qu'il travaille à cet aboutissement et toutes ces actions convergent irrésistiblement vers l'apogée, le couronnement infernal de sa vengeance ! Et nous le savons, car il a voulu que nous le sachions. Il a caché son otage dans une rue que la police ne peut pas trouver.

Sir John reposa la cuillère avec laquelle il jouait. Ses minces sourcils noirs soulignaient son regard froid et ses narines frémirent. Il se passa la main dans ses cheveux argentés comme s'il chassait des toiles d'araignée.

— Vous rangez-vous aussi à ce raisonnement absurde, Talbot ? questionna-t-il en baissant la voix.

— Mais, monsieur, où est située Ruination Street ? Et où est M^r El Moulk ? répondit l'inspecteur. Le fait que c'est absurde ne prouve pas que c'est faux. Voilà, je l'ai dit ! (Il tourna vers Bencolin son regard

impénétrable.) Ainsi vous croyez que Jack Ketch a enlevé M^r El Moulk alors qu'il se rendait chez M^{lle} Laverne et qu'il le retient prisonnier dans Ruination Street en attendant l'heure propice ?

— Et vous, inspecteur, qu'en pensez-vous ?

Talbot réfléchit. Il prit trois objets sur la chaise à côté de lui : une canne en ébène, un carton de fleurs et une paire de gants blancs qu'il posa avec précaution sur la table.

— Je ne tiens compte que des indices, monsieur, déclara-t-il. Reprenons l'affaire au début. Avant de venir ici, je suis passé au garage et je me suis assuré que la limousine avait été nettoyée et révisée et que le réservoir était plein d'essence. M^r El Moulk est sorti peu après 7 heures. L'autopsie du chauffeur a révélé qu'il avait été tué vers 7 heures et demie. On lui a coupé la gorge et on lui a transpercé le cœur avec un instrument acéré, un très long couteau : une attaque surprise, semble-t-il, car il n'y a pas de traces de lutte.

Il s'arrêta pour remettre de l'ordre dans ses idées afin d'exposer correctement les faits.

— Lorsque nous l'avons examinée après le meurtre, l'avant de la voiture ne portait pas d'empreintes digitales, excepté celles du mort sur le volant. Il était tellement maculé de sang que celui qui l'a tenu, à part Smail, devait porter des gants. Sur le siège à côté du chauffeur, il y avait des taches de sang indiquant que quelqu'un s'y était assis et la poignée du frein à main était aussi barbouillée de sang...

Quelle scène épouvantable ! Cette image d'un meurtrier roulant à travers Londres, un cadavre à côté de lui, dépassait encore en horreur celle du conducteur invisible !

— Comment expliquez-vous que nous n'ayez vu personne en dehors du malheureux chauffeur ? demanda sir John.

— Peut-être le brouillard..., suggéra Talbot avec un léger sourire qui rompit son impassibilité. Non, je ne sais pas. J'expose les faits, c'est tout...

— Il était donc penché sur le corps, les mains sur le volant ? questionna Bencolin.

— C'est ce qu'il semble. Il devait rouler depuis un bon bout de temps, car le réservoir était presque vide.

— Cela justifierait le laps de plusieurs heures entre la mort du chauffeur et le moment où nous avons aperçu la voiture, réfléchit à voix haute Bencolin. Tourner en rond, monter et redescendre les boulevards. Quelle promenade ! C'est fou, inspecteur !

Talbot acquiesça.

— Eh oui, monsieur, fou ! Mais vrai ! C'est pourquoi... mais peu importe. À l'arrière de l'auto, continua-t-il en se carrant bien sur sa chaise, il n'y avait aucune empreinte digitale. Pas de désordre. Pas d'empreinte non plus sur le pommeau en or de la canne. M^r El Moulk portait certainement ses gants blancs lorsqu'il l'a touchée...

Il s'interrompit quand Bencolin ramassa les gants. Le détective les examina soigneusement sous la lampe et son attention se fixa soudain sur la paume du gant droit. Il était taillé dans un excellent cuir de chevreau doublé de peau de chamois et de la poussière noire souillait le bout des doigts, ainsi que le creux de la main.

Bencolin leva les yeux et son regard se perdit dans le lointain.

— Sacrebleu ! fit-il. Je me demande si ce serait possible...

— Quoi donc, monsieur ?

— Je n'ai aucune raison de croire qu'il puisse y en avoir une, marmonna Bencolin, se parlant à lui-même. Et pourtant, c'est la seule chose qui aurait pu faire ces marques. Oui, elles s'adaptent ! Même les ombres.

Il se tourna vers moi.

— Réfléchissez, Jeff ! El Moulk portait-il ces gants quand il a quitté le Club, hier soir ?

— Oui, dis-je. Oui, je me souviens.

— Avez-vous remarqué si le gant droit était taché ?

Je me remémorai la scène : El Moulk brandissant la main droite dans un geste de protestation, la paume face à moi...

— Non, répondis-je, il était parfaitement propre.

— Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur ? interrogea Talbot.

— Patience, inspecteur ; je ne sais pas encore si je suis sur la bonne voie. El Moulk portait ces gants ! Oui, bien sûr. Béni soit ce sublime dandy, cet esclave de la mode ! (Il lança les gants sur la table et secoua la tête, satisfait de lui.) Non, inspecteur ! Je ne vous dirai rien avant d'avoir pu vérifier mon idée, et vous, sir John, préparez-vous à me payer le meilleur dîner de Londres... Eh bien, reste-t-il d'autres indices ?

Talbot le regarda avec suspicion, crispant les muscles de sa mâchoire.

— Dans notre pays, annonça-t-il gravement, nous n'approuvons pas cette sorte de... (Il consulta ses notes.) Il y a encore le carton des fleurs.

— À propos, marmonna Bencolin, que contient ce carton ?

— Je suppose qu'il ne serait pas exagéré de répondre : des fleurs, ironisa sir John.

— Non, bien entendu ; mais quelqu'un a-t-il pris la peine de jeter un œil à l'intérieur ?

Talbot coupa fébrilement les ficelles et ouvrit le paquet dans un bruissement de papier de soie ; puis il se rassit avec un soupir de soulagement en poussant la boîte vers Bencolin.

— Des fleurs, dit-il.

— Des orchidées, même, ajouta Bencolin en inclinant le carton. Une variété d'Amérique du Sud, appelée « Le Papillon d'Or ». Bon sang ! C'est un bouquet à porter sur un corsage !

Il y eut un long silence pendant lequel il observa soigneusement le paquet.

— Et alors ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda sir John.

— Voilà bien une réflexion de misanthrope ! Je ne sors pas beaucoup non plus, mais lorsque je commande un bouquet de corsage pour une dame, je le lui fais envoyer par le fleuriste. Je ne l'apporte pas moi-même. Il y a quelque chose de louche, là-dessous... Mais qui s'accorde avec mes suppositions ! fit-il en claquant les doigts. Êtes-vous passé au magasin, Talbot ?

— Oui. Ils se rappelaient parfaitement. M^r El Moulk a téléphoné hier, tôt dans l'après-midi, et a commandé le bouquet. Eux aussi ont trouvé curieux de ne pas le livrer, mais il leur a répondu : « Occupez-vous de vos affaires et faites ce que je vous dis. » Ils ont remarqué qu'il était enrhumé.

— Alors, il est allé le chercher lui-même ?

— Non, mais quelqu'un dont ils n'ont gardé aucun souvenir. Seuls un ou deux employés connaissaient M^r El Moulk de vue. Ils ont pensé que c'était un serviteur : un homme grand, le col relevé, qui est venu vers 2 heures, 2 heures un quart.

— Certainement pas El Moulk. Hum !... Avez-vous interrogé les domestiques à ce propos ?

— Personne au Club n'a été chargé d'une telle commission, dit l'inspecteur. Le portier me l'a confirmé. C'était peut-être Graffin.

— Et le valet français ?

— Il est parti à Paris hier matin de bonne heure.

Bencolin hocha la tête en souriant d'une drôle de façon.

— Oui, murmura-t-il, oui. Il serait bien d'appeler Graffin...

L'homme devait se trouver dans une des pièces du rez-de-chaussée, car il arriva presque aussitôt. Il était, pour ainsi dire, sobre. Sa tête branlait au bout de son long cou décharné de dindon. Son visage était couperosé et il se tordait fébrilement les mains.

— Bonjour, messieurs, fit-il d'une voix enrouée.

Il ne réussissait pas à fixer son regard et tremblait comme une feuille ; mais il essayait de le cacher en se calant au fond de sa chaise.

— Nous tentions d'éclaircir certains points de cette affaire, dit Bencolin et nous voudrions vous demander encore quelques renseignements...

Un tic nerveux secoua les épaules de Graffin qui bégaya :

— C... Certainement. Je... je suis un peu souffrant.

— M^r El Moulk vous a-t-il envoyé faire une course, hier ?

— Pa... pardon ? gémit Graffin.

Il concentrait tous ses efforts pour paraître digne, mais sa tête tomba lourdement sur le côté.

— Chez un fleuriste de Cockspur Street ?

— N... non. Suis resté dans ma chambre toute la journée. Toute la journée !

— Même entre 2 heures et 2 heures et demie, vous êtes sûr ?

— J'en suis s... sûr. Oui ! Je peux le prouver. Le garçon m'a monté mon déjeuner à cette heure-là.

Son manque d'énergie était vraiment pathétique. On le sentait au bord de la crise de nerfs et il regardait Bencolin de ses yeux vitreux. Le détective lui dit d'une voix aimable :

— Vous n'avez toujours pas revu M^r El Moulk pour l'instant, je présume ?

— Non.

— Il n'est pas rentré hier soir, par hasard ?

L'homme se cramponnait aux bords de son siège.

— Mon Dieu ! Pourquoi me poser toutes ces questions, à moi ? supplia-t-il. Non ! Il n'est pas rentré.

— Et vous maintenez encore qu'il n'était victime d'aucune persécution ?

Un silence s'établit. La tête de Graffin s'affaissa davantage ; la vie semblait l'abandonner et il se contorsionnait le cou comme pour avaler de la soupe trop chaude. Il soupira enfin, très humble :

— Je suis désolé, messieurs. Il faut que je boive quelque chose...

Il avala bruyamment le whisky qu'on lui avait apporté et, après plusieurs profondes inspirations, son tremblement se calma. L'expression de ruse reparut sur sa face rougeaude.

— Mon ami, je vais vous répéter la question que je vous ai posée la nuit dernière et peut-être voudrez-vous bien reconsidérer votre réponse. Depuis combien de temps êtes-vous au service de M^r El Moulk ?

— Je comprends, déclara Graffin avec méfiance. Vous cherchez à me prendre en défaut, hein ? C'est bon. Je vous ai dit hier soir que cela faisait six ans et que je l'avais rencontré au Caire. Je vois, vous allez contrôler les registres de l'armée, n'est-ce pas ? Et vous découvrirez que j'ai quitté le service depuis dix ans et que je n'ai jamais mis les pieds au Caire. Eh bien, c'est à Paris que je l'ai connu. Je vous ai menti, hier soir.

— Curieux ! Et pourquoi nous avoir menti ?

— Ça ne vous regarde pas, grogna Graffin, le nez dans son verre.

— Votre travail de secrétaire n'était pas trop accaparant, je suppose ?

L'autre éclata de rire.

— Et j'ai l'impression que M^r El Moulk n'a jamais regretté cette dépense supplémentaire pour son train de maison, ajouta Bencolin d'un air songeur...

Graffin reposa son verre d'un geste si singulier que je le crus subitement dégrisé. Mais un tic lui tira les pommettes...

— Je lui donnais toute satisfaction, mon cher monsieur, répondit-il d'une voix modeste, au bout d'un moment.

— Bien, bien, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, mon ami. Juste une dernière précision. Vous saviez évidemment que M^r El Moulk avait pris toutes sortes de précautions pour protéger sa vie ?

— Oh... oui.

— Mais vous n'avez aucune idée de l'origine de ses craintes ?

— Absolument aucune ! certifia Graffin, penché en avant. Je le jure !

— Hum, oui... Au fait, le chauffeur était-il armé ?

— Armé ? Vous voulez dire une arme à feu ? Oui, j'en suis sûr, car El Moulk lui avait donné un revolver qui m'appartenait. Un Smith et Wesson. Calibre 45 à canon long avec une crosse en ivoire. Smail en était très fier ; et il s'amusait à astiquer les parties nickelées.

De ma place, je voyais le visage de Bencolin en pleine lumière. À cette dernière remarque, les muscles de sa mâchoire se contractèrent, ses yeux se fermèrent lentement et il se mit à pianoter sur la nappe...

— Merci. Puis-je vous conseiller, lieutenant, de ne pas vous éloigner du Club pour le moment ? Il se peut que nous ayons à examiner l'appartement de M^r El Moulk et nous souhaiterions votre aide.

Graffin acquiesça et se leva. Il cligna deux ou trois fois les yeux et se contenta d'expliquer qu'il avait pris des dispositions pour l'enterrement du chauffeur. Puis, il sortit précipitamment.

— Je pensais faire une perquisition dans l'appartement, fit remarquer Talbot sombrement – si on m'en donne l'autorisation...

— Graffin ? grommela Bencolin. Pourquoi nie-t-il avec tant d'insistance qu'El Moulk ait reçu des menaces de la part de Jack Ketch ? Pourquoi refuse-t-il de nous parler de ces mystérieux paquets cachetés de cire bleue ? Ces cachets gravés de la lettre « K », le monogramme de Jack Ketch ? Ces paquets qu'El Moulk recevait si souvent ! Pourquoi a-t-il menti à propos de la date de sa rencontre avec El Moulk ? Pourquoi ce dernier gardait-il à son service un ivrogne incapable d'assurer ses fonctions et qui se vante même de négliger son travail ? Et qui plus est, quel besoin El Moulk avait-il d'un secrétaire ? Comprenez-vous, inspecteur ? C'est là la clef de notre énigme. Et il a presque défailli quand je le lui ai demandé.

Petit à petit, poursuivit Bencolin, un léger sourire au coin des lèvres, chaque pièce du puzzle prend sa place. Et le seul point faible du plan si compliqué de Jack Ketch est... Graffin ; Graffin lui-même.

Talbot sursauta.

— Vous voulez-dire... ? Ne cherchez pas à m'embrouiller, monsieur, s'écria-t-il. Ces objets apparaissent dans la chambre de M^r El Moulk uniquement lorsque Graffin s'y trouve seul. Il jure qu'ils tombent du ciel, ce qui est idiot. Nous avons démontré que Jack Ketch habite au Club. Et si nous arrivons à réfuter l'alibi de Graffin et à prouver qu'il a quitté le Club dans la soirée...

— Supposons que vous le prouviez, inspecteur. Où est-il allé, dans ce cas ? Cela nous ramène à notre cercle vicieux et à l'éternelle question : Où est Ruination Street ?

Talbot posa les coudes sur la table et se prit la tête dans les mains.

— Aucun répertoire ne mentionne une telle rue, fit-il comme un homme qui s'accroche à sa raison. Aucun ! Et c'est notre unique indice pour déterminer le seul endroit de Londres où la voiture a bien pu se rendre...

Il continuait à ruminer ce problème lorsque le portier annonça que Joyet, le valet d'El Moulk, venait de rentrer de Paris et désirait nous voir le plus tôt possible.

« DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS »

— Installez-le au salon, grogna Talbot. Installez-le où vous voulez, mais dites-lui d'attendre.

Le petit homme nous jeta un regard féroce, comme un gnome malveillant, puis se mit à parler :

— Je vais continuer cette enquête. Mais je dois vous avouer, messieurs, que je perds pied. J'ai commencé comme agent de police dans le secteur K – Limehouse, au cas où vous ne le sauriez pas. Alors, les escrocs, je connais ! Mais cette affaire ! Ce n'est pas un meurtre, c'est un cauchemar ! Il n'y a rien à quoi se raccrocher. J'en deviens fou...

Écoutez. Un homme sensé dirait que Ruination Street est un canular. Mais Jack Ketch entreprend toujours ce qu'il annonce. S'il nous assure qu'il existe une Ruination Street, je ne vois pas pourquoi je le croirais moins que ces gens soi-disant respectables qui racontent n'importe quoi.

Il lança un regard de défi à notre groupe.

— Il faut la découvrir. C'est notre seul espoir. Vous savez comment Londres est quadrillé. Eh bien, j'ai mis une dizaine d'hommes sur le coup et je suis sûr qu'il n'y a aucune rue de ce nom ; il reste l'ultime possibilité qu'une rue se soit appelée ainsi autrefois. Avec toutes les transformations qui ont été faites à Londres, c'est possible. Cela date peut-être de cinq, quinze ou cinquante ans...

— Ou même cent cinquante ans, fit observer sir John. Si elle existe... Il vous faudrait une armée d'historiens, Talbot. Et cela pour un nom entendu uniquement au téléphone...

— D'accord, monsieur. Je l'admets. Mais j'ai interrogé les domestiques, relu les rapports et je n'aboutis à rien. J'ai même reconnu que la rue avait pu changer de nom voici cent cinquante ans. Jack Ketch n'est-il pas le genre de personne à appeler une rue par le nom qu'elle portait au XVIII^e siècle ? Le nom de Jack Ketch ne vient-il pas

du XVIII^e siècle ?

— Du XVII^e siècle, corrigea Bencolin. Je m'intéresse à la littérature de cette époque-là. Le bourreau de Tyburn fut surnommé Jack Ketch d'après un certain Richard Jacquett, propriétaire du château de Tyburn en 1678.

— Raison de plus, insista Talbot, le message téléphonique disait bien : « Pendu au gibet de Ruination Street ». Si nous recensons les gibets de l'ancien temps, il y a Tyburn, par exemple, qui se situait approximativement à l'entrée d'Edgeware Road, n'est-ce pas ?

— Le diable vous emporte ! s'exclama sir John avec colère. Vous ne pensez tout de même pas qu'il a été pendu à Marble Arch ?

— Je ne pense rien du tout, monsieur ! Et cette histoire que racontait M^r Dallings ? Il a vu, lui, l'ombre d'un gibet. Il serait trop extravagant d'imaginer que Londres fourmille de gens qui s'amuse avec des potences à 1 heure du matin. Il a certainement dû la voir. Et puisqu'il ramenait M^{lle} Laverne chez elle, ce gibet ne se trouvait pas très loin de Mount Street. Dans cette direction, en tout cas. On a d'autant plus de raisons de le croire qu'El Moulk se dirigeait vers ce quartier lorsqu'il a été enlevé.

Tout confus de sa propre éloquence, Talbot se rassit, les bras croisés. Pendant son discours, j'observais Bencolin et j'aurais pu jurer qu'un sourire ironique s'était dessiné sur ses lèvres.

— Bravo, inspecteur, murmura-t-il. Je crains cependant qu'un petit détail ne vous ait échappé ; mais si je vous le signalais maintenant, il nous emmèlerait encore davantage.

Sir John regarda Talbot d'un air pensif. Puis sa mâchoire crispée se détendit et ses yeux se mirent à pétiller de malice.

— Je vous félicite, Talbot, dit-il. Vous suivez admirablement les traces de votre ami Bencolin. Le commissaire Mason sera ravi. « L'académique Scotland Yard ! » Tous les journaux de Londres se moqueront de vous.

— Je n'y peux rien, sir John. C'est notre dernière chance. Mais j'y songe soudain ; j'ai appris que le D^r Daniel Pilgrim, qui habite le Club, fait autorité pour ses travaux sur le vieux Londres... Pourquoi ne pas lui demander son aide ?

— Bonne idée, dit Bencolin. Je suis curieux de rencontrer ce monsieur, après ce que Jeff nous en a dit... Que savez-vous de lui, sir John ?

— Pilgrim ? répondit l'autre en secouant la tête. Pas grand-chose. Juste ce que je vous ai indiqué hier soir. Il a parcouru le monde entier,

et un de ses livres a fait sensation, il y a quelques années. On l'a surnommé : « Le détective de l'Histoire. »

— Le détective de l'Histoire ?

— Oui. Il a étudié quelques meurtres célèbres – des faits historiques qui n'avaient jamais été expliqués – et il les a élucidés, preuves à l'appui, comme des enquêtes de police modernes. Certains de ses récits sont passionnants et il a réussi à convaincre de culpabilité des hommes morts depuis longtemps. Il a failli être exclu d'une société d'Histoire à cause de cela.

— Je vois, dit Bencolin. Toujours le brillant principe des historiens selon lequel une chose vraiment intéressante ne peut être que sans importance ou fausse. D'après ce que les historiens nous révèlent de la vie en Angleterre au Moyen-Âge, j'ai l'impression qu'ils imaginent que votre existence aujourd'hui n'est qu'une longue discussion à la Chambre des Communes... Enfin. Allons plutôt voir le valet d'El Moulk.

Lorsque nous entrâmes dans le salon, Joyet se réchauffait les mains devant la cheminée. C'était un homme de petite taille, très corpulent, avec la figure rouge et les joues rebondies et une tête massive sur laquelle de rares cheveux étaient artistiquement plaqués. Tout un réseau de rides cernait ses yeux bleus, ronds comme des billes, au regard perpétuellement étonné et, sous son gros nez, ondulait une énorme moustache au dessin compliqué et comique. À première vue, un bonhomme asthmatique, tout en bedaine et en chaîne de montre.

— Ah, messieurs ! s'écria-t-il d'une voix qui sortait du fond de son estomac, en tortillant nerveusement le bout de sa moustache. C'est terrible, n'est-ce pas ? Je rentre à l'instant de Paris.

Il se dandinait avec force gestes comme s'il dansait le menuet.

— Je ne parle pas très bien l'anglais.

— Parlez en français, lui dit Bencolin dans sa langue.

Un gloussement étouffé secoua le ventre de Joyet dont le visage s'éclaira d'un large sourire.

— C'est parfait, monsieur. Merci. Je voudrais m'exprimer en anglais, mais les mots restent bloqués dans ma gorge. (Il se rembrunit, puis déclara soudain :) J'ai reçu hier soir un télégramme me... m'invitant à rentrer.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Talbot.

Bencolin questionna l'inspecteur :

— Lui avez-vous envoyé un télégramme ?

Tout en considérant l'homme avec dégoût, Talbot acquiesça. Une lueur hostile assombrit les yeux bleus et expressifs de Joyet.

— Graffin m'avait donné son adresse, expliqua l'inspecteur.

Joyet parut sur le point d'exploser, puis reprit :

— Ma femme m'a dit : « Marcel, tu es en vacances. Ici, tu peux fumer ta pipe et te promener dans ton jardin. » Vous devriez voir mon jardin : des fleurs magnifiques – comme pour un enterrement de première classe. En été, bien entendu. Mais je lui ai répondu : « Non ! Il faut que je retourne à Londres, immédiatement. »

L'énergie de ce petit homme et le magnétisme de son regard, passionné et naïf à la fois, nous impressionnèrent. Ce n'était pas étonnant que le reste du personnel du Club le craigne. Il exerçait une sorte de fascination, comme Napoléon ; nous avions affaire à l'un de ces domestiques français qui donnent le meilleur d'eux-mêmes lorsqu'ils sont traités d'égal à égal.

— Voulez-vous un cigare ? lui proposa Bencolin.

Sir John le dévisagea surpris, mais ne dit rien.

Bencolin prit lui aussi un cigare et à peine l'eut-il sorti que Joyet, comme par un tour de passe-passe, lui présenta du feu.

— C'est tout un art d'allumer un cigare, annonça-t-il en avançant la flamme avec précaution. Il faut que la chaleur soit bien répartie... Voilà !

D'un souffle léger, il éteignit l'allumette.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Vous êtes au courant de ce qui est arrivé, Joyet ?

— Je le devine, monsieur, d'après ce que je sais déjà et ce que j'ai lu dans les journaux de ce matin. Ce qu'il redoutait s'est produit, alors ?

— Vous saviez quelque chose ?

— Oh, oui, monsieur ; beaucoup de choses.

Bencolin traduisit rapidement pour Talbot. Nous avons tous les yeux fixés sur Joyet. Il était au courant lui, alors que Graffin ignorait tout. Bencolin fit signe à Joyet de s'asseoir. Je vous épargnerai les fastidieuses traductions des questions et des réponses. Joyet tirait sur son cigare comme un enfant qui suce un sucre d'orge, et frappait régulièrement de la main l'accoudoir de son fauteuil.

— Vous avez certainement découvert que depuis quelques mois, M^r El Moulk subissait une sorte de persécution. De temps en temps – à intervalles d'un mois, d'une semaine ou même de quelques jours –

arrivait un paquet par la poste, ou alors, un objet était déposé dans l'appartement.

— Qu'entendez-vous par « un objet était déposé dans l'appartement » ?

— Eh bien, monsieur, cet homme avait l'impudence inouïe d'entrer et de laisser des objets ainsi que sa carte sur la table. Pendant notre absence évidemment. Je ne sais pas comment il s'y prenait pour pénétrer dans la place : l'appartement était toujours fermé à clef.

— Les domestiques du Club n'ont-ils jamais vu personne ?

— Ces Anglais ! Comment voulez-vous ? Ironisa Joyet avec mépris tout en lissant rageusement sa moustache.

— Hum !... Le lieutenant Graffin était-il au courant ?

— Pff... cet homme ! Il est toujours soûl ! Toujours, et toujours ! Bien sûr qu'il était au courant. Ça le faisait rire... Mais moi, j'ai dit à Monsieur : « Je trouverai celui qui vous harcèle et je lui tordrai le cou. »

Il brandit un poing menaçant à travers la fumée de son cigare.

— Vous aimiez votre patron ?

— Oh ! comme ci, comme ça, fit Joyet en dodelinant de la tête. Il était constamment dans la lune et avait mauvais caractère. Quelquefois, il devenait terrible. Mais, qu'est-ce que ça pouvait bien me faire à moi ? J'étais bien payé, bien logé – et de plus, il appréciait la bonne chère ! Quel gourmet ! Oui, son goût compensait ses défauts. Et puis, chaque homme a le droit de cacher un secret.

Satisfait de ses révélations, Joyet se renversa dans son fauteuil, un doigt sur son nez rouge et le visage empreint d'une extrême gravité.

— Vous n'avez aucune idée de l'origine de ces menaces ?

— Non, monsieur. Il ne me faisait pas de confidences ; il fallait que je le questionne à brûle-pourpoint.

— Quels étaient ses amis à Londres ?

— Oh ! c'est simple ; il n'en avait pas. Le théâtre, les concerts et ses recherches – et quelles recherches ! – l'occupaient à plein temps. Il allait parfois voir M^{lle} Laverne. Eh oui, rien de plus naturel. Je l'ai aperçu qui s'entretenait avec le D^r Pilgrim, le monsieur qui habite ici. Et...

La voix de Joyet prit un ton dramatique tandis qu'il pointait un doigt vengeur.

— J'ai dit que je n'avais aucune idée de la personne qui le

persécutait, mais lui le savait. Il venait de l'apprendre.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, voilà ! Il était préoccupé et ne pouvait pas dormir. Certains soirs, je jetais un coup d'œil dans la grande pièce et je le voyais, le feu illuminant son visage, debout au milieu de ses espèces d'ornements, et il tremblait. Il n'arrivait pas à se détendre ni même à lire. Et Graffin buvait son whisky en jouant du piano et se moquait de lui. J'ai lu dans le journal que M^r El Moulk avait disparu. Nom de Dieu ! Il semble que si quelqu'un devait disparaître ou être tué, il aurait mieux valu que ce soit M^r Graffin. J'ai vu Monsieur se retenir pour ne pas lui sauter à la gorge. Il était hors de lui. Mais il ne l'a jamais touché...

Le récit de Joyet se teintait des ombres noires de la terreur, mais pour l'instant – du moins pour moi –, il ne nous apportait aucun indice supplémentaire. Dans quelques heures cependant, nous allions nous en rappeler la sinistre signification.

— Peu avant mon départ, continua Joyet, j'ai parlé à Monsieur qui était très gai ce jour-là. « Juste un mot, Joyet, m'a-t-il dit ; si tout marche bien, je vais prendre ce Jack Ketch au piège. Je vais le prendre sur le fait ! » Je lui ai demandé : « Mais comment, monsieur ? » Il m'a répondu : « J'ai trouvé de l'aide, ici même, au Club. » Voilà, c'est tout ce que je sais.

Bencolin approuva d'un air absent.

— Oui, murmura-t-il. Ce serait une raison, bien sûr. Avez-vous idée de ce qu'il voulait dire ?

— Hélas non, monsieur.

— Vous avez vu ces paquets cachetés de cire bleue, n'est-ce pas ?

— Oh oui, tous !

— Et que contenaient-ils ?

— Laissez-moi réfléchir... Ah oui ! Tout d'abord, il y a eu une paire de ravissants pistolets de duel en cristal ! Puis un de ces vases où l'on enferme les cendres après l'incinération.

— Aucun soupirent éconduit n'a jamais choisi ses cadeaux avec plus de soin que Jack Ketch, ricana Bencolin. C'est si minutieux que ça en devient risible. Voyons, Joyet, et les objets qui ont été découverts dans l'appartement, ceux qu'il a déposés lui-même...

— Nous savions où les trouver, monsieur. Ils étaient toujours au même endroit, sur la table centrale de la grande pièce.

— Toujours au même endroit ? répéta Bencolin qui se leva soudain. En êtes-vous bien sûr, Joyet ? Ni dans le couloir ni...

— Non, monsieur ! Une autre fois, nous avons découvert une longue corde et des livres – beaucoup de livres.

Bencolin se tourna vivement vers sir John, un rictus sardonique sur les lèvres comme si le diable montrait le bout de son nez.

— Vous avez compris, n'est-ce pas ? demanda-t-il. C'est extrêmement significatif. Le gibet miniature fut expédié par la poste, mais le bonhomme de bois a été déposé sur le bureau...

Il s'arrêta, une expression amusée dans les yeux.

— Tiens ! on dirait une comptine :

« Le gibet miniature fut expédié par la poste. Mais le bonhomme de bois a été déposé sur le bureau... »

Cherchant en vain une suite à son refrain, il s'interrompt, déconcerté.

— Allons, mon ami, ne soyez pas fâché ! De toute façon, je ne trouverai pas de rime. Connaissez-vous le secret de la poésie ? Vous saisissez une image qui vous traverse l'esprit et vous vous laissez entraîner par les exigences de la rime qui vous conduisent bien au-delà de votre idée originale. On appelle cela l'inspiration. Venez, Joyet, si vous voulez bien nous conduire, nous allons visiter l'appartement de M^r El Moulk.

Nous montâmes dans l'ascenseur tous les quatre. Sir John était raide et silencieux, Talbot maussade et Bencolin pensif. L'appareil stoppa au quatrième étage et j'aperçus le D^r Pilgrim, vêtu d'un costume de tweed, qui descendait l'escalier. Il ôta sa pipe de sa bouche et nous observa de ses yeux de chat.

— Bonjour, sir John, fit-il. Bonjour, M^r Marle. Je viens de frapper chez vous. Je voulais vous dire que j'ai vu notre malade ce matin et qu'elle va bien. J'espère que vous continuez à faire vos déductions ?

Aussitôt les présentations terminées, Talbot s'adressa à lui.

— Restez-vous au Club encore quelques instants, docteur ? demanda-t-il. Il nous faut procéder à une petite vérification, ensuite, j'aimerais m'entretenir avec vous de choses et d'autres et, en particulier, des événements de la nuit dernière.

Pilgrim étudiait discrètement Bencolin.

— Certainement, inspecteur. Mon travail peut attendre. Si vous revenez d'ici une demi-heure, je serai dans le salon.

Il voulut poser une question, mais il se tut et monta dans l'ascenseur. Avait-il ou non découvert que je n'étais pas un policier ? Son visage était impénétrable et il se remit à fumer la pipe...

Après son départ, Bencolin examina soigneusement le corridor où de curieuses ombres s'étiraient sur le plafond mal éclairé. Le détective avança entre ces murs autrefois ornés de dorures et souleva la lourde draperie qui cachait une baie vitrée, puis il contempla un long moment les fines gouttelettes de pluie qui s'écrasaient contre la cheminée de Saint James's Palace. Dans le silence, on entendait le sifflement du vent qui s'engouffrait sous les tuiles du toit...

Soudain, il se retourna et nos cœurs s'arrêtèrent de battre.

— Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? s'écria Talbot.

Un cri, un horrible hurlement d'enfant nous avait glacés sur place. Ce cri était étouffé ; mais il n'y avait aucun doute, il parvenait de l'appartement d'El Moulk. Une seconde fois, le fracas de cette voix déchira l'air ; puis un objet métallique tomba. Les yeux rivés sur les rideaux de la porte d'entrée, nous vîmes surgir une silhouette qui se précipita dans l'escalier.

Hurlant toujours, l'être trébucha et se rattrapa de justesse à la rampe. Il s'y agrippa un instant et nous aperçut : c'était un nain qui, hors d'haleine, nous dévisageait de ses grands yeux à travers l'obscurité. Il courut droit vers sir John, en babillant quelques mots dont je ne compris pas le sens.

L'effet de surprise passé, je retrouvai mes esprits. Contrairement à notre première impression, ce n'était ni un diabolin ni un lutin, mais simplement Teddy qui martelait l'air de ses petits poings en criant : « Je l'ai vu ! Je l'ai vu ! » Il en bégayait de terreur... Teddy était une affreuse curiosité, un enfant dont la croissance avait été stoppée par la guerre. Il avait gardé le corps d'un gamin et le cerveau d'un bébé bien que son visage fût couvert de rides et sa chevelure couleur carotte, raide de brillantine. Je l'avais souvent vu rôder dans le Club où on lui donnait un endroit pour dormir et un peu d'argent de poche qu'il dépensait en cigares. Il servait de garçon de courses et d'homme à tout faire et transportait les seaux à charbon en chantant des chansons obscènes qu'on lui apprenait pour se moquer de lui. À mon avis, sir John était une des rares personnes à lui témoigner un peu de gentillesse...

— Qu'y a-t-il, Teddy ? Allez, raconte ! dit sir John d'un ton sévère en le prenant par les épaules.

Teddy esquissa un sourire bien que sa voix continuât de trembler.

— Teddy veut rien dire ! pleurnicha-t-il en sautant d'une jambe sur l'autre et en nous regardant par en dessous. Teddy veut rien dire ! J'préparai l' feu, comme d'habitude.

— Tu as crié que tu avais vu quelque chose là-dedans.

— Moi ? J' sais pas... J' suis pas sûr, ajouta-t-il, terrifié.

— Je croyais qu'aucun serviteur n'était autorisé à entrer, fit Talbot.

— C'est ça ! C'est ça ! répéta Teddy en battant des mains. Personne sauf moi. M^r Moulk fait pas attention à moi. Teddy le gêne pas. M'a même donné une belle pièce, une fois. Ouais, m'sieur !

— Allons, poursuivit sir John, qu'as-tu vu ? Quelqu'un essaye-t-il de t'effrayer ? Ces imbéciles de la cuisine l'ont terrorisé avec des histoires de fantômes, d'hommes en noir et d'indiens.

La peur envahit à nouveau Teddy, qui serrait convulsivement le bord du veston de sir John. Pourtant, il s'entêtait à ne rien dire ; ni la douceur ni la menace ne délièrent ses lèvres. Lorsque sir John lui promit un canif en or avec son nom gravé dessus, ses yeux brillèrent d'une infâme cupidité et il se tritura les cheveux avec ses mains grassouillettes, jusqu'à ce que la brillantine coule sur ses joues – mais il avait subi un tel choc qu'il refusa de parler.

— À cause d' ces choses qui vont m'attraper, expliqua-t-il. L' cuisinier l'a dit : y a des choses qui vous attrapent. Ouais, m'sieur. Et Teddy, lui, veut pas qu' ces choses l'attrapent. Mais il aimerait quand même le canif avec son nom gravé dessus.

Finalement nous le laissâmes partir et il bondit dans l'escalier de sa singulière démarche sautillante, en chantant une des chansons les plus obscènes que j'aie jamais entendue.

Bencolin ne fit aucun commentaire sur le nain et se contenta de demander à Joyet :

— Alors ? l'appartement n'est pas fermé à clef ?

— Il l'était quand Monsieur ne faisait jamais attention à ce pauvre idiot. Mais maintenant que Graffin est chargé de... Par ici, messieurs.

Il nous précéda pour soulever la portière qui ouvrait sur un passage long de plusieurs mètres, au fond duquel une lourde porte de style gothique était entrebâillée. Elle conduisait à une énorme salle décorée de façon grotesque. Quatre lanternes de cuivre martelé pendaient à des chaînes accrochées au plafond voûté par des gros crochets de fer, mais la pièce n'était éclairée que par une lampe à gaz recouverte d'un globe vert et posée sur la table centrale... Nous restâmes un bon moment sur le seuil à contempler ces extravagants ornements.

À gauche, une vieille cheminée de marbre noir où brûlait un feu de charbon. Sur le manteau, quatre canopes de terre émaillée bleue dont les couvercles étaient en forme de têtes ; d'après mes connaissances en poterie égyptienne, ils devaient dater de la Seconde Dynastie de Thèbes. Au – dessus, un large panneau de bois sculpté – caractéristique du Nouvel Empire – représentant le Jugement de l'Âme. Les couleurs étaient admirablement conservées : sur un fond pâle, le dieu Horus, avec sa tête de faucon noir et son corps jaune, pesait sur une immense balance l'âme et la vérité ; Maât, la déesse de la vérité, vêtue de blanc, dominait la scène du haut de son trône et Thoh, le scribe des dieux, à tête d'ibis, inscrivait le jugement... Des rangées de livres protégés par des rideaux en damassé vert s'élevaient très haut le long du mur de chaque côté de la cheminée, jusqu'à une porte... Sur le mur en face de nous, trois grandes fenêtres, séparées par des petits meubles dorés, étaient voilées par le même tissu vert. On ne distinguait pratiquement que des formes à cause de la faible lumière dispensée par la lampe, mais à droite, on apercevait d'autres rideaux suspendus au plafond devant lesquels se trouvaient un imposant piano à queue et, debout dans un coin, un sarcophage peint.

Nous pénétrâmes dans cette pièce colossale dont le dallage de marbre noir et blanc était recouvert d'un épais tapis vert sombre et les chaises de bois sculpté garnies de dorures ternies. On se sentait oppressé dans cet endroit où flottait une odeur de fleurs fanées – des tiges desséchées se dressaient encore dans des vases de porphyre rouge – de poussière, de vieux parchemins et d'épices, ainsi que les indescriptibles relents d'embaumement qu'exhalent les tombes d'Abydos.

Cette pièce sentait la mort. Talbot buta sur le seau à charbon abandonné sur le sol et ce vacarme troubla l'atmosphère pesante d'effluves. Aucun de nous ne savait ce qu'il cherchait, mais nos pas nous guidèrent vers la table où était posée la lampe. C'était un meuble long, tellement surchargé de livres et de papiers que tout d'abord, nous ne remarquâmes pas ce qui se cachait derrière...

Talbot s'assit sur une chaise dorée, son carnet sur les genoux. Sir John, debout, les mains sur la table, observait Bencolin qui arpentait la pièce.

— Où mène cette porte, Joyet ? demanda Bencolin en s'arrêtant devant la porte à gauche de la cheminée.

— À la chambre à coucher de Monsieur, par un petit couloir. Il y a trois autres portes derrière celle-ci : une vers la chambre de Monsieur, une vers la salle à manger et une vers les chambres que nous occupons respectivement, M^r Graffin et moi... Cet appartement, comme vous

voyez, couvrez entièrement l'arrière de la maison.

— Et cette autre porte ? fit Bencolin en indiquant l'entrée correspondante à droite de la cheminée.

— À un escalier extérieur qui permet d'accéder à chaque étage et qui descend jusqu'à une petite cour ouverte sur la rue.

— L'entrée de service ?

— Oh ! non. L'entrée de service est plus loin, à côté des cuisines. C'est une espèce d'escalier privé. Mais il est condamné. M^r El Moulk ne s'en servait jamais. Il n'est pas éclairé.

— Donc, si un visiteur indésirable souhaite s'introduire ici et laisser un souvenir de Jack Ketch, il peut le faire sans être vu par les autres habitants du Club ?

Joyet retroussa la lèvre et soupira bruyamment.

— Non, monsieur. M^r El Moulk y avait pensé. C'est toujours fermé et il y a même un verrou. De toute façon, il faudrait la clef qui ouvre la porte de la cour. Monsieur y a fait apposer des serrures de sûreté et gardait les clefs sur lui.

— Et les a encore, où qu'il se trouve maintenant, commenta le détective. J'aimerais examiner les chambres à coucher, Joyet, si vous voulez bien me guider... Vous venez, inspecteur ?

Talbot se précipita derrière lui. Sir John resta debout près de la table, sans bouger et les sourcils froncés. Quant à moi, cette ambiance étouffante me mettait mal à l'aise. Le simple fait de claquer la porte provoqua une telle résonance sous le plafond voûté que les rideaux verts se mirent à frémir, les vases à s'entrechoquer et même les lanternes de cuivre à cliqueter. Dans cette pièce, il était impossible d'écouter tranquillement le bruit du vent ou de la pluie, ou l'amical tic-tac d'une horloge. Teddy croyait avoir vu quelque chose ici. Il était entré — probablement en sifflotant — traînant derrière lui le seau à charbon, la tête farcie de ces histoires de fantômes, et avait allumé le feu. Je l'imaginai, à genoux sur le sol, tournant lentement son visage poupin et ridé, les yeux écarquillés sous ses sourcils roux et la bouche grande ouverte, comme un masque grec. Il avait renversé le seau et hurlé pour fuir... quoi ?

Je laissai errer mon regard sur le mur de droite et son immense rideau. Les touches du piano se profilaient en taches blanchâtres et derrière elles luisait le reflet orange, noir et or du sarcophage dont la figure dessinée rappelait de plus en plus les traits de Nezam El Moulk. Ce n'était pas une illusion ; cette satanée antiquité lui ressemblait. Cerclés de peinture noire, les gros yeux bruns nous regardaient

fixement d'un air stupide comme ces horribles figures qui se penchent sur nous dans les sombres dédales des cauchemars... Au-dessus du sarcophage étaient accrochées des reliques : le gantelet de cuir du Pharaon qu'il portait dans son char de combat pour tenir son arc et les rênes, une cuirasse capitonnée, la redoutable hache de guerre, une lance, un poignard et une fronde.

Je m'approchai du vieux cercueil et étudiai le visage peint, le cœur battant à tout rompre. Soudain, j'eus l'impression que la draperie d'une fenêtre remuait et je me levai vivement pour la soulever. Mais il n'y avait rien ; rien qu'une fenêtre à barreaux qui donnait sur la cour, avec Saint James's Street à gauche et un cul-de-sac à droite. Je jetai un coup d'œil à la triste façade et aux volets clos de l'immeuble en face dont l'arrière aboutissait également dans cette cour.

— Qui fume ici ? demanda sir John.

Sa voix me parut lointaine. Je me retournai et le vis penché sur la table dont je découvrirai à présent le côté qui auparavant était masqué par les piles de livres.

— Personne, répondis-je.

Il pointait un doigt osseux vers le grand sous-main. Je n'avais pas encore remarqué combien le regard de sir John Landervorne pouvait être crispant. Il m'observait, sans ciller, par-dessus la lampe, son visage gris aux pommettes hautes et ses fins sourcils noirs accentuant la sinistre couleur gris-vert de ses yeux. Ses épaules de plus en plus voûtées lui cachaient presque le cou.

Le sous-main était envahi d'objets divers au milieu desquels trônait un livre ouvert. Une chaise était repoussée en arrière comme si quelqu'un avait brusquement interrompu sa lecture. Près du livre se trouvait un cendrier en bronze avec une cigarette à moitié consumée et qui fumait encore...

J'avancai lentement vers le bureau et regardai. Pas un écho, pas un murmure dans la pièce. La cigarette était une Abdulla et le livre un exemplaire de *De l'Assassinat* considéré comme un des Beaux-Arts, de De Quincey.

Sir John laissa retomber son bras et s'éloigna.

LE SEIGNEUR DES DIADÈMES

Je fixai longuement ce titre évocateur jusqu'à ce qu'il se brouillât devant mes yeux. La cendre de la cigarette tomba dans le cendrier en bronze et mon regard se porta à droite vers l'issue sur l'escalier extérieur.

— Nous avons été fous de ne pas inspecter cette porte, dis-je.

— Vraiment ? Je ne sais pas..., se contenta de répondre sir John.

Je me précipitai vers la sortie et trouvai ce que j'attendais à trouver ; le verrou avait été tiré et la porte n'était pas fermée à clef. Celle-ci était d'ailleurs restée dans la serrure. La porte débouchait sur un palier obscur, poussiéreux et sans air, tapissé de papier peint jaune sale, avec une balustrade baroque qui serpentait le long des marches. Comme on était au dernier étage, il y avait, sur la gauche, une échelle qui aboutissait à une trappe sur le toit, et sur la droite une fenêtre.

Pivotant sur moi-même, j'aperçus Bencolin qui revenait des chambres à coucher. Il s'arrêta, la main sur le bouton de la porte, Talbot debout derrière lui.

— Je l'avais remarqué tout à l'heure, Jeff, me lança-t-il. Ne vous donnez pas la peine de chercher pour l'instant ; je ne pense pas que vous découvriez un indice.

— Mais vous n'avez pas vu la table, protestai-je. Quelqu'un était ici, il y a peu de temps... Qu'avez-vous trouvé dans les chambres ?

— Rien, fit Talbot. C'est un endroit bizarre, mais tout est en ordre. Chose curieuse, la momie que contenait le sarcophage était posée à côté du lit d'El Moulk.

Les mains dans les poches, Bencolin examina le sous-main. Puis il prit le volume, le tourna et le retourna avant de le remettre sur la table.

— Bah ! De la mise en scène, dit-il. Les pages ne sont même pas coupées. Quel beau titre pour les crimes maladroits de John Williams, le héros de De Quincey ! Jack Ketch n'en tirera pas beaucoup d'enseignements. Tiens, tiens !

L'un des tiroirs de la table était légèrement entrouvert et son œil fut attiré par un objet brillant. Sortant un mouchoir de sa poche, il s'en enveloppa les doigts et ouvrit le tiroir en grand...

Sur un foulard rouge étaient disposés un revolver à canon long avec une crosse en ivoire, quelques gros boutons de cristal, deux pompons dorés et une montre de pacotille.

— Le meurtrier a rendu son butin, constata Bencolin.

Talbot s'approcha pour voir.

— Mais... ces objets... ils appartenaient au chauffeur ! murmura-t-il en fourrant son carnet dans la poche, avec l'air d'y perdre son latin.

Délicatement, Bencolin souleva un bout du foulard qui portait des traces de poussière noirâtre, découvrant une grande photographie. C'était un portrait de Smail, le chauffeur mort, en short et avec des gants de boxe. Son visage avait une expression fière et menaçante et ses muscles saillaient sous la peau noire de ses bras. Dans un coin, une main hésitante avait écrit : « Sincèrement vôtre, Dick (Killer) Smail. New York, août 27. »

— Son garde du corps était boxeur, constata Bencolin.

Tout à coup, le détective se raidit et ses doigts se contractèrent dans un mouvement spasmodique tandis que dans ses yeux passa ce terrible éclair que je connaissais si bien. Cela ne dura qu'un instant, puis il haussa les épaules et s'éloigna en grimaçant un sourire. Mais je savais que là, à côté de la table à la lampe verte, Bencolin venait de résoudre le problème.

— Je vais m'occuper de ces objets, déclara Talbot en les empaquetant soigneusement dans le foulard. Cela signifie que le meurtrier s'est emparé de M^r El Moulk ; qu'il a les clefs et qu'il peut entrer par la porte de la cour comme bon lui semble. Mais pourquoi, pourquoi ? Si nous étions arrivés quelques secondes plus tôt...

Bencolin secoua la tête.

— Je ne suis pas certain que c'eût été possible, inspecteur. En tout cas...

Il balaya la table du regard et s'arrêta sur le sarcophage. S'approchant, il fit courir ses doigts sur le bois antique et arracha d'un coup sec le lourd couvercle.

— Il est vide, dit-il en le rajustant. J'en étais convaincu, mais je voulais vous rassurer. Oui, chaque fois que l'on se trouve devant un sarcophage, l'imagination travaille et on se figure immédiatement qu'il renferme un joli petit cadavre. En fait, on soupçonne la présence de

n'importe quoi, sauf d'une momie.

Il explora la pièce d'un air pensif, puis ses yeux se portèrent sur l'une des quatre lanternes de cuivre suspendues à plus de cinq mètres au-dessus de nos têtes.

— Joyet, demanda-t-il le cou tendu, auriez-vous une échelle sous la main par hasard ?

— Pardon ? s'exclama Joyet.

— Ceci, annonça Bencolin en désignant la lanterne avec la passion du connaisseur, est un exemplaire rare et parfait de vieux cuivre Whagoolian-Kynwitz de la période décadente. Je veux l'étudier plus en détail. Passez-moi une échelle.

— Mon ami, vous dépassez les bornes ! s'écria sir John. Nous avons supporté vos pitreries toute la journée. Maintenant veuillez cesser ces...

— Je ne plaisante pas, répliqua le détective avec douceur. Et puis, si les cuivres Whagoolian-Kynwitz ne vous intéressent pas, moi si !

Joyet qui avait disparu dans le corridor des chambres à coucher revint en poussant devant lui un énorme escabeau branlant. Il l'installa sous la lanterne et le maintint en place tandis que Bencolin y grimpait. Là-haut, dans l'obscurité, nous avions du mal à le distinguer, mais nous l'entendions qui tapotait le métal tout en faisant claquer sa langue de satisfaction.

— Très rare, fit-il.

Il continua de nous abreuver de ses considérations artistiques auxquelles nous ne comprenions rien ; mais quand il descendit, son visage était grave. Tandis que Joyet rangeait l'échelle, il retourna vers la table et se mit à fouiller dans les tiroirs. Il y trouva pêle-mêle des morceaux de papyrus scellés entre deux plaques de verre, des fragments de sceaux d'argile maculés d'encre bleue, une loupe, une petite tête de chameau en ivoire, des plumes, de l'encre et des gommes ; et, caché au milieu d'une pile de vieux programmes de théâtre, un pendentif en or émaillé, orné d'un lapis-lazuli. Enfin, tout au fond, Bencolin découvrit une serviette en cuir dont il retira quelques feuilles manuscrites.

— Notre ami El Moulk traduisait des papyrus en anglais, fit-il remarquer.

Les autres ne prêtaient guère attention à lui, mais moi, je lus par-dessus son épaule le bas de la seconde page. Voici ce qui était inscrit d'une belle écriture calligraphiée :

Ceci est le texte complet concernant Nezam Kha.em.uast et Uba

Aber. Il révèle la menace de mort par strangulation qui a été (jetée ?) sur Nezam Kha.em.uast, neveu du puissant roi User. maat. ra. Écrit dans le mois Tybi par Anena, possesseur de ce papyrus. Que la colère de Tahuti retombe sur quiconque s'opposera à ce texte.

— Je vais garder ça, murmura Bencolin. Attendez ! Il y a aussi un livre dans la serviette.

Il sortit un mince volume relié de cuir bleu marine et dont le titre, *Histoires du Pays Perdu*, était gravé en lettres d'or. Le nom de l'auteur était J.L. Keane. Bencolin me regarda en faisant un signe de tête. Les paroles de Colette Laverne me revinrent en mémoire : « Keane était le pseudonyme sous lequel il avait autrefois signé un livre... » Sa publication datait de 1913 et il avait été imprimé à compte d'auteur, ce qui rendrait nos recherches très difficiles. *Histoires du Pays Perdu* contenait des traductions de textes anciens appartenant au British Muséum : le papyrus de Harris et Anastasi, des extraits des tablettes de Tell Al-Amarna et quelques autres écrits non classés.

— Encore un souvenir de Jack Ketch, je suppose, commenta le détective. Voyons, il me reste à vérifier...

Tandis que Talbot s'emparait de la serviette, Bencolin fureta dans les rayonnages, à la recherche d'un bougeoir. Allumant la bougie, il s'engagea sur le palier. Lorsque j'arrivai à la porte, il se trouvait déjà dans l'escalier. Il descendait à reculons, très lentement, en promenant la flamme le long de la rampe. La lumière se reflétait dans ses petits yeux cruels. Tout était dans l'ombre, excepté son visage diabolique et le vent sifflait doucement à travers le châssis de la fenêtre sur ma droite. Toujours silencieux, Bencolin continuait de s'éloigner dans l'escalier, puis il tourna dans un coin et disparut. Seule restait visible la lueur vacillante de la flamme. Soudain, je l'entendis ricaner.

Talbot, assis devant la table, dépouillait le contenu de la serviette. Sir John, installé dans un fauteuil près du corridor, était à demi dissimulé dans le noir. Quant à moi, je m'étais adossé contre l'un de ces curieux petits meubles et me laissais emporter vers des royaumes ténébreux par les vagues de mort et de silence qui flottaient sous ces vastes voûtes.

« Nezam Kha.em.uast, neveu du puissant User.maat.ra ! Ceci concerne Ramsès le Grand. » Je revoyais la stèle de pierre sous le ciel bleu vif de la route des mines d'or de Nubie : « Riche en années, fort en victoires, Seigneur des Diadèmes, Tout-Puissant dans la Vérité de Râ, Roi de la Haute et Basse-Égypte, Ramsès, bien-aimé d'Amen. » Je me rappelais aussi les ruines de Kamak, accablées de chaleur, lorsque les chauves-souris prenaient leur envol dans le ciel orangé du crépuscule et que les torches s'allumaient une à une le long du Nil...

Comment, aujourd'hui, Nezam El Moulk pouvait-il s'identifier au Nezam du papyrus ? Les livres, les ornements, le sarcophage même, tout se rapportait à la « menace de mort par strangulation » contre les descendants du premier Nezam. Quelles chimères se cachaient sous le crâne d'El Moulk ? Les reflets du soleil sur les colonnes peintes, le parfum des fleurs et le chant des flûtes de Thèbes... Étaient-ce ces images qui l'avaient poussé à s'enfuir dans le brouillard de Londres pour échapper au bourreau ?

Peu de gens croient en la réincarnation et je sais qu'ils ont tort. Un sortilège étrange et violent a été enterré avec ces rois : il tourne la tête des chercheurs, les aveugle et leur brouille les idées à tel point qu'ils entendent chuchoter des voix dans leurs bureaux. Je me figurai alors El Moulk, assis à la place qu'occupait Talbot, penché sur ses papyrus une longue nuit durant, l'esprit hanté par le son des flûtes. « Seigneur des Diadèmes ! Tout-Puissant dans la Vérité de Râ. Roi de la Haute et Basse-Égypte. Ramsès, bien-aimé d'Amen ! » Ces mots résonnaient comme des coups de cymbales ! « Et son char de combat roule dans un bruit de tonnerre et balaie tout sur son passage comme la tempête dans le désert ; il est revêtu d'une armure de bronze et le diadème royal en forme de serpent est posé sur son front ; de sa main droite, il lance le javelot et dans sa main gauche, il tient l'épée qui frappe l'ennemi et personne ne peut l'abattre. »

Pas un muscle du visage de mes compagnons ne bougeait et j'en déduisis qu'ils étaient plongés dans la même méditation que moi. J'entendais sonner les clairons des anciennes batailles – ces clairons qui réveillaient les palais colorés de Karnak et les rues de Thèbes. Et, en songeant à l'homme, choisi par les dieux, qui triomphait sur l'avenue des Sphinx dans son char tiré par ses deux chevaux arabes nommés « Victoire-à-Thèbes » et « Nura-est-satisfaite », mes yeux se portèrent naturellement vers la panoplie d'armes suspendues au-dessus du sarcophage.

C'était un équipement complet de guerrier. Mais non ! Il y avait comme un défaut, une bizarrerie dans la disposition. Entre le poignard et la hache, un grand espace réclamait un quelconque trophée pour rétablir la symétrie. Pour la seconde fois, je m'approchai du sarcophage afin d'examiner de près le mur au-dessus ; mais la lumière était trop faible. Montant sur une chaise, j'allumai mon briquet et promenai la flamme devant l'emplacement. Le mur de plâtre était recouvert de peinture vert pâle, et très poussiéreux, sauf à l'endroit où était encore accroché voici peu de temps un objet : un genre de courte épée à lame large et long manche. Il restait le clou auquel elle avait été suspendue. Si je ne me trompai pas, il s'agissait de la redoutable lame à double tranchant que le scribe Meremapt appelait le « coupe-gorge ». L'image

de la gorge béante du chauffeur traversa mon esprit...

— Que diable signifie tout ceci ? grogna une voix.

Je me retournai, surpris, et découvris le lieutenant Graffin debout sur le seuil. Ses yeux injectés de sang allaient de Talbot à moi ; il n'avait pas vu sir John. Appuyé au chambranle, les doigts enfoncés dans les poches de son gilet, il semblait lancer un défi à qui voudrait le relever. Je le toisai des pieds à la tête, puis repris mon inspection du mur comme s'il n'avait pas été là.

— Vous ne nous avez guère aidés, monsieur, dit Talbot, sévère. Il nous faut perquisitionner dans l'appartement et c'est ce que nous ferons avec ou sans votre concours ; je vous conseille de vous tenir tranquille. Dans votre propre intérêt.

— Des menaces à présent, hurla l'autre d'un ton aigu. Vous allez voir...

Sa voix se brisa en une sorte de sanglot et soudain éclatèrent des accords dissonants de piano qui me firent sursauter. Graffin avait trébuché et ses mains avaient heurté le clavier. Il s'était déjà redressé et marchait à grands pas mal assurés vers la porte de l'escalier en criant comme un ivrogne :

— Foutez le camp, espèce d'imbécile ! Foutez le camp...

Bencolin entra à cet instant, portant devant lui une bougie qui lui éclairait le visage. Graffin se figea, n'en croyant pas ses yeux et passa plusieurs fois la main sur sa figure en bredouillant : « Oh !... Oh !... »

Un éclair de férocité illumina les yeux du Français qui avançait, décidé, vers Graffin.

— Oui, c'est Bencolin, lança-t-il. Eh bien ! Qui espériez-vous donc voir ? Sacrebleu, j'exige une explication !

Graffin soutint son regard avec fierté et répondit :

— Les nerfs, mon bon ami. C'est très embêtant, vous savez, d'avoir les nerfs fragiles.

Puis, chancelant, il s'assit sur le tabouret du piano.

Talbot considéra Bencolin la mine désolée, l'air de dire : « Il ment, mais que faire ? » Je pensais alors que les bons vieux passages à tabac de l'ancien temps avaient leurs avantages. Bencolin venait de souffler sa bougie qu'il avait négligemment posée sur le palier et Graffin avait enfin remarqué la présence de sir John. Il ouvrit la bouche pour parler, quand Joyet entra par la porte de la chambre à coucher. Le lieutenant était de plus en plus troublé.

— Oh ! fit-il. Vous... vous êtes de retour, Joyet ? Je... je ne m'y attendais pas. Je vous croyais à Paris...

— Je suis rentré, répliqua Joyet en anglais, d'un ton belliqueux. Ça vous surprend, hein ?

— Dites-moi, monsieur Graffin, demanda Bencolin en ramassant la serviette sur le bureau ; à votre connaissance, quelqu'un avait-il l'habitude de se servir de cet escalier ?

Graffin serra les lèvres et un violent hoquet le secoua de haut en bas.

— Vous pensez aux souvenirs que nous a déposés Jack Ketch, n'est-ce pas ? (Ses yeux de chouette rusée se dirigèrent vers Joyet.)... Je n'en sais rien. Peut-être que lui pourra vous renseigner. Il avait la manie de m'enfermer la nuit dans ma chambre.

— Espèce de salaud ! explosa Joyet dont le visage était devenu écarlate. Espèce de salaud ! Il fallait bien que je l'enferme, il était tellement soûl qu'il faisait des dégâts. Quand il boit, il...

— Vraiment ? répliqua Graffin avec une nonchalance feinte. Je ne voudrais pas contredire un domestique...

— Espèce de salaud ! hurla à nouveau Joyet. Je vais te casser la gueule !

— Ça suffit, ordonna Bencolin en retenant le bras de Joyet.

Il adressa quelques mots rapides au valet de chambre, qui continuait à proférer des menaces sous sa belle moustache bouclée.

— Quelle vulgarité ! hoqueta Graffin en fixant avec intensité un coin de la cheminée. En tout cas, j'ai entendu des voix sortir d'ici, la nuit...

— Des voix ?

— Des voix, conclut Graffin d'un signe de tête. Et maintenant, messieurs, j'ai fini.

Il s'éloigna avec dignité, ne voulant plus rien entendre, et s'installa au piano pour jouer un extrait d'Aïda. L'homme avait les doigts vifs et souples et un toucher magnifique. Lorsque Talbot tenta de l'interrompre, il lui répondit qu'il était chef d'escadrille et qu'il n'admettrait aucune insubordination dans l'armée d'Égypte. Nous le laissâmes et le grondement de la grande marche d'Aïda nous accompagna jusque dans le couloir.

— C'est inutile, grommela Talbot. Quelle maison de fous !

Il jeta un coup d'œil vers la lumière verte qui éclairait le passage en ajoutant :

— Nous n'avons rien appris d'intéressant. À moins d'arrêter cet

homme et de le soumettre à la question, je ne vois aucun moyen de connaître la vérité. C'est la seule chose qu'il reste à faire... Que cherchiez-vous dans l'escalier, monsieur ? Avez – vous découvert un indice ?

Bencolin hésita.

— Oui, répondit-il enfin. Oui, j'ai trouvé un indice. Pas celui que j'espérais, mais il explique bien des choses. Inspecteur, je vous propose d'aller interroger M^{lle} Laverne.

Alors que résonnaient les derniers accords de la marche, il mit la main dans sa poche et en retira lentement un objet qu'il déposa dans la paume de l'inspecteur.

— Je vois, fit Talbot d'un ton sinistre.

Malgré la faible lumière, le bracelet en argent et turquoises étincelait. Talbot déplia le foulard rouge qui contenait déjà le butin qu'il avait récupéré dans le tiroir du bureau et y ajouta le bijou. Nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur dans un silence pesant.

UNE LUMIÈRE DANS L'ESCALIER

Le reste des événements du matin et du début de l'après-midi serait fastidieux à raconter. En consultant mon calepin, je ne remarque rien d'important en ce qui concerne notre enquête. Une reconstitution de l'assassinat du chauffeur eut lieu à 1 heure et demie, mais elle ne donna aucun résultat si ce n'est la certitude que Richard Smail avait été tué par un ou plusieurs inconnus. Seule surprise : l'admirable discrétion de la presse. Aucun titre sensationnel ; juste un rapide compte rendu : Nezam El Moulk n'avait toujours pas été retrouvé et son chauffeur était mort. Toutes les péripéties annexes avaient été gardées sous silence. C'est Talbot qui avait demandé que l'affaire ne soit pas publiée en première page. Je pensais en moi-même que les journalistes américains n'auraient jamais accepté une telle restriction ; mais en Angleterre, le pouvoir de Scotland Yard était respecté.

Après la reconstitution, Talbot fut convoqué par le commissaire Mason à une réunion à laquelle participa également Bencolin. Je savais que pour l'instant, l'inspecteur souhaitait garder son indépendance et ne pas faire appel aux équipes spéciales du Yard. Il consultait donc Bencolin en tant que conseiller privé. Mais le fameux détective parisien était aussi célèbre dans le grand bâtiment gris du quai de Westminster que dans celui du quai des Orfèvres et Talbot craignait quelques difficultés.

Fidèle à sa théorie des rues perdues, il avait déjà soumis le problème au service cartographique de la Bibliothèque de la Chambre des Communes. Londres serait fouillé de fond en comble. Il avait eu une conversation avec le Dr Pilgrim qui, malgré son peu d'espoir, lui avait promis son assistance. À 3 heures, Talbot et Bencolin se rendirent à Scotland Yard, suivis de près par sir John. Pilgrim et moi restâmes à bavarder au bar en les attendant. C'était une pièce confortable, garnie de fauteuils rouges et éclairée par de grands plafonniers, dont les fenêtres étaient protégées du brouillard par d'épais rideaux. Nous fumions tranquillement la pipe devant un verre d'alcool, car le Brimstone Club ne tenait pas compte des heures d'ouverture officielles pour les débits de boissons. Comme Talbot avait déjà divulgué à

Pilgrim une bonne partie de l'affaire, je lui racontai la suite de l'histoire. Il m'écouta avec intérêt, les yeux rivés sur le tuyau de sa pipe. Enfin, il releva la tête.

— Bien sûr, je ne suis pas détective, fit-il remarquer, mais je crois qu'un historien qui ressuscite les événements du passé doit avoir lui aussi un esprit de déduction très développé. Il fouine à travers des centaines de bibliothèques à la recherche de la plus mince des preuves ; il rapproche des éléments et confronte des témoignages pour résoudre un problème oublié ou pour traquer un meurtrier mort depuis cinq cents ans déjà. Élucider les crimes de Jack l'Éventreur exige deux fois moins d'habileté que d'élucider ceux des Borgia.

Une mèche de cheveux était tombée sur son front et il la rejeta en arrière d'un coup de tête.

— Je dois vous avouer que je n'adhère pas à la théorie de l'inspecteur Talbot. Ruination Street... Hum ! Non, je ne pense pas la trouver sur mes plans... (Il leva les yeux.) Il se pourrait néanmoins que je sois en mesure de vous aider. Avez-vous quelque chose de particulier à faire pour le moment, M^r Marle ?

— Non. J'ai rendez-vous plus tard...

— Alors, voulez-vous m'accompagner jusqu'à mon cabinet ? C'est un nom bien prétentieux pour ce modeste local, mais je peux y travailler en paix. Il se trouve au coin de Saint James's Street.

— Avec plaisir. Vos plans sont là-bas ?

Il s'interrompt pour bourrer sa pipe et m'observa sous ses sourcils en broussaille.

— Mes plans, oui. Mais il ne s'agit pas de cela. Vous autres policiers aimez reconnaître le terrain, n'est-ce pas ? La fenêtre de la pièce du fond donne sur la cour derrière le Club. Et de là, je vois tout droit dans l'appartement d'El Mouk...

Je bondis sur ma chaise.

— Attendez. N'en tirez pas de conclusions hâtives, fit Pilgrim en brandissant la main. Auparavant, je ne savais pas que c'était son appartement. Mais en écoutant votre récit, je me suis soudain rappelé... Partons-nous ?

Prenant au passage nos manteaux et nos chapeaux dans le vestibule, nous sortîmes dans Pall-Mall. Vêtu d'une curieuse pèlerine et d'un chapeau mou, Pilgrim avançait à grandes enjambées. Très nerveux, il mâchonnait sans arrêt sa pipe et lançait des coups d'œil à droite et à gauche tout en marchant. Il faisait froid. Le brouillard masquait à demi les lampadaires et les trottoirs couverts de verglas étaient glissants.

Dans le hurlement infernal des klaxons, nous avions l'impression de croiser des fantômes. Vu à travers la brume, avec sa mâchoire proéminente, sa pipe et son chapeau, le profil de Pilgrim faisait penser à celui d'un chien. Il m'avait devancé de quelques pas et s'était arrêté devant un immeuble à l'air paisible. Nous montâmes au quatrième étage par un escalier mal éclairé.

— Voici mon cabinet, dit Pilgrim avec ironie en indiquant une porte vitrée.

Nous traversâmes dans l'obscurité une enfilade de chambres avant qu'il n'allume enfin une lampe et ne rabatte la porte derrière lui.

C'était une pièce nue, meublée de bric et de broc. Sur les étagères s'entassaient des bouteilles vides et du matériel de chimie, et, dans un coin, s'amoncelaient pêle-mêle des livres et des cartes. Le bureau sur lequel était posée une lampe avec l'abat-jour de guingois ressemblait à une table à dessin d'architecte. Un véritable fouillis de stylos, règles et encres de couleur jonchait le sol sous la fenêtre.

— C'est là que je travaille, annonça Pilgrim en jetant les cendres de sa pipe dans une vieille bouteille d'encre. Que voulez-vous boire ?

Après quelques minutes, il ouvrit les rideaux.

— Maintenant M^r Marle, je vais éteindre la lumière. Si le brouillard n'est pas trop épais, vous pourrez voir de l'autre côté. Prêt ?

La chambre redevint sombre. Des traînées de brume flottaient devant nous, mais je pouvais parfaitement discerner l'immeuble d'en face et, en particulier, les trois fenêtres à barreaux du bureau d'El Moulk. Elles se trouvaient au même niveau que nous et à guère plus de six mètres de distance. Les deux premières laissaient à peine filtrer un rai de lumière à travers les rideaux tirés. Mais la troisième, à l'extrême gauche, n'était pas voilée. J'apercevais les contours dorés du sarcophage et sur le mur, au-dessus, une partie de la panoplie d'armes.

— Je travaille souvent la nuit, poursuivit le docteur, et d'habitude, je ferme les rideaux ! Mais l'autre soir – il y a cinq jours, pour être précis –, au moment de partir, je me suis dit qu'il serait bon d'aérer la pièce.

» Il y avait du brouillard, mais qui ondulait par vagues, si bien que de temps en temps on y voyait parfaitement. La maison d'en face était dans l'obscurité. Big Ben sonnait 1 heure du matin. Soudain, j'ai entendu marcher en bas, et je me suis penché à la fenêtre.

Pilgrim, fumeur invétéré, alluma une autre pipe. La flamme de son briquet éclaira son visage grêlé et ses yeux verts et brillants me scrutèrent l'espace d'un instant.

— Il faisait trop noir pour distinguer quoi que ce soit, mais le bruit des pas a continué vers la porte du fond. On a tourné la clef dans la serrure, ouvert et refermé la porte. Vous m'avez dit que la colonne de fenêtres placée à côté du bureau donnait sur les différents paliers de l'escalier privé. Eh bien, j'ai vu la lueur d'une bougie passer devant chacune d'elles. Curieusement, à ce moment-là, le brouillard s'était estompé, permettant une vision très nette. Tout à coup, la flamme s'est immobilisée, et sur le mur s'est profilée une ombre si mince et si grande qu'elle en est devenue terrifiante...

» Alors, une autre lumière a attiré mon attention. C'était la lampe verte de la chambre. Je ne l'avais pas remarquée auparavant, car les rideaux devaient être fermés, ou bien on venait juste d'allumer : enfin bref, les rideaux étaient écartés, et la silhouette d'un homme faisant le guet est apparue. Cela n'a duré qu'une seconde, puis le rideau est retombé. Pendant ce temps, la bougie poursuivait sa montée. Il y avait quelque chose de si inquiétant dans ces ombres silencieuses et dans ces lueurs fugitives que j'étais trop fasciné pour bouger. J'avais l'impression d'assister à un horrible spectacle de marionnettes. Vous connaissez ces épouvantables saynètes où Guignol bat à mort le gendarme et dont se régalaient les enfants ? C'est idiot de ma part, mais je ne peux m'empêcher de frémir à la pensée du monde cruel dans lequel évolue Guignol.

Il ricana doucement.

— Même les figures de ces poupées sont hideuses... Mais laissons cela. Leurs évolutions me faisaient songer à un théâtre de marionnettes et je me demandais quelle honteuse comédie elles pouvaient bien interpréter. J'ai dû m'arracher à ce spectacle ; et, pour couper court à mon imagination, j'ai gardé mes rideaux résolument baissés jusqu'à hier après-midi.

— L'après-midi qui a précédé le meurtre ? questionnai-je d'une voix mal assurée.

— Hier, oui. Je suis revenu vers 5 heures en me disant : « Mes marionnettes n'apparaissent pas pendant le jour. Je peux risquer un œil. »

» Il y avait pas mal de brume, si vous vous rappelez, mais la distance est courte. Tenez, regardez ! Voici exactement ce que j'ai vu : cette même fenêtre éclairée comme elle l'est à présent. Le sarcophage et les armes au-dessus. J'allais me retourner quand j'ai aperçu une main.

— Une main ?

— Oui. Une petite main – de femme à ce qu'il m'a semblé –, mais je n'en jurerais pas, à cause du brouillard. Pendant un instant, j'ai cru que

mes yeux me jouaient des tours. La main s'est portée directement au-dessus du sarcophage : sa présence était aussi fantomatique que celle de tous les autres objets. Elle paraissait désincarnée, jusqu'à ce que je me rende compte que la personne à qui elle appartenait devait être debout sur une chaise dans le coin caché par le rideau. L'espace d'une seconde, elle est restée suspendue en l'air devant la collection d'armes. Puis les doigts ont saisi...

— Une épée à lame courte et à manche recourbé.

Le docteur sursauta à peine. Je ne distinguais pas son visage, mais je sentais qu'il me dévisageait. Après un silence, il me demanda :

— Comment le savez-vous ?

— J'ai remarqué le dessin de l'arme dans la poussière. Rien de vraiment mystérieux.

— Vous m'avez fait peur, avoua Pilgrim en grimaçant. Votre phrase semblait sortir tout droit d'un livre. Oui, vous avez raison, M^r Marle : c'était une courte épée ou un long poignard, mais à cette distance, je n'ai pas pu apprécier si le manche était courbe ou non. Juste au moment où la main a pris l'arme, la personne a dû s'apercevoir que le rideau était ouvert, car il est retombé... Fin du spectacle de marionnettes ! J'aimerais autant qu'elles ne se remettent plus à danser... Qu'en pensez-vous ?

— Docteur, je crois qu'il faudrait que vous parliez de tout cela à Talbot. C'est peut-être de la plus haute importance.

Le fourneau de sa pipe se mit à rougeoier.

— Je vais le faire, mon ami. Je n'ai compris la signification de cet épisode qu'en apprenant tous les détails par votre bouche, tout à l'heure ; je ne savais pas que cet appartement était habité par El Moulk. De plus, il aurait pu s'agir d'un caprice de mon imagination. Alors, j'ai hésité. Et puis...

Il ralluma l'électricité et quand la lumière inonda cette triste chambre, je me sentis plus à l'aise. Pilgrim s'installa sur une chaise branlante et m'offrit le fauteuil. Son manteau toujours sur les épaules et le col relevé, il fixait sans le voir le désordre de la table.

— ... et puis, M^r Marle, je ne suis pas un de ces détectives qui trouvent toutes sortes d'objets surprenants dans les mains des cadavres. Mais je me flatte d'avoir résolu quelques enquêtes compliquées avec des indices vieux de plusieurs centaines d'années. Par exemple, le mystérieux assassinat du roi Guillaume Rufus dans New Forest. Une affaire qui a toutes les caractéristiques d'un roman policier moderne : un homme détesté par plus de cent personnes, une

partie de chasse dont les participants étaient saouls, une forêt peuplée de feux follets et un colosse à la barbe rousse découvert à l'aube sous un buisson, une flèche plantée dans la poitrine. Qui la tué ? Oui, toutes les caractéristiques d'un roman policier moderne, à part que les événements remontent au XII^e siècle. Et je crois, M^r Marle, que je peux nommer l'assassin. Ou encore, qui a fait sauter la cervelle de Kirk O'Field, la nuit où le pauvre Darnley a eu la gorge tranchée ? Qui se cachait sous le masque de fer (qui, soit dit en passant, n'était pas en fer) ? Voilà le genre d'énigmes que j'aime. Ici, dans mon petit Scotland Yard personnel, je traque les criminels outre-tombe et j'extrade les meurtriers de leur joyeux pays de Satan.

Il haussa ses sourcils en broussaille et sa grosse et laide figure s'illumina d'un sourire. Sans décoller le menton de la poitrine, il poursuivit son discours :

— Cet ennuyeux préambule n'avait pour but que de vous exposer quelques-unes de mes théories. Sans doute stupides, néanmoins... (Prenant un air menaçant, il frappa avec nervosité le coin de son bureau.) Supposons qu'El Moulk soit encore vivant ?

— Pardon ?

— Je dis : « Supposons qu'El Moulk soit encore vivant », répéta le docteur, se redressant avec une brusque énergie. Supposons, en un mot, que tout ceci ne soit qu'une savante mystification, combinée par El Moulk lui-même ?

— L'idée est... originale.

— Originale, mais pas extravagante. Il y a quelque chose d'in vraisemblable dans cette affaire, reprit Pilgrim avec sérieux. Examinons les faits : El Moulk voyage dans une voiture blindée, il a fait barricader ses fenêtres et poser des doubles verrous sur ses portes et n'autorise personne à pénétrer dans son appartement. En quoi toutes ces mesures le protègent-elles ? Jack Ketch peut s'introduire chez lui comme il veut, y déposer un souvenir et s'en retourner sans être gêné ni par les serrures ni par les domestiques qui ne semblent pas lui prêter plus d'attention qu'à un facteur. Quant à El Moulk, il prend toujours bien soin de recevoir son paquet devant témoin pour que celui-ci le voie trembler de terreur... Vous suivez mon raisonnement jusqu'ici.

— Oui.

— Continuons ! Cet escalier privé avec une porte fermée à clef, dont personne n'est censé se servir, a toutes les apparences d'un passage public. Du moins, une personne a-t-elle l'habitude de l'utiliser à 1 heure du matin. Tandis que le visiteur monte, quelqu'un l'attend dans l'appartement, puis, comme je l'ai constaté, le fait entrer...

— Je vous arrête ! Il n'y a pas forcément de corrélation.

— Eh bien, je peux vous assurer que j'ai surveillé l'immeuble pendant plus d'une heure après l'arrivée du visiteur et que personne n'est sorti. Sauf s'il a campé devant la porte, tout concorde. Il avait l'air d'habiter là et d'être attendu. Ne serait-ce pas El Moulk qui rentre si tard ? Vous m'avez dit vous-même cet après-midi que, lorsque M. Bencolin a franchi la porte de l'escalier, une bougie à la main, Graffin l'a confondu avec quelqu'un d'autre et hurlé : « Foutez-le camp, espèce d'imbécile », ou une phrase de ce genre. Ces mots ne sous-entendent-ils pas une complicité entre les deux hommes ? Si nous admettons qu'El Moulk a conçu lui-même son prétendu meurtre, tout ne deviendrait-il pas clair ?

La mémoire du docteur était surprenante : il se rappelait les moindres détails de mon récit et les assemblait de façon extrêmement vraisemblable.

— Tout, fis-je, sauf le pourquoi d'un canular aussi terrifiant... Si je vous comprends bien, vous prétendez que la « persécution » serait une invention d'El Moulk, qu'il n'existerait ni ennemi inconnu, ni Jack Ketch, ni Ruination Street, qu'El Moulk aurait tué le chauffeur avec une arme de sa propre panoplie et qu'il se cacherait en ce moment. En un mot, que toute cette histoire ne serait qu'un tissu de mensonges du début à la fin... Au nom du Ciel ! Laissez-moi reprendre mon souffle !

Les yeux de Pilgrim brillaient d'excitation, malgré ses efforts pour paraître calme. Il se versa une rasade de cognac tout en récapitulant ses conclusions.

— Il se cache tout près de chez lui, conclut-il avec fermeté ; peut-être même dans son appartement...

— C'est impossible. Nous l'avons fouillé jusque dans les moindres recoins.

— Ça y est. J'ai trouvé ! Que pensez-vous de ces autres logements qui donnent sur l'arrière du Club ? Il y en a trois les uns au-dessus des autres et qui communiquent par l'escalier privé. Et je vous parie que l'un d'eux au moins est inoccupé...

— Deux, en fait. Sir John habite celui du rez-de-chaussée, mais l'appartement situé en dessous de celui d'El Moulk est vide...

— Eh bien. Comprenez-vous maintenant l'utilité de cet escalier ? Il a un refuge un étage plus bas et une issue vers l'extérieur qui n'est pas surveillée. Cela explique comment les breloques de la victime ont atterri sur la table, ainsi que la surprise de Graffin quand il a cru qu'El Moulk était imprudemment sorti de sa retraite, et la terreur du nain.

C'est certainement en lisant ses papyrus qu'El Moulk a imaginé cette idée démentielle de gibet et de vengeance.

Je laissai errer mon regard sur les vieux rideaux bruns qui pendaient à la fenêtre tandis que Pilgrim m'observait par-dessus ses lunettes. Sa théorie était si parfaite, si plausible que je me pris à y croire. Et pourtant ! Et pourtant, quelque chose me disait que nous étions dans l'erreur...

— C'est ingénieux, docteur, constatai-je. Mais si votre exposé se tient dans les détails, il s'écroule si l'on considère l'affaire dans son ensemble. Vous construisez votre démonstration sur le fait que le véritable El Moulk est mille fois plus fou que le mythique Jack Ketch. Vous donnez une interprétation sensée à une conduite insensée... Pourquoi El Moulk ferait-il ces choses fantastiques ? Je veux bien croire que Jack Ketch s'est débarrassé du chauffeur afin de pouvoir tuer El Moulk. Mais je ne peux pas admettre qu'El Moulk ait assassiné son chauffeur dans le seul but de s'amuser.

Pilgrim se mit à rire.

— Voyons, M^r Marle ! Je ne prétends pas tout éclaircir ; je ne suggère qu'une ligne de pensée. Mais soyez-en certain, El Moulk a de bonnes raisons pour agir de la sorte – de bonnes raisons pour simuler la folie. Et il ne faut pas m'en vouloir si je n'arrive pas à vous apporter dans le courant de cet après-midi une confession signée de la main d'El Moulk... Restons sérieux : cette piste vous semble-t-elle valable ?

— Oui, dis-je en me levant. Et à tel point que je vais appeler Talbot sur l'heure pour qu'il vienne faire une perquisition dans cet appartement inoccupé...

Ouvrant la porte de son cabinet de consultation, Pilgrim m'indiqua le téléphone. C'était une pièce presque sans mobilier, d'aspect monastique, où flottait une odeur de médicament. Dans un coin se trouvait un bureau à cylindre et, au plafond, un globe de verre qui dispensait une faible lumière. Talbot devait encore être en conférence avec le commissaire. Avec beaucoup de courtoisie, la standardiste me brancha successivement sur plusieurs faux numéros : Gerrard 4223, Central 5091, Royal 8550 et Holborn 336 ; mais, habitué aux centraux téléphoniques parisiens qui ne répondent même pas, je gardai mon calme. Mis en communication avec un quidam de City 1041 qui souhaitait retenir une table au Wilkinson's Boiled Beef House, je constatai que le docteur avait refermé la porte, par discrétion... Enfin, j'obtins Scotland Yard pour m'entendre dire par le commissaire Mason que Bencolin et Talbot venaient de partir.

Je réfléchis un instant : comme ils avaient l'intention de rendre

visite à Colette Laverne, je les toucherais probablement chez elle. Je réclamai le numéro de Mount Street et une voix jeune et féminine me répondit aussitôt.

— Puis-je parler à M^{lle} Laverne, s'il vous plaît ?

— M^{lle} Laverne est sortie. Je suis sa femme de chambre. Y a-t-il un message ?

— Non. Savez-vous où elle est allée ?

Après une hésitation, la voix me demanda mon nom et finit par me déclarer :

— Oui ; à Scotland Yard avec le monsieur qui est venu la chercher.

Je raccrochai et retournai auprès du docteur qui m'attendait assis sur sa chaise.

— Dieu seul sait où ils sont à présent. Nous les trouverons certainement au Club à l'heure du dîner. Si vous apercevez d'autres manifestations par la fenêtre...

— Comptez sur moi. Je serais ravi de vous aider.

Il m'accompagna jusqu'à la porte et je descendis tant bien que mal le sombre escalier. Avant de rejoindre Sharon, je décidai de passer au Brimstone afin de laisser un mot pour mes amis. Les révélations qu'avait pu faire Colette Laverne à Scotland Yard seraient intéressantes à connaître, surtout si l'interrogatoire avait été serré.

Mais je n'eus pas à rédiger le billet, car je croisai dans le hall Bencolin et Talbot qui s'apprêtaient à sortir.

— Je croyais que vous aviez rendez-vous avec miss Grey ? dit Bencolin.

— J'y vais. Mais j'ai du nouveau, un témoignage important...

— Faites un bout de chemin avec nous, vous nous raconterez en route. Nous allons chez Colette Laverne pour avoir une conversation avec elle.

Je le regardai, surpris.

— Chez Colette Laverne ? Vous ne l'avez pas rencontrée à Scotland Yard ?

L'inspecteur Talbot ouvrit de grands yeux et la main de Bencolin resta suspendue en l'air.

— Que voulez-vous dire, Jeff ? cria-t-il.

— N'avez-vous pas envoyé un de vos hommes la chercher cet après-midi ? Sa femme de chambre m'a...

— Oh ! mon Dieu ! fit Talbot d'une voix blanche.

Sous la vive lumière du vestibule, son visage avait pâli et il frappa du pied avec colère. Quant à moi, une peur horrible m'envahit.

— Je n'ai envoyé personne ! Et puis, de toute façon, on ne l'aurait pas interrogée à Scotland Yard, mais à Vine Street. Dépêchons-nous ! Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. Je n'ai eu que sa femme de chambre au bout du fil et elle m'a dit qu'en début d'après-midi...

Talbot leva les bras au ciel.

— Jack Ketch l'a enlevée. Et moi qui ai posté un homme devant sa maison ce matin ! Qu'est-il devenu ?

Avant que Bencolin ne puisse répondre, Victor arriva en disant :

— On demande l'inspecteur Talbot au téléphone...

Le visage fier de Victor se décomposa devant moi. Ces quelques mots venaient de se cristalliser en une forme monstrueuse : un gibet et un nœud coulant. Blême, Talbot se précipita vers la cabine tandis que Bencolin et moi attendions avec anxiété. Au bout de quelques minutes, Talbot revint, d'un pas lent.

— Colette Laverne a été pendue au gibet de Ruination Street. (Puis, se reprenant, il hurla avec fureur :) Un taxi, vite ! Nous partons pour Mount Street !

LE MEURTRIER S'AMUSE

Le taxi roulait dans Saint James's Street quand Talbot se mit enfin à parler.

— Le message est arrivé à Vine Street, il y a cinq minutes à peine, expliqua-t-il. On a tout de suite recherché l'origine de l'appel : il venait d'une cabine publique à Burlington Arcade. Deux hommes ont été envoyés en reconnaissance, mais je doute qu'ils trouvent quelque chose. Je pense qu'il est inutile de se poser des tas de questions...

Bencolin approuva de la tête.

— C'est Jack Ketch, inspecteur. Mais, méfiante comme elle était, comment a-t-il pu la décider à l'accompagner ? Enfin ! Rien ne sert d'épiloguer...

Encore impressionné par le récit de Pilgrim, je restai confondu devant ce nouvel épisode diabolique. Une autre victime s'est aventurée dans le brouillard et avait été engloutie par Ruination Street.

— J'aimerais bien savoir ce qu'est devenu Bronson, dit Talbot. C'est l'un de mes plus anciens et de mes meilleurs adjoints. Je lui ai donné ordre ce matin de surveiller la maison et de ne laisser entrer personne s'en s'informer de son identité. J'imaginais que cette protection serait suffisante...

Il se tut jusqu'à ce que le taxi s'arrête devant l'immeuble de Mount Street. À travers la brume, un réverbère éclairait faiblement l'entrée qui semblait si calme...

— Il faut trouver Bronson, fit Talbot d'un ton bourru.

Nous étions tous inquiets. Bencolin avança dans la cour et examina l'escalier qui menait au sous-sol. Aucune lumière aux fenêtres du bas. Nous entendions le crissement des graviers sous ses pas et un sombre pressentiment me glaçait le sang...

— Vous feriez bien de descendre, cria-t-il des profondeurs où il avait disparu. Je viens de marcher sur un pied.

Un frisson me secoua tandis que nous le rejoignions à tâtons. À mon

tour, je trébuchai sur le pied tendu au bout d'une jambe raidie et dont la chaussure s'était accrochée à la mienne. Dans l'obscurité, une petite flamme jaillit ; c'était Bencolin qui promenait lentement son briquet sur les dalles de pierre. Tout à coup, la lueur nous révéla un corps.

L'homme, couché sur le dos, avait la tête coincée à quatre-vingt-dix degrés contre le mur et son menton appuyé sur sa poitrine soulignait la brisure du cou. Il était jeune et ses cheveux roux ainsi que ses vêtements luisaient d'humidité. L'une de ses jambes était repliée sous lui, comme s'il avait tenté de se relever, et ses bras étaient tordus en arrière. À la hauteur du cœur, un trou noir aux contours brûlés tranchait sur le tissu beige du pardessus. Tous ces détails nous apparurent au fur et à mesure que Bencolin déplaçait la flamme de son briquet. Il fut impossible de retrouver son chapeau. Lorsque Bencolin lui souleva la tête, je pus lire dans les yeux du cadavre une expression de profonde surprise.

— Un coup de revolver, murmura le détective. La mort remonte à plusieurs heures.

L'assassin avait dû tirer à bout portant et le corps avait glissé sans bruit dans ce recoin humide où il reposait depuis lors, le visage figé dans la stupéfaction. Je fus à nouveau frappé par la teinte de ses cheveux, une teinte qu'on trouve uniquement chez les hommes jeunes, et je frémis.

— C'est Bronson, n'est-ce pas ? demanda Bencolin.

Talbot, agenouillé, regardait fixement le corps. Il se redressa péniblement et acquiesça.

— Pauvre diable ! articula-t-il avec tristesse en remontant les marches.

D'un geste rageur, il sonna à la porte qui s'ouvrit sur une jolie brune portant le bonnet et le tablier des femmes de chambre. Ses yeux étaient bleu nuit, son regard langoureux et ses lèvres plissées en un sourire interrogateur. Mais l'inspecteur ne perdit pas de temps en civilités.

— Je suis l'inspecteur Talbot de Vine Street, dit-il. Il y a un mort au sous-sol. Venez avec moi !

La servante le dévisagea sans comprendre.

— Venez ! répéta Talbot.

Elle hurla en découvrant le cadavre et se mit à courir vers l'escalier, mais Talbot la retint fermement par le bras.

— Laissez-moi, sanglota-t-elle. Je ne peux pas, je...

— Le connaissez-vous ? L'avez-vous déjà vu ?

— Non !

Nous pénétrâmes dans la maison et en franchissant le seuil, c'est comme si nous avions été transportés en France. Tout dans le vestibule dénotait la présence d'une femme française : le lustre en cristal à demi allumé, les miroirs, les boiseries blanches ; même ce curieux mélange d'odeurs de parquet ciré, de café et de renfermé. Reculant devant nous, la petite bonne tremblait et se cachait les yeux dans les mains.

— Où est le téléphone ? questionna Talbot.

— Dans le... au fond du hall, monsieur. Je vais vous montrer.

— Inutile, je me débrouillerai tout seul. Emmenez plutôt ces messieurs au salon ; nous avons à vous parler.

Elle nous conduisit dans une pièce mal éclairée, garnie de meubles Empire et dont les murs étaient couverts des traditionnelles peintures de style pompier. Oui, cette fille était vraiment très jolie avec ses cheveux noirs noués dans le cou, son regard à la fois soumis et effronté et sa silhouette souple et fine. Choqué par la façon dont Talbot la traitait, je lui offris de s'asseoir ; mais, se méprenant sur le sens de mes paroles, elle eut un sourire gêné et dit :

— Oh non, monsieur !... Si vous voulez bien me confier vos chapeaux.

— Nous n'allons pas nous encombrer de formalités, enchaîna Bencolin. Comment vous appelez – vous ?

— Selden, monsieur.

— Eh bien, Selden, racontez-nous ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Je... je ne comprends pas, monsieur. Que désirez-vous savoir ?

— Tous les faits et gestes de M^{lle} Laverne.

Elle avait retrouvé son calme, mais on la sentait mal à l'aise. Soudain, elle nous considéra, l'air alarmé.

— Oui, monsieur. Bien sûr. J'avais... congé, la nuit dernière et je suis rentrée tard ce matin. M^{lle} Laverne m'a paru inquiète...

— À quelle heure êtes-vous rentrée ?

— Peu après 9 heures. Elle m'a dit qu'elle était restée toute la nuit avec miss Grey, qu'elle était revenue au petit matin et qu'elle s'était habillée plus tôt que d'habitude. Je lui ai monté son petit déjeuner. Elle était... bouleversée.

Selden fronça les sourcils et eut une moue de dédain.

— Avez-vous une idée de ce qui l'inquiétait ?

— Oh, non, monsieur !... Vers 10 heures et demie, un certain Dr Pilgrim est venu la voir et ils ont bavardé pendant un long moment...

Elle se tut lorsque Talbot apparut à la porte. La mort de Bronson avait beaucoup affecté le petit inspecteur et il ne réussissait pas à cacher ses sentiments.

— Continuez, ordonna-t-il d'un ton sec.

De profondes rides s'étaient creusées autour de sa bouche et il se tenait debout près de la porte comme s'il se préparait à repousser une attaque.

— Elle m'a demandé d'aller lui acheter tous les journaux du matin et s'est installée dans sa chambre pour les lire. Elle... s'est emportée contre moi, puis s'est plainte d'une violente migraine. Je l'entendais marcher de long en large et pousser des petits cris. La cuisinière lui avait mijoté un bon déjeuner, mais elle a refusé de manger... Je... j'espère qu'il n'est rien arrivé de grave. Oh ! J'allais oublier. Quelqu'un a téléphoné de bonne heure, cet après-midi.

— Qui ?

Embarrassée, la jeune fille n'osait pas lever les yeux.

— Eh bien, fit-elle en rougissant, il n'a pas dit son nom, mais je l'ai reconnu. C'était Mr Nezam El Moulk.

Un silence de plomb tomba sur l'assistance.

Talbot sortit lentement les mains de ses poches et la regarda d'un air effaré. Bencolin qui pianotait machinalement sur la table, se tourna vers elle.

— En êtes-vous sûre ? demanda-t-il avec calme.

— Oui, monsieur. Je... J'avais déjà entendu sa voix auparavant. Je... Oui, j'en suis sûre !

De toute évidence, elle avait peur de perdre sa place et avait cherché une explication, impressionnée par Scotland Yard – Scotland Yard qui désignait d'un doigt vertueux et vengeur la moralité de sa patronne et pourrait les envoyer en prison. Cette femme était soit d'une parfaite hypocrisie, soit d'une grande naïveté.

— Selden, avez-vous lu les journaux aujourd'hui ? dit Bencolin.

— Non, monsieur, pas du tout.

— ... Ou parlé à quelqu'un d'autre que M^{lle} Laverne ?

— Non, monsieur. Sauf à la cuisinière, ajouta-t-elle de plus en plus effrayée.

— Parfait... M^{lle} Laverne s'est donc entretenue avec M^r El Moulk. Avez-vous écouté leur conversation ?

— Oh non, monsieur ! C'est-à-dire, j'ai surpris quelques mots parce que M^{lle} Laverne était très excitée et parlait très fort.

— Ah oui ! Et qu'avez-vous entendu ?

— En vérité, rien qui puisse intéresser la police ! Elle ajuste dit : « Oui, j'irai. Je viendrai avec lui. » C'est tout ce que je me rappelle, monsieur, je vous le jure ! Après ce coup de téléphone, elle a retrouvé sa gaieté et s'est même mise à chanter. Elle semblait très contente. Tout à fait différente d'avant.

— Continuez.

Selden réfléchit un moment.

— Un peu plus tard, un M^r George Dallings est passé. Mais elle a refusé de le recevoir. Elle l'a même traité d'un tas de noms devant moi.

— Je vois. Et qu'a fait M^r Dallings ?

— Il est resté planté là, dans le vestibule, regardant droit devant lui, l'air tout drôle. Puis il a déclaré : « Très bien ! » et il est parti. Avant de sortir, il s'est retourné et m'a demandé, de plus en plus bizarre : « Depuis combien de temps habitez-vous ici ; je veux dire M^{lle} Laverne ? » Je lui ai répondu : « Depuis plusieurs mois », et il s'en est allé, comme si quelque chose lui échappait.

— Et ensuite ?

— Pendant que j'aidais M^{lle} Laverne à s'habiller, elle m'a annoncé : « Selden, un homme viendra me chercher. C'est un détective de Scotland Yard. » Elle... riait aux éclats, monsieur ! Elle a ajouté que, lorsque l'on sonnerait, elle irait ouvrir elle-même. À cet instant, quelqu'un a sonné et j'ai couru à la porte.

Talbot serra les poings et se pencha en avant. La seule à rester insensible à la tension qui régnait fut Selden. Elle devinait cependant notre anxiété et hésitait à poursuivre.

— Eh bien ? questionna Talbot, la gorge sèche.

— Ce n'était que miss Grey, notre voisine. M^{lle} Laverne est descendue et je les ai laissées dans cette pièce. C'est tout ce que je sais, monsieur.

— Vous n'avez pas revu M^{lle} Laverne ?

— Non, monsieur. Je lui ai apporté son manteau et je suis allée au sous-sol chez la cuisinière. Je ne l'ai pas vue partir, mais j'ai entendu claquer la porte d'entrée et j'en ai déduit qu'elle était sortie.

— La sonnette a-t-elle de nouveau retenti ?

— Oui, monsieur. Mais Mademoiselle m'avait ordonné de ne pas ouvrir.

Impassible, Bencolin s'amusait à dessiner sur la table du bout des doigts.

— Quelle heure était-il ?

— Je ne sais pas, monsieur ; 3 heures, 3 heures et demie. Je n'ai pas fait attention. Peut-être la cuisinière pourra-t-elle vous le dire.

— Vous avez donc entendu la porte claquer. Avez-vous été frappée par un bruit ressemblant à un coup de revolver ?

— Un coup de revolver, monsieur ?

Selden se mit à trembler, puis désignant la rue, elle comprit tout à coup.

— Vous... vous voulez parler de ce pauvre monsieur qui est mort ? Non ! Je... c'est-à-dire nous... enfin, il y a eu un bruit. La cuisinière s'est même écriée : « Tiens, un pneu qui éclate ! »

— Très bien, fit Talbot. Dites à la cuisinière de monter me voir.

Dans la rue, retentit la sirène d'une voiture de police, puis des pas martelèrent le pavé et le carillon de l'entrée tinta longuement.

— Allez chercher miss Grey, me lança Bencolin. Qu'elle vienne immédiatement.

Dehors, des silhouettes noires rendues blafardes par la brume promenaient les rayons de lampes électriques le long de l'escalier du sous-sol. Des jurons étouffés s'élevèrent d'en bas, ainsi qu'une voix réclamant : « Que quelqu'un me fasse ouvrir cette porte de l'intérieur. »

Sharon apparut sur le seuil avant que j'aie le temps de sonner.

Elle portait une robe bleue qui lui seyait à merveille ; mais l'inquiétude obscurcissait son regard d'ambre. Elle avait dû se rendre compte des allées et venues de la police.

— Jeff, il est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ? questionna-t-elle.

Je la mis rapidement au courant. Ses joues roses pâlirent et elle se tordit les mains en murmurant :

— Ça ne finira donc jamais !

Les flammes de la cheminée près de laquelle elle avait l'habitude de s'asseoir dansaient encore dans ses yeux ; mais son parfum et l'élégant mouvement de ses cheveux paraissaient futiles, comme notre tête-à-

tête de la veille. Une volute de brouillard se faufila dans cet intérieur tamisé qu'on imaginait garni de divans profonds et peuplé des mystères de l'Ancienne Chine. Mais la moiteur flétrissait cette vision, comme l'humidité efface les fragiles couleurs d'une peinture sur soie. Une porte grinça dans la maison voisine et quelqu'un recommanda : « Faites attention à lui, les gars ! »

— Savez-vous quelque chose ? demandais-je.

— Je l'ai vu !... L'homme qui l'a emmenée !

— L'avez-vous reconnu ?

— Comment aurais-je pu ? Son visage était caché. Allons, n'y pensons plus. Charmants rendez-vous que les nôtres !

Nous entrâmes dans la maison de Colette Laverne. Au salon, nous croisâmes une grosse femme à la face rougeaude – la cuisinière de toute évidence –, qui suffoquait de colère. Bencolin, assis dans un fauteuil, était absorbé dans la contemplation du pommeau de sa canne qu'il faisait rouler entre ses mains gantées de gris tandis que Talbot, debout à côté de la cheminée, prenait des notes. Quant à Selden, ne sachant pas si elle devait se retirer ou non, elle hésitait sur le pas de la porte.

La pièce tendue de rouge offrait un écrin à la grâce hautaine de Sharon. Sa physionomie avait retrouvé son impassibilité et ses cils voilaient à nouveau un regard froid. Les seuls éléments avec lesquels on pouvait la comparer étaient le vent et la lumière. Prenant une cigarette dans un étui en argent posé sur un tabouret, elle l'alluma, très calme, puis, d'un geste sec, fit claquer le couvercle de la boîte. Ensuite, elle toisa Selden qu'elle jaugea d'un coup d'œil et esquissa un sourire narquois en se retournant.

— Il semble que cela devienne une habitude de nous rencontrer sur les lieux du crime, dit-elle en riant à Bencolin.

Superbe Sharon ! Femme de glace qui narguait le monde entier !

— Je me souviens que Mademoiselle est une hôtesse parfaite, même pour un cadavre, fit remarquer Bencolin, en levant un sourcil. Le monsieur en face de vous est l'inspecteur Talbot. Veuillez raconter ce qui s'est passé ici, en votre présence, cet après-midi, s'il vous plaît.

Elle prit un siège.

— Peu de chose, en vérité. Je suis arrivée vers 3 heures et demie, peut-être un peu avant. Colette descendait justement l'escalier et nous nous sommes installées dans cette pièce pour bavarder. Ensuite un monsieur est venu la chercher et elle est sortie avec lui. C'est tout... Ah, oui, au fait ! Avant d'entrer, un jeune homme qui s'est présenté comme

un policier de Vine Street m'a arrêtée pour me demander ce que je faisais là.

— Soyez un peu plus explicite, pria Bencolin. M^{lle} Laverne était-elle de bonne humeur ?

— D'excellente humeur même. Je ne l'avais jamais vue aussi gaie, ce qui est, pour Colette, un véritable exploit. Elle parlait à mots couverts d'une chose mystérieuse qu'elle venait d'apprendre.

— Vous a-t-elle dit de quoi il s'agissait ?

— Oh non ! Mais j'ai supposé que son précieux Égyptien était sain et sauf. Pendant que nous en discussions, ajouta-t-elle la gorge sèche, la sonnette a retenti... Pardon, j'oubliais. Auparavant, nous avons entendu un bruit, ce devait être le coup de revolver. J'ai sursauté en m'exclamant : « On dirait une détonation. » Mais Colette s'est moquée de moi : « Chérie ! Comme vous êtes nerveuse »... Pourtant, quand c'est elle qui est nerveuse, il lui en faut de la « sympathie » à la « pauvre chérie ». Je me rappelle l'heure : il était 4 heures moins 25.

Avec une pose théâtrale, elle simula un bâillement.

— Elle est allée ouvrir et je l'ai entendue parler à une personne dehors. Les portières étaient baissées et je n'ai pas pu voir son interlocuteur. Elle riait. Puis elle a passé la tête entre les rideaux pour m'annoncer qu'elle devait partir...

» Elle était déjà sur le trottoir quand je suis sortie sur le perron, et elle m'a crié de fermer la porte. Il y avait un homme à côté du réverbère. Il était grand et avait relevé son col.

Abandonnant sa nonchalance affectée, Sharon s'anima.

— L'homme a hélé un taxi. Comme je descendais les marches, mon amie m'a fait un signe de la main, en riant aux éclats et, tout à coup, son compagnon s'est mis à rire avec elle. Puis, toujours hilare, il... il a saisi fermement le bras de Colette.

» Lorsque le taxi s'est arrêté, elle a regardé par terre et vu un chapeau abandonné au milieu du trottoir...

Soudain, une foule d'images assaillirent mon esprit : le corps désarticulé, tête nue ; les cheveux roux clair ; le trou noir dans le manteau à la hauteur du cœur ; le chapeau posé aux pieds de Colette Laverne et de son joyeux compère... Le souffle du démon s'engouffra dans la pièce silencieuse tandis que Sharon, une main sur la tempe, me dévisageait.

— En l'apercevant, continua Sharon, Colette s'est écriée : « Oh, regardez ! Quelqu'un a perdu son vieux chapeau. » L'homme lui a

répondu en français d'une voix étouffée : « Il n'en a sans doute plus besoin, mademoiselle. » Elle a ri à nouveau et donné un grand coup de pied qui a envoyé le couvre-chef rouler dans le caniveau. Puis ils ont grimpé dans le taxi et se sont éloignés.

LE BRACELET DE TURQUOISES

Il y avait déjà eu bon nombre de plaisanteries macabres, mais celle-ci était la pire. Et absolument typique de l'homme diabolique que nous poursuivions, ainsi que de sa nouvelle victime. J'y songeais encore alors que Sharon était depuis longtemps retournée chez elle.

Nous discutâmes un bon moment, mais sans aucun résultat.

— Nous allons tenir un petit conseil de guerre, avait proposé Bencolin. Je vous suggère de fixer rendez-vous à miss Grey pour le dîner et de la chasser de votre esprit jusqu'à ce soir.

Je reconduisis Sharon à son domicile, mais je me sentais si excité et si désorienté que même mon amie me semblait irréaliste. Lorsque je revins, Talbot et Bencolin étaient seuls dans le salon. Ce dernier ferma les portes et nous indiqua des sièges.

— Mieux vaut nous asseoir, dit-il morose. Il va falloir éclaircir quelques points de cette affaire. Puisque le meurtrier m'a forcé la main...

Les théories de Pilgrim que j'avais dédaignées jusque-là affluèrent dans ma tête en un flot incohérent. Je racontai ma visite dans le cabinet du docteur et son interprétation des faits. Tout d'abord, je n'y avais pas accordé beaucoup d'intérêt, mais maintenant que nous savions qu'El Moulk – ou un individu que la femme de chambre avait pris pour El Moulk – avait téléphoné à M^{lle} Laverne, ses hypothèses se vérifiaient.

Bencolin écouta sans m'interrompre, la tête dans les mains. C'est seulement quand je mentionnai l'arme sur le mur, la courte épée décrochée par une main immatérielle, qu'il s'anima brusquement.

— L'arme ! s'exclama-t-il. Oui, bien sûr... Ce pourrait être quelque chose de ce genre. Excellent, Jeff ! Ce détail m'avait échappé. Bien que sa forme ne modifie en rien la suite des événements. Un couteau de cuisine aurait tout aussi bien pu convenir...

— Et la thèse de Pilgrim ?

— Magnifique, mon ami, magnifique. Mais fausse d'un bout à l'autre.

Talbot le regarda, surpris. Une curieuse expression avait envahi son visage pendant que je parlais et il était clair qu'il avait cru aux explications de Pilgrim.

— Mais voyons, monsieur, dit-il, puisque nous venons d'apprendre que M^r El Moulk est encore en vie !

Les traits de Bencolin se crispèrent et, sous ses sourcils arqués, ses yeux lancèrent des éclairs. Il frappa les accoudoirs de son fauteuil avec impatience.

— Bien entendu qu'il est vivant ! Ai-je jamais dit le contraire ? N'est-ce pas exactement ce que j'essaie de démontrer depuis ce matin ? Cela fait partie du jeu de Jack Ketch, de son monstrueux sacrifice, de sa subtile vengeance ! El Moulk a parlé au téléphone, mais le revolver de Jack Ketch braqué sur le cœur et il a attiré cette femme dans Ruination Street. À présent, ils sont tombés tous les deux dans le piège, prêts pour l'exécution. Souvenez-vous que, jadis, le bourreau ne se contentait pas de pendre ses victimes. Il leur faisait subir quelques délicates tortures avant de les tuer...

Talbot se rassit lentement, le front moite de sueur.

— Dieu du ciel ! fit-il comme s'il récitait une prière. Quand je pense qu'ils sont quelque part dans cette ville et que nous n'avons pas la moindre piste...

— Sottises ! dit Bencolin. Je sais où ils se trouvent.

— Vous... vous... savez ?

— Certainement.

— Et vous restez planté là comme un imbécile ! (Talbot se rendit tout à coup compte de ses paroles et devint écarlate.) Je... je vous demande pardon, monsieur, murmura-t-il la gorge sèche. Mais n'empêche...

Bencolin ne sourcilla même pas. Il toisa Talbot de ses yeux brillants et impénétrables, le coude sur le bras du fauteuil et un doigt sur sa tempe. Sur la cheminée, la pendule égrenait les minutes comme des gouttes d'eau qui tombent d'une fontaine.

— Inspecteur, vous aimiez beaucoup votre collègue Bronson, n'est-ce pas ? dit Bencolin après un long silence.

— Nous... nous l'aimions tous, monsieur.

— Et vous souhaitez qu'on envoie son assassin à la potence, n'est-ce

pas ?

— Évidemment.

Bencolin haussa les épaules.

— C'est comme vous voulez. Appelez vos hommes et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je vous conduirai à Ruination Street... Mais si vous agissez ainsi, inspecteur, je vous jure que vous n'attraperez jamais Jack Ketch. Qui plus est, même connaissant son identité, vous ne le convaincrez jamais de meurtre. Il n'a causé aucun préjudice à ceux qui pourraient témoigner contre lui. Ses seules victimes sont Bronson et le Noir. Malheureusement, je n'ai pas le laboratoire de la Sûreté à ma disposition, et je ne saurais vous promettre d'établir sa culpabilité dans ces deux meurtres.

Il s'arrêta un instant.

— Je suis persuadé que, pour quelques heures encore, les jours d'El Moulk et de la femme ne sont pas en danger. Comme Jack Ketch nous l'a rappelé, cela fait dix ans ce soir qu'a eu lieu le duel. Et c'est à la minute précise de l'anniversaire, mais pas avant, qu'il serrera le nœud coulant. Je mets trois vies en jeu sur cette conviction.

— Trois vies ?

— Vous n'avez pas encore compris, à ce que je vois, Talbot, constata-t-il, amusé. Oui, trois vies. Il y aura une autre victime.

Après un silence, Talbot se redressa et sortit son carnet.

— Tout à l'heure, vous m'avez promis d'éclaircir quelques aspects de cette histoire. Alors, j'écoute.

— D'accord, murmura Bencolin en fixant la cheminée. C'est la première fois, au cours d'une enquête, que tous les détails s'emboîtent si parfaitement. Les témoins n'ont pas cherché à nous induire en erreur, mais chacun a raconté les faits selon sa propre optique. Résultat : un cauchemar !

» Examinons d'abord l'ingénieuse hypothèse de Pilgrim, parce qu'elle constitue la base de l'affaire. Malheureusement il nous faudra l'écarter après l'avoir confrontée à d'autres éléments que nous connaissons déjà.

Il prit un cigare, mais ne l'alluma pas.

— En premier lieu, nous savons qu'El Moulk et Colette Laverne unissaient leurs efforts pour découvrir l'identité de Jack Ketch. Dans ce but, ils ont essayé d'arracher à Dallings un secret dont ils le croyaient détenteur. C'est évident d'après le récit que nous a fait Dallings : la façon grossière dont El Moulk l'a abordé, la rencontre au night-club, la

complicité manifeste entre la demoiselle Laverne et El Moulk. Voilà pourquoi j'ai demandé à Dallings si elle l'avait « interrogé ».

» Lundi dernier – il y a cinq jours – Dallings, en état d'ivresse, a insisté pour la raccompagner chez elle, et elle l'a abandonné dans le brouillard. Il lui est arrivé toutes sortes d'aventures avant qu'il ne se retrouve dans Ryder Street. Vous vous souvenez que j'ai voulu savoir combien de temps avait duré sa balade. Sa réponse a été stupéfiante : « Pas plus de vingt minutes. » Autrement dit, alors que le brouillard l'obligeait à se déplacer lentement, qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il allait et qu'il tournait certainement en rond, il a marché d'ici jusqu'à Ryder Street – soit une distance de plusieurs kilomètres – en vingt minutes ? De plus, il aurait dû traverser une des artères les mieux éclairées de Londres et n'aurait pas manqué de croiser des gens... Cela signifie, inspecteur, qu'il ne l'a jamais ramenée dans cette maison.

Bencolin alluma son cigare et en tira de longues bouffées.

— Dallings lui-même s'est rendu compte de cette impossibilité quand il a appris que la maison était située dans Mount Street. C'est pourquoi il était troublé cet après-midi et qu'il a posé cette question idiote à la femme de chambre : « Avez-vous toujours habité ici ? » La vérité est qu'il a dû la déposer dans un endroit très proche de Ryder Street.

» Il y a cinq jours, à 1 heure du matin, il l'a vue disparaître. Or, il y a cinq jours, à 1 heure du matin, le D^r Pilgrim a entendu, de son cabinet, quelqu'un entrer dans la cour et ouvrir la porte de derrière du Brimstone Club avec une clef...

Talbot se frappa le front.

— C'était Colette Laverne, évidemment, dit Bencolin. J'ai trouvé son bracelet de turquoises dans l'escalier privé. Dallings l'avait prévenue qu'elle risquait de le perdre, et c'est ce qui est arrivé. Elle avait promis de faire venir son rapport à El Moulk, mais ne pouvait pas dire à Dallings où elle se rendait sinon le plan aurait échoué. Comme vous le comprenez maintenant, Dallings n'a parcouru que la courte distance qui sépare l'angle de St James's Street de Ryder Street – soit quelques centaines de mètres. Et s'il subsiste encore un doute dans vos esprits, appelons la femme de chambre et demandons-lui si notre amie Colette est rentrée chez elle lundi soir.

Nous connaissions d'avance la réponse. Selden confirma en effet les propos de Bencolin. Quand elle fut partie, Talbot éclata de rire.

— C'est très habile, vraiment, admit-il. Quant à moi, je ne suis qu'un imbécile...

— Il n'y a rien de particulièrement habile dans tout cela, déclara Bencolin. J'ai simplement classé dans leur ordre véritable des faits établis. N'avez-vous jamais appris, inspecteur, que deux et deux font quatre ? C'est une banalité, mais là se situe précisément le piège : sachant que le résultat est quatre, nous sommes incapables d'additionner correctement les deux chiffres. Nous suspendons l'un des « deux » au lustre et nous jetons l'autre sous le canapé. La difficulté ne réside pas dans le fait de les ajouter l'un à l'autre, mais dans l'étrange, mystique et terrible opération de les lier entre eux.

— Mais enfin ! m'exclamai-je. Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit hier soir que Dallings ne l'avait pas reconduite jusqu'ici ?

Bencolin haussa les sourcils.

— Jeff, il vous faut prendre en considération la mentalité de cette femme, répliqua-t-il. Elle ne faisait pas la différence entre passer la nuit avec El Moulk ou chez elle. Alors, pourquoi vous en parler ? Non, non. C'est important pour nous comme vous le verrez plus tard, mais pas pour elle.

— Et la main qui a décroché l'arme sous les yeux de Pilgrim ? demanda Talbot.

— Cela n'a aucun rapport ! Bien entendu, vous avez conclu que la personne qui a pénétré chez El Moulk par la porte de derrière, et avec une clef, est celle qui a pris l'épée. Quelles preuves avez-vous ? Seulement les théories poétiques de Pilgrim qui tentaient d'établir qu'El Moulk montait un énorme et diabolique canular. Non, non et non ! Les visites nocturnes de Colette Laverne faisaient partie du plan d'autodéfense d'El Moulk : mais la main qui s'est emparée de l'arme travaillait contre lui...

Il se leva et arpenta la pièce. Il observait Talbot et s'écria soudain :

— Alors ? Vous ne comprenez pas ce que cela signifie ? Oubliez les idées de Pilgrim : mais si vous admettez que Dallings a accompagné M^{lle} Laverne jusqu'à la cour derrière le Brimstone Club et qu'il a remonté Saint James's Street vers Ryder Street, qu'en découle-t-il ? Le point important est que, durant ce court trajet, il a vu l'ombre d'un gibet ! Et comme vous l'avez fait remarquer vous-même, il est monstrueux de supposer que les gens s'amusent dans les rues de Londres avec des gibets à 1 heure du matin...

— Cela signifie, articula lentement Talbot, que nous avons circonscrit la recherche de Ruination Street à une superficie de quelques centaines de mètres carrés.

Bencolin lui adressa un grand salut.

— Bravo ! inspecteur ! C'est cela même. Et nous en déduirons que... Non, vous tirerez la conclusion vous-même.

Talbot se gratta la nuque avec le coin de son carnet, plongé dans une profonde méditation.

— Nom d'une pipe ! dit-il. C'est suffisamment clair. Vous saviez cela dès le début.

— Naturellement.

— Alors, pourquoi n'avoir rien dit, monsieur ? Pourquoi m'avoir laissé fouiller bêtement tout Londres pour trouver des rues perdues ?

— Parce que, répondit Bencolin, je ne voulais pas alerter le meurtrier. Il fallait qu'il croie que nous continuions à chercher désespérément cette rue perdue dans tous les quartiers possibles, sauf dans celui où il avait établi son repaire.

— Mais si vous connaissez le nom de l'assassin...

La fumée du cigare s'échappa des narines de Bencolin en deux fines colonnes. Il quitta la fenêtre d'où il contemplait Mount Street.

— La seule preuve que j'aie contre lui est là, avoua-t-il en touchant son front. Si seulement le Dr Bayle était avec moi ! Et Sannoy et Disslart, avec leurs assistants du laboratoire ! Je leur dirais : « Messieurs, voilà la vérité. À vous de la démontrer ! », et ils se pencheraient sur leurs microscopes et leurs tubes à essai. Puis bientôt, mes petits lutins sortiraient de leur caverne le sourire aux lèvres, et le couperet de la Veuve Rouge tomberait sur la nuque du criminel. Vous rappelez-vous, Jeff, de quelle manière ils ont confirmé chacune de mes hypothèses dans l'affaire Saligny ? Mais malheureusement, je n'ai pas ces précieux collaborateurs sous la main. Il me faut donc attraper le meurtrier d'une autre façon. Je vais lui tendre une souricière et lorsqu'il s'attaquera à sa troisième victime...

— Vous en avez déjà parlé. Qui sera sa troisième victime ?

— Le lieutenant Graffin, voyons !... Ne l'aviez-vous pas deviné ?

Talbot fit grincer ses dents.

— Si c'est aussi évident que vous semblez le croire, fit-il observer avec amertume, je suppose que j'aurais dû le deviner. Mais, excusez-moi, ce n'est pas le cas ! Graffin ! Pourquoi Graffin ?

— Parce que Graffin sait qui est Jack Ketch. Bien plus, il... Mais il vaudrait mieux que je vous explique.

— Je vous en prie, dit Talbot d'une voix sucrée en s'épongeant à nouveau le front.

— Je vous ai posé ce matin, un certain nombre de questions dans l'espoir qu'elles vous mettraient sur la voie. Il subsiste plusieurs sinistres interrogations au sujet de ce Graffin. Pourquoi El Moulk, qui vivait en ermite, sans profession ni obligations sociales, gardait-il un « secrétaire particulier » ? Et pourquoi Graffin ? C'est un ivrogne, un incapable qui se vante de négliger son travail. Il se traîne dans un état second à longueur de journée, se moque d'El Moulk, l'accable de sarcasmes, le fait enrager et le rend fou au point que l'Égyptien se retient avec peine de l'étrangler. Malgré cela, El Moulk supporte toutes les insultes et, mieux encore, le dorlote ! Notre Égyptien vous paraît-il une personne très sentimentale ou compatissante. Non, inspecteur. Il ne reste qu'une solution, le chantage.

Bencolin tapa violemment son poing sur le dos du fauteuil.

— Mais pour quel motif ? Un motif si sérieux que le violent et insensible El Moulk n'ose pas protester même quand les injures de Graffin devraient le pousser au meurtre. C'est donc un chantage au crime, ni plus ni moins. Un petit scandale ne renverserait pas sa position sociale. Il s'agit donc d'un chantage pour un crime dont Graffin détient les preuves. Des preuves légales et tangibles qui ne risquent pas de perdre leur valeur dans la bouche d'un officier disgracié et abruti par l'alcool. Des preuves, aussi, qui ne se trouvent pas entre les mains d'un individu toujours soûl, mais sont déposées, sous scellés, chez un tiers avec la mention : « À ouvrir en cas de décès. » Autrement, j'imagine mal Graffin habitant seul à côté de notre charmant Égyptien.

» Je vous le demande à nouveau : pourquoi Graffin a-t-il menti à propos de la date à laquelle il est entré au service d'El Moulk ? Quand il a réalisé que nous pouvions le confondre, il a admis qu'il l'avait rencontré, il y a dix ans à Paris ; mais pourquoi ce premier mensonge sur la date et la ville en particulier ? Si nous nous rappelons quels événements douteux ont eu lieu dans la vie de l'Égyptien à ce moment-là, nous saisissons sans peine ce que ce rusé de Graffin cherchait à nous cacher.

Talbot approuva en poussant un profond soupir.

— Oui, acquiesça-t-il. Il sait qui a tué de Lavateur.

— Précisément. Vous souvenez-vous comme il a pâli quand je lui ai dit : « El Moulk n'a-t-il jamais eu à regretter cette dépense supplémentaire ? » J'avais fait mouche ! Notre lieutenant nous apparaît de plus en plus inquiétant. Nous voyons maintenant à quoi nous mènent ces hypothèses...

Ouvrant son manteau, Bencolin s'assit sur l'accoudoir du fauteuil. Il

pointa son cigare vers le petit inspecteur.

— El Moulk a commencé à être persécuté juste après son arrivée à Londres, il y a un peu plus de neuf mois. Non pas pendant les années précédentes, mais à partir du moment où Jack Ketch a appris la vérité à propos de Keane. Jusqu'alors, il pensait sans doute que la personne chère à son cœur avait été tuée à la guerre ; il n'avait jamais suspecté — avant qu'on le lui dise, il y a neuf mois — que cet Anglais inconnu, « Keane », était en réalité l'homme qu'il avait cru mort au champ d'honneur. Et le seul à connaître les faits était Graffin.

» Graffin lui a dévoilé la vérité. Délibérément. La cupidité de notre lieutenant autant que sa haine envers El Moulk l'ont poussé. Il saignait El Moulk à blanc, pourquoi ne pas vendre son secret à un autre et les saigner à blanc tous les deux ? Il pouvait les monter l'un contre l'autre et continuer à soutirer de l'argent à El Moulk tout en se moquant de lui. Un gentil garçon que notre ami Graffin !

» Quoi qu'il en soit, il a tout révélé à Jack Ketch. Par conséquent, il était au courant de la véritable identité de Keane, ce qui l'a guidé dans le choix du vengeur. Si vous en voulez la preuve, reportez-vous quelques heures en arrière !

Dans mon esprit, le faciès fourbe de Graffin, son cou maigre, ses yeux rouges et chassieux se transformèrent en une masse lépreuse et ricanante. Bencolin continua :

— Vous souvenez-vous, hier soir, lorsque nous traversions le hall du Brimstone après avoir examiné le cadavre du chauffeur dans la salle de billard ?... Graffin, nous le savons, était resté toute la journée dans l'appartement. Comment pouvait-il être informé de ce qui venait de se passer ? Il est néanmoins descendu en robe de chambre en demandant : « Où est le détective ? » Grave erreur, car il n'y avait aucun remue-ménage dans le vestibule : à peine un agent à la porte. Il attendait des nouvelles, mais, ne réussissant plus à maîtriser sa frayeur et sa curiosité, il est arrivé. En apercevant l'agent, il a compris que ce qu'il espérait s'était produit et il a laissé échapper cette phrase malencontreuse.

Il y eut une longue pause, puis Talbot se frappa à nouveau le front.

— J'y suis ! Graffin sait alors qui est Jack Ketch.

Bencolin rit. Mais c'était un rire cruel, presque silencieux, qui le secouait chaque fois qu'il accrochait quelqu'un comme un papillon sur une feuille de papier.

— Naturellement, inspecteur. À présent, étudions sa conduite, à la lumière de ce fait. Ses railleries quand El Moulk recevait les paquets

par la poste. Ses furieux démentis à propos de la persécution subie par l'Égyptien ; sa trop grande insistance à nous assurer qu'il ignorait l'origine des menaces. Cet homme est doté d'une sorte d'habileté méprisante qui n'aurait pas abusé un enfant. Examinons brièvement tout ce qu'il a dit ou fait et voyons si j'ai raison. Rappelez-vous son exclamation lorsqu'il m'a aperçu à la porte de l'escalier privé, une bougie à la main : « Foutez le camp, espèce d'imbécile : foutez le camp » ; ce cri que le Dr Pilgrim a expliqué avec tant d'ingéniosité, mais en se trompant... Graffin ne m'aurait jamais confondu avec El Moulk ; je mesure au moins vingt-cinq centimètres de plus que lui. Il m'a confondu avec le meurtrier... Enfin, et pour terminer, songez à la remarque de M^{lle} Laverne affirmant que quelqu'un connaissait l'identité de Jack Ketch, mais ne la révélerait pas. Elle savait évidemment que Graffin détenait ce secret, mais aussi qu'il ne parlerait jamais.

La pendule sonna 6 heures et demie tandis que Talbot, la tête penchée, réfléchissait.

— Oui, bien sûr, dit-il. Il faisait chanter M^r El Moulk, et maintenant, il en fait chanter un autre...

— C'est un jeu dangereux à pratiquer avec Jack Ketch, ajouta Bencolin. Vous comprenez donc que, logiquement, Graffin sera sa prochaine victime. Il complètera le joyeux trio : El Moulk qui a commis le crime, Colette Laverne qui est sa complice et Graffin qui l'a dissimulé...

Il s'arrêta quand Talbot se leva d'un air résolu.

— Il faut que j'aille interroger M^r Graffin, murmura-t-il d'une voix glaciale.

— Asseyez-vous, inspecteur ! ordonna Bencolin. Assis ! Si vous suivez mes conseils, vous n'en ferez rien ! Graffin est notre appât pour Jack Ketch. Je vais vous exposer le plan qui sera mis à exécution cette nuit. Venez dîner avec moi, nous en parlerons. Jeff, vous sortez avec miss Grey, mais, je vous en supplie, soyez de retour au Brimstone à minuit. Il y aura du travail. Je vous jure que cette nuit, Jack Ketch partira à la quête de sa proie pour la tuer.

Il se redressa en boutonnant son manteau. C'était l'heure où chacun se préparait à vêtir son habit de soirée pour aller boire un cocktail. Une énergie nouvelle remplissait les rues : la circulation s'amplifiait ; dans les restaurants, les violons de l'orchestre s'accordaient. À l'entrée des théâtres, des gens volubiles faisaient la queue, jetant parfois une pièce à un bateleur qui les avait distraits pendant leur attente. Quant à nous, nous avions hâte que le rideau se lève sur nos marionnettes. Nous

entendions déjà les horribles poupées gigoter dans leurs boîtes, prêtes à surgir dans le noir en ricanant et à tuer...

— Nous le cernons, inspecteur, fit Bencolin. Plus que quelques heures...

Le sourire aux lèvres, il suivait du bout de sa canne les motifs sur le tapis.

— En attendant, notre ami Graffin tremble de peur. Dans un moment d'égarement, il a vendu son secret à Jack Ketch. Et maintenant, il se tape la tête contre les murs. Il n'a rien à envier au célèbre Dr Frankenstein. Lui aussi a engendré un monstre : il a donné vie à Jack Ketch. Alors il tourne en rond, fou de terreur, car il s'est rendu compte que son effroyable créature s'est retournée contre lui... Que diriez-vous, inspecteur, si vous voyiez cette terrible figure chaque fois que vous regardez par-dessus votre épaule ?

Dans notre spectacle, Jack Ketch, la tête recouverte d'une cagoule, poursuivait en hurlant sa victime à travers forêts et marécages ! J'imaginai la face rougeaude de Graffin et à nouveau il me semblait que le rire de Bencolin emplissait la pièce. Impénétrable, le détective se tenait à côté de la table, promenant sa canne sur le tapis, comme s'il cherchait à écraser une fourmi qui s'y serait cachée. Il observait l'inspecteur avec ravissement.

Talbot souleva les portières. L'orchestre se mettait en place ! Des bruits de pas résonnèrent au fond du corridor et dans la froide lumière du crépuscule, on emporta le corps de Bronson. L'écho de ces pas, mêlé aux violoncelles, cors et violons, entamait l'ouverture. Une curieuse expression crispa le visage du petit inspecteur qui se racla soudain la gorge.

— Je crois, monsieur, dit Talbot, que c'est épouvantable d'être traqué par Jack Ketch... Mais si j'avais commis un crime, je préférerais avoir le diable à mes trousses plutôt qu'Henri Bencolin.

Il ouvrit la porte toute grande.

UN SIMPLE GANT PEUT EN DIRE LONG

« – No one to talk wîth
 All by myself,
 No one to walk with
 But I'm happy on the shelf :
 Ain't misbehavin' ! – » ¹

Sous les lumières tamisées, une voix de cauchemar chantait cette chanson dans le glissement des pas des danseurs : elle se brisa sur une note trop haute et fut engloutie par le cri langoureux des cornets à pistons. Dans la pénombre de la piste, un mille-pattes multicolore, auquel je prêtais moi-même mes deux jambes, se tortillait au rythme de la musique. Nous étions si serrés que des bouffées de chaleur provoquées par le champagne et les martèlements de la batterie me montaient à la tête. J'apercevais néanmoins la ligne sombre des cils de Sharon et l'expression de ses yeux quand nous étions étroitement enlacés en dansant, et j'espérais – pour plusieurs raisons – que l'orchestre ne s'arrêterait pas avant longtemps...

Tout au long de la soirée, nous avons fait la tournée des bars ; mais en réalité, notre souper consista seulement en trois petits canapés arrosés d'une goutte de champagne. Nos pérégrinations commencèrent, bien entendu, au moment où Sharon insista pour aller dîner dans un endroit discret.

S'il est une leçon qu'une personne d'intelligence moyenne apprend à Paris, c'est de se méfier des gens qui veulent vous emmener dans des restaurants pittoresques encore peu fréquentés. Ce sont justement ces restaurants-là que tout le monde connaît.

Plus ils sont petits, mal éclairés et difficiles à trouver dans un labyrinthe d'arrière-cours, plus vous avez l'assurance qu'ils seront des enfers de bruit et de fumée. Si des amis viennent me voir à Paris et me demandent de les conduire dans « un coin tranquille », je propose

toujours le Ritz. Un bon dîner a trois règles fondamentales : une cuisine raffinée, du bon vin et de l'intimité. En un mot, la table est un lieu pour parler et philosopher ; mais comment un philosophe peut-il être à l'aise si tous ses voisins écoutent son discours. Il n'y a rien de plus désagréable que d'être assis sur des banquettes, coude à coude avec les autres convives et d'être obligé de les entendre ; quand ils ne se mêlent pas de votre conversation ! Je déteste les hurlements et les garçons débordés ! Il ne reste actuellement à Paris que trois restaurants confortables, et uniquement parce qu'ils sont si célèbres, que personne n'y va.

Mais l'âme romantique de Sharon exigeait un « endroit discret » ; nous nous y rendîmes donc. A ma grande surprise, l'établissement n'était pas trop plein et, grâce en soit rendue à ma compagne, spécialisée dans la plus noble des boissons, la bière. Les belles femmes un peu collet monté, comme Sharon, ne buvaient d'ailleurs de la bière que dans les bars de ce genre... Et Sharon qui était dans de bonnes dispositions commanda une Pilsener dans un pot en étain. Ses yeux, lui dis-je, avaient la couleur de ce breuvage incomparable : doux, prometteurs et attirants comme une bière brune ; mais mon compliment ne sembla pas lui plaire.

Plus tard, elle voulut danser et c'est ainsi que débuta notre circuit. Nous avons dansé sur Ain 't Misbehavin', puis sur d'autres morceaux et dans d'autres clubs, pour finir « Chez Aladin ». Cette boîte de nuit était curieuse et exactement comme Dallings l'avait décrite.

Il y avait le clair de lune bleu qui brillait sur un décor de mosquée, les tables cachées sous des arbres nains aux fruits en argent et les coins sombres où scintillaient les chemises empesées et les gorges couvertes de bijoux. Mais hormis un léger brouhaha ou un éclat de rire occasionnel, on aurait cru le lieu désert. D'invisibles musiciens distillaient un air de jazz et un spot lumineux s'ouvrit sur un individu portant pantalons bouffants et fez rouge qui entama une rengaine dont les paroles racontaient l'histoire de sa maman à Bagdad.

Sharon et moi étions installés dans un angle reculé à la forte odeur d'épices. La nappe était d'un blanc éclatant qui se reflétait sur nos verres et sur les cheveux de mon amie. Nous bavardions en buvant une bouteille tandis que l'orchestre jouait des valse anciennes ; valse qui paraissaient surgir du crépuscule, lentes au début, puis dont le rythme s'accélére, et qui, semblables à des pierrots lunaires, allument les feux du souvenir au plus profond de nos cœurs... Je contemplais le pâle visage de Sharon ; je connaissais ce souffle court, cette lueur dans ses yeux et ce demi-sourire qui ourlait ses douces lèvres. Elle avait le charme d'une source vive. Et notre rêverie devint plus irréelle encore quand nous nous avouâmes, simplement, ce que nous n'avions jamais

osé nous dire auparavant : « je vous aime ». Le rouge lui monta aux joues, mais nous étions tous les deux dans un état de grande exaltation comme si nous avions enfin brisé nos chaînes. Nos cœurs battaient à tout rompre : c'était l'extase.

Oui, l'extase. Je répète le mot, bien qu'il ne convienne pas à notre entourage. Ces gens – ces drôles de gens – étaient trop futiles, trop stupides, trop méfiants pour l'amour. Maintenant que ce sentiment avait éclaté au grand jour, nous nous sentions plus libres. Demain, nous partirions ensemble et rien ne nous séparerait plus. Pour l'instant, nous nous taisions, car notre émotion était si forte qu'elle ne pouvait s'exprimer en paroles. L'air de valse mourut peu à peu. Si quelqu'un nous avait observés dans l'obscurité, il n'aurait vu que les deux bouts incandescents de nos cigarettes.

Mais brisons là ; cette histoire parle de meurtre, si je me souviens bien...

Je grelottais de froid en montant les marches du Brimstone Club, peu avant minuit. Le brouillard s'était levé pour faire place à une nuit sans lune qu'éclairaient de temps à autre quelques rares flocons de neige. Accoudé à une fenêtre près de l'entrée, je remarquai un homme qui attendait, immobile...

Le hall était désert. D'habitude, cet endroit est peuplé de bruits divers : voix qui murmurent dans le salon, choc des boules sur le billard ou cliquetis des verres au bar. Mais ce soir-là, ni son ni âme qui vive. L'ascenseur se trouvait au rez-de-chaussée, sans liftier. Mes pas résonnaient sur le marbre et faisaient vibrer les appliques qui dispensaient une faible lumière. Je lus alors l'inscription gravée tout autour de la rotonde : « A la vieille sorcière et au petit lutin... »

Un feu se consumait lentement dans la cheminée du salon. Quelques flammèches rougeoyaient dans le noir. Mais là non plus, ni éclairage ni âme qui vive. J'allais rabattre les rideaux lorsque je distinguai près de la fenêtre la silhouette d'un homme. Il ne bougeait pas et paraissait sourire dans la pâle lueur qui tombait d'un réverbère.

Cette forme vague et silencieuse était si étrange que je voulus allumer l'électricité. Mais pourquoi s'étonner des lubies des membres de ce curieux club. Si quelqu'un avait décidé de rester dans l'obscurité, c'était son affaire ; pour ma part cependant, j'avais l'impression de pénétrer dans un monde de fantômes.

Je tirai la portière et revins dans le vestibule. Personne à la réception. Sacrebleu ! Bencolin aurait-il donné des ordres ? J'appelai le liftier, mais n'obtins comme réponse que l'écho de mes propres paroles. J'explorai une à une les autres pièces du rez-de-chaussée ;

elles étaient toutes vides. Pour terminer, je jetai un coup d'œil dans la salle de billard où nous avions déposé la veille le corps du chauffeur. La lumière de la rue découpait les contours de la table et il y faisait froid et humide. En fermant la porte derrière moi, j'hésitai à me retourner. Y avait-il une troisième personne près de la fenêtre ?

Je me décidai à regarder. L'espace d'un instant, j'aurais juré qu'un visage souriant m'avait fait face. Sottises ! Ce n'étaient certainement que les variations de l'éclairage extérieur. Je songeai alors que Bencolin devait m'attendre dans sa chambre. Je montai les deux étages à pied et traversai le couloir obscur jusqu'à sa porte. Je frappai vigoureusement, mais sans résultat.

On aurait au moins pu mettre une lampe à cet endroit ! L'odeur de moisi dans le passage était oppressante. En reprenant mon escalade quatre à quatre, je tentai de combattre un malaise de plus en plus grand. Quoi qu'il en soit, je pourrais toujours m'installer dans ma chambre et causer au coin du feu avec Thomas jusqu'à l'arrivée de Bencolin. J'avais presque atteint le dernier palier quand je me rappelai que j'avais donné sa soirée à Thomas pour qu'il rende visite à sa famille à Tooting. À mon immense surprise, le couloir du quatrième étage était éclairé.

Tous les becs de gaz étaient allumés et faisaient ressortir le mauvais goût de la décoration. La saleté des murs, invisible dans l'ombre, éclatait en pleine lumière ; ce qui aurait scandalisé les gentlemen à moustaches des années 1880. Je me souvins avoir entendu que l'appartement d'El Moulk fut jadis habité par le romanesque lord Rayle, qui se suicida pour l'amour de Kitty Darkins. Une bouffée de ce passé rocambolesque remonta à la surface comme si l'on avait forcé un vieux placard et l'air s'emplit du chuchotement des amoureux qui réclamaient plus de musique et plus de vin...

J'ouvris la porte de ma chambre qui était dans le noir. Il me sembla encore voir une de ces énigmatiques silhouettes adossée à ma fenêtre. Pourtant lorsque j'allumai la lampe à gaz sur la table, tout me parut en ordre. À mesure que la flamme grossissait, les panneaux beige et or, le manteau de la cheminée en marbre blanc, les miroirs dorés dont la surface était à moitié écaillée, les montants du lit avec le monstrueux baldaquin et les lourds rideaux de velours clair reprirent leur forme. Ma sensation d'insécurité était idiote. Comme le vieux Scrooge assailli par les fantômes, j'essayai de me convaincre en jetant un regard circulaire que chaque objet était à sa place : la valise sous la croisée, et les vêtements dans l'armoire. Personne n'avait revêtu sa robe de chambre qui pendait au mur dans une attitude suspecte. J'enfilai la mienne et lançai mon imperméable mouillé et ma veste sur une chaise. On avait oublié de préparer le feu et la chambre était glaciale. Ce

désagrément me mit dans une rage folle. J'appuyai avec colère sur la sonnette et m'assis dans un fauteuil devant le foyer éteint.

Mais qui tapait donc avec un marteau ? Je tendis l'oreille et perçus à nouveau ce bruit sourd de clous que l'on enfonce. Les coups étaient intermittents : j'en entendis d'abord deux, suivis par un long silence comme si l'artisan étudiait son œuvre ; enfin, quand j'eus acquis la certitude d'avoir été le jouet de mon imagination, plusieurs autres, étouffés. Mais le son était si lointain que je pensai avoir rêvé. Je m'approchai de la fenêtre qui donnait sur le conduit d'aération et essayai, sans succès à cause de l'épaisse couche de givre qui recouvrait la vitre, de regarder au-dehors.

On frappa à la porte. Je dois avouer que mon cœur bondit dans ma poitrine lorsque je dis : « Entrez ». Il y eut une sorte de gargouillis et le visage ridé de Teddy apparut sur le seuil.

— B'soir, m'sieur ! fit-il avec un large sourire. Z'avez sonné, m'sieur ?

Se fâcher était inutile. Je lui ordonnai sèchement d'apporter du charbon et d'allumer le feu ; il opina plusieurs fois du chef en clignant les yeux et disparut dans un relent de brillantine. Le raclement du seau sur le sol m'annonça bientôt son retour. Chantonnant de sa voix de fausset, Teddy s'occupa du chauffage. Une joyeuse flambée ronronnait dans l'âtre quand j'entendis à nouveau le martèlement. C'était comme si l'on construisait quelque chose, un échafaud ou un...

Je marchais de long en large dans la pièce, lorsque soudain, mon œil tomba sur une de ces odieuses cravates aux couleurs voyantes que les femmes prennent tant de plaisir à vous offrir pour les fêtes. Je la fis glisser sur ma main en feignant l'admiration et vis le regard envieux de Teddy.

— As-tu rencontré d'autres fantômes, Teddy ? demandai-je.

Il lâcha brusquement la pelle à charbon et recula, terrifié.

— J'en ai jamais vu ! hurla-t-il. Vrai de vrai, j'en ai jamais vu !

Puis il se mit à pleurnicher.

— N'aie pas peur, Teddy ; ils ne t'attraperont jamais. Aimerais-tu que je t'offre cette cravate et un ou deux shillings en prime ?

— Hum ! marmonna-t-il, en me jetant des coups d'œil furtifs. Mais j'les ai pas vus ! J' fais tout ce qu'on me dit, n'est-ce pas ? Y a pas de spectres qui vont venir me prendre, hein ? Quand on m'envoie faire des courses, j' reviens toujours. Toujours ! Et quand ils m' donnent de l'argent, j' rends toujours la monnaie...

— Je sais, Teddy. Je sais que tu n'as rien vu là-bas, aujourd'hui.

— Oh là ! Comme j' voudrais avoir rien vu ! cria-t-il, changeant soudain d'attitude. Il m' regardait, oui, il m' regardait par en d'sous...

Ses yeux semblaient fixer une vision d'apocalypse au-delà de mon épaule. Puis il ramassa le seau.

— Par en dessous ? répétais-je négligemment. Il te regardait d'en bas ? Tu étais dans l'escalier, Teddy ?

Il fit demi-tour et s'enfuit sans même s'arrêter pour prendre la cravate que je lui tendais. Tant pis ! Je m'installai confortablement devant la cheminée et augmentai le tirage. Quelle béatitude que le feu : déplier les doigts devant les flammes tandis que gronde le vent...

La serrure grinça et Bencolin se présenta dans l'embrasure de la porte. Il avait mis une robe de chambre noire comme la mort qui accentuait le côté anguleux de sa mince et haute carrure. Il tenait la tête penchée et malgré la distance, je remarquai l'éclat diabolique de ses yeux. S'avancant vers le foyer, il tira de sa poche un pistolet automatique et un sifflet d'agent de police qu'il rangea sur la tablette de la cheminée.

— Oui ? dis-je.

Il sortit d'autres objets : un mince volume relié en cuir et quelques feuilles de manuscrit, et les disposa avec soin comme s'il s'agissait de cadeaux de Noël puis se tourna vers moi. Le détective semblait calme, mais ses narines frémissaient et une joie féroce couvait en lui.

— Eh bien, Jeff ?

Esquissant un sourire, il s'enfonça paresseusement dans un fauteuil devant le feu et prit sur la cheminée une bouteille de cognac et un verre.

— Que se passe-t-il ?

— Le veau se gave pour devenir un plus bel appât, répondit-il. En clair, le lieutenant Graffin fait la tournée des bars et des night-clubs, de préférence bondés, pour se donner l'héroïque courage de rentrer. J'ajouterais qu'il est filé par les meilleurs limiers de Talbot. Nous voulons éviter une attaque prématurée.

— Et quel est exactement votre plan pour cette nuit ?

— Jack Ketch va tenter d'attraper Graffin et le piège est tendu.

— N'accordez-vous pas trop de crédit à la simple supposition que Jack Ketch s'emparera de Graffin cette nuit ? demandai-je. Et s'il ne mordait pas à l'hameçon ?

— Cela ne changerait rien. Nous le coïncerions malgré tout. Je suis prêt à toute éventualité... Vous le verrez sous peu. Puis-je compter sur vous pour exécuter mes ordres sans poser de question ?

— Naturellement.

— Même si vous risquez d'encourir un danger mortel ?

— Pourquoi pas ? Mais j'aimerais au moins savoir ce que vous manigancez. Vous êtes bien mystérieux... À propos, où est Talbot ?

— Lui aussi obéit à mes ordres.

Le visage de Bencolin s'assombrit.

— Jeff, si j'ai mal interprété les indices, si j'ai fait la moindre erreur de calcul, d'indicibles horreurs nous sont réservées à tous. Une hypothèse, rien de plus ! (Il regardait fixement ses mains qu'il ouvrait et fermait dans un geste spasmodique.) Je jongle avec la vie d'êtres humains. Que Dieu me protège ! Si j'échoue, c'est Talbot qui en souffrira le plus, car il s'en est aveuglément remis à moi.

Je compris à peine ses derniers mots. Lourds, lents et insistants, les coups de marteau avaient repris. Je crus aussi discerner des pas.

— Ça recommence ! m'écriai-je. Entendez-vous ?

— Quoi ? questionna-t-il, un verre à la main.

— Écoutez !

Ce n'était pas un effet de mon imagination. Toc, toc ; une pause ; toc, toc, toc : les martèlements furtifs se répétaient. N'importe qui pouvait les entendre. Alors pourquoi Bencolin me dévisageait – il avec ironie ?

— Mon cher Jeff, déclara-t-il, vous êtes surmené. Peut-être n'êtes-vous pas en état de...

— Encore une de vos inventions, lançai-je avec animosité. Vous entendez ce bruit aussi bien que moi ; vous n'êtes pas sourd. Si vous essayez de jouer avec les nerfs du meurtrier, très bien. Mais dites-le. Ne restez pas là à...

— Comme vous voudrez, répondit-il en soupirant. (Sa voix se fit plus aiguë.) Gardez votre calme, mon ami ! Êtes-vous avec moi, oui ou non ?

— D'accord. Parlez, je vous en prie.

J'allumai une cigarette. Perdu dans ses pensées, Bencolin tira le fauteuil de l'autre côté de la cheminée.

— Il se peut que nous ayons à attendre. Graffin n'est pas encore rentré. S'il y a la moindre alerte, je serai prévenu ; pour l'instant, il faut

prendre notre mal en patience. Mais je pense pouvoir vous distraire en vous racontant quelques faits intéressants.

Il se recueillit un moment tout en agitant distraitemment la bouteille de cognac. Puis il me demanda, le regard en coin :

— Jeff, où est allé El Moulk la dernière fois qu'il est sorti d'ici en voiture ?

— Quelle idée de me poser cette question à moi ? Interrogez plutôt Scotland Yard. A Ruination Street... En enfer, peut-être. A...

— Réfléchissez un peu, suggéra-t-il avec gentillesse. Que savons-nous exactement ?

— Qu'il est parti chercher M^{lle} Laverne chez elle et qu'il a été attaqué en route...

Il hocha la tête dans un mouvement de lassitude.

— Je suis content que vous mentionniez ces indices, approuva-t-il. Ce sont les deux seules preuves que nous possédions : preuves qui ont été spécialement fabriquées pour nous. Et qui sont fausses.

Découragé, je haussai les épaules. Bencolin continua :

— Nous avons trouvé sa canne et ses gants dans la limousine. Nous devons donc en déduire qu'il n'avait pas atteint sa destination. Il y avait aussi un carton d'orchidées pour nous faire croire qu'il allait chez M^{lle} Laverne.

— Il lui avait pourtant téléphoné de l'attendre.

— Dites plutôt que la demoiselle a reçu un coup de fil la priant d'être prête pour 7 heures. Le correspondant a prétexté un rhume pour expliquer le son étrange de sa voix. Vous aviez parlé à El Moulk, Jeff. Était-il enrhumé ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Ce message fut transmis vers 6 heures environ. Or tôt dans l'après-midi, avant que ce rendez-vous fût pris – en fait, bien avant qu'il sache si elle était libre –, il a commandé une garniture de corsage chez le fleuriste. L'employé a d'ailleurs aussi remarqué ce rhume étrange. Dites-moi, Jeff, quand vous invitez une dame au restaurant, apportez-vous les fleurs vous-même ? C'est une façon de procéder plutôt inhabituelle, surtout si vous les avez achetées plusieurs heures auparavant. Quelqu'un est passé prendre le paquet au magasin : un homme très grand, d'après les témoignages. Donc, certainement pas El Moulk. Un de ses domestiques ? Joyet ne correspond pas à la description, de plus, il ne se trouvait pas à Londres ce jour-là. Graffin ? La silhouette conviendrait, mais nous sommes

certains qu'il n'a pas quitté le Club de la journée. Il ne s'agissait pas non plus d'un serviteur du Brimstone. Bizarre, n'est-ce pas ?... Où étaient conservées les orchidées jusqu'à ce que El Moulk s'en aille ? La voiture avait été nettoyée avant de sortir du garage et elle ne contenait rien. Vous avez vu l'Égyptien descendre l'escalier et monter dans son automobile. Tenait-il un carton à la main ?

— Non, j'en suis sûr.

— Inutile de s'appesantir sur la question. Il est évident que c'est le mystérieux « homme enrhumé » qui a donné ces deux coups de téléphone. Et non El Moulk qui ignorait tout du rendez-vous et des fleurs. En résumé, cet inconnu a purement et simplement confectionné des preuves pour nous faire croire qu'El Moulk allait chez M^{lle} Laverne. Au cas où nous n'aurions pas découvert le rendez-vous, l'homme enrhumé a délibérément insisté sur le fait qu'il rencontrait une femme. D'où les orchidées. Comme elles n'étaient pas dans l'auto lorsque l'Égyptien est parti et qu'il ne les avait pas avec lui, elles ont été déposées plus tard par l'individu de haute taille qui les a achetées. C'était une fausse piste pour nous égarer.

Expliquée de la sorte, l'affaire devenait limpide... Je jetai mon mégot dans le feu et allumai une autre cigarette. Bencolin se mit à rire tout bas.

— Nous avons donc établi, dit-il d'un air songeur, que Jack Ketch voulait nous induire en erreur sur la destination d'El Moulk. La canne et les gants devaient nous laisser supposer qu'il avait été attiré hors de la voiture (par un stratagème quelconque) et attaqué à ce moment-là... Essayons de reconstituer ce qui s'est réellement passé. Souvenez-vous de l'aspect des gants quand nous les avons examinés. La main droite portait de curieuses traces de poussière.

J'acquiesçai, songeant aux taches sur le bout des doigts et en travers de la paume.

— Vous avez confirmé vous-même, que les gants d'El Moulk étaient immaculés au moment où il est monté dans la limousine, résuma le détective. L'auto ayant été briquée, il n'a pas pu se salir de la sorte en chemin. Par conséquent, c'est après être descendu qu'il a souillé ses gants.

» Malgré cela, il faudrait admettre qu'il a été enlevé de force pendant le trajet, constata Bencolin. Impossibilité notoire, Jeff ! Vous figurez-vous cet homme, malmené puis réduit à l'impuissance par son ravisseur, qui retire délicatement ses gants et les place sur le siège arrière de sa voiture. Mon vieux, c'est la plus grosse bêtise qu'on ait jamais essayé de me faire avaler.

» Il est certain qu'El Moulk a quitté le véhicule de son plein gré. Il avait ses gants et sa canne – vous souvenez-vous de l'épaisse couche de saleté qui recouvrait le pommeau ? Le chauffeur était assis au volant, sans la plus petite arrière-pensée, ni la moindre crainte. Et El Moulk, qui avait voyagé derrière ses vitres à l'épreuve des balles, ne redoutait plus rien... puisqu'il avait atteint sa destination.

De sinistres visions commençaient à se former au milieu des flammes rouges et jaunes de la cheminée. La voix basse et monocorde de Bencolin parut venir de très loin.

— Rappelez-vous, Jeff, qu'il s'agissait de poussière et non de boue. Or, il pleuvait ce soir-là et s'il y avait eu des taches de boue, elles auraient durci. Ces traces ont donc été faites à l'intérieur : dans la maison où il est allé...

» Imaginez ce dandy descendant de sa voiture dans le brouillard, traversant la rue et entrant dans un immeuble. Sur quoi a-t-il bien pu poser la main dans l'obscurité ?

Des taches sur le bout des doigts et en travers de la paume... Du feu surgit tout à coup une monstrueuse main gantée qui s'appuyait sur...

— Une rampe d'escalier, dis-je tranquillement.

Un ange passa. Puis Bencolin éclata de rire en se resservant à boire.

— C'est ce que je cherchais lorsque vous m'avez vu inspecter la rampe de l'escalier privé avec une bougie. Cette mise en scène compliquée signifie qu'El Moulk a fait le tour du pâté de maisons, garé la voiture dans la cour et grimpé l'escalier qui conduit par l'arrière à son propre appartement !

1

Classique du Jazz. « Ain't Misbehavin' » a été composé en 1929 par Fats Waller et Harry Brooks pour la musique et Andy Razaf pour les paroles.

« Personne à qui parler

Je suis tout seul,

Personne avec qui marcher

Mais je suis heureux dans mon coin :

J'fais rien d'mal ! »

LA RUE DES ÉTRANGLÉS

Il arrive parfois que l'évidence vous assomme comme un coup de matraque. Grâce à ces révélations, un voile se déchira dans mon esprit et la lumière se fit, accompagnée d'une immense vague de dégoût... Bencolin, qui s'était levé, me considérait d'un air amusé, adossé à la cheminée dans une de ses attitudes favorites.

— J'ai bien entendu retrouvé la trace du gant sur la rampe, reprit-il. Je croyais que vous aviez compris le but de mes investigations. Et puis cet après-midi, lorsque je vous ai donné à tous des indications sur l'emplacement de Ruination Street, j'étais certain que la solution s'imposerait à vous.

— Alors Ruination Street est...

— L'arrière-cour de l'immeuble. C'était manifeste dès le début de l'affaire. Je vous expliquerai dans un instant la signification de ce curieux nom.

Il fixait en souriant le fond de son verre.

— Mais au nom du Ciel, pour quelles raisons un homme peut-il bien monter dans sa voiture pour faire le tour de sa propre maison ? demandai-je.

— Oui, Jeff, pourquoi ? C'est ce geste-là qui nous a égarés. Quand un homme sort de chez lui, personne n'imagine que c'est pour y revenir par la porte de derrière. Et El Moulk comptait là – dessus.

— El Moulk ?

— Oui... Avez-vous oublié la conversation que nous a rapportée Joyet ? Peu de temps avant qu'il ne parte pour Paris, El Moulk s'était confié à lui : « Si tout marche bien, je vais prendre ce Jack Ketch au piège. Je vais le prendre sur le fait. J'ai trouvé de l'aide, ici même, au Club. »

» Ce soir-là, Jeff, El Moulk a cru tendre une souricière à Jack Ketch, alors qu'en réalité, il n'était qu'un jouet entre ses mains. Ce qui a dû se passer est très simple. Le meurtrier – qu'El Moulk ne soupçonnait

pas – s’est lié d’amitié avec lui. Il raconte à notre Égyptien qu’il a remarqué des choses bizarres dans l’appartement de ce dernier – peut-être même lui a-t-il dit qu’il avait vu Jack Ketch. Il lui suggère donc l’idée du piège. Pourquoi ne pas sortir un soir avec la limousine, comme pour un long trajet, et rentrer discrètement par l’escalier privé ? Jack Ketch serait abusé et en profiterait pour visiter son logement ; et El Moulk, dissimulé, pourrait l’observer...

Le détective fit un geste dédaigneux.

— Pas très malin ce plan, n’est-ce pas ? Mais El Moulk était suffisamment affolé pour accepter n’importe quoi. Il n’a jamais eu l’intention d’aller chez M^{lle} Laverne, parce qu’il espérait, ce soir-là, épier Jack Ketch.

Je me mis à arpenter la pièce. Petit à petit, les fils du complot se démêlaient...

— Saisissez-vous toute l’astuce du meurtrier ? En persuadant tout le monde qu’El Moulk avait quitté le Club, il était sûr que la police ne fouillerait jamais le bâtiment ! Il a abusé sa victime et l’a cachée. La police a cherché dans les moindres recoins de Londres, sauf sous son nez. Je crois que ce stratagème est à classer parmi les plus habiles que l’on ait enregistrés dans les annales du crime.

Ses yeux brillaient et sa voix avait pris un ton admiratif.

— Vous figurez-vous le tableau, Jeff ? Quand El Moulk monte l’escalier, le meurtrier l’attend sur un des paliers, tapi dans l’ombre. Jack Ketch lui a peut-être même proposé de faire le guet avec lui. La mouche, impatiente, vient alors sans hésiter se jeter dans la toile de l’araignée...

— Mais où El Moulk pensait-il s’embusquer ? m’exclamai-je. On nous a assuré que Jack Ketch avait le moyen d’entrer dans l’appartement et d’y déposer ses souvenirs sans être découvert. El Moulk ne pouvait pas simplement s’asseoir et attendre ; cette manière d’agir n’aurait pas trompé un être tel que Jack Ketch.

Bencolin tendit son verre dans ma direction.

— Vous arrivez au point crucial du plan qui consistait à amener El Moulk dans le piège de son plein gré... Vous avez sûrement entendu parler d’une chambre mystérieuse où se déroulaient autrefois des orgies et où lord Rayle...

— Mais c’est une légende ! On m’a dit que...

Il secoua la tête.

— J’ai bien peur qu’il ne s’agisse pas d’une légende, Jeff. Vous avez

été frappé par le fait que Jack Ketch peut circuler incognito dans la maison. Il a donc un moyen – un moyen secret – de pénétrer dans le logement d'El Moulk.

Je me pris la tête dans les mains.

— Et ce logement est celui qu'occupait jadis lord Rayle !...

— Vous avez compris, répondit le détective. Est-ce clair à présent ? Le meurtrier a dû signaler à El Moulk qu'il connaissait une chambre dérobée, communiquant avec son appartement. Notre ingénieur M^r Ketch lui a offert de l'y conduire pour surveiller la venue du tueur.

» Ce plan a été mené à la perfection ! La mouche ravie s'est envolée tout droit vers le repaire de Jack Ketch. Un coup sur la tête et un tampon de chloroforme : le tour était joué...

— Ainsi donc, El Moulk et la femme sont prisonniers ici même, à l'heure qu'il est...

— Oui.

— Et je suppose que vous savez où se trouve cette chambre secrète ?

— Bien sûr. Pas vous ?

En moi-même, je pensais que Bencolin en faisait un peu trop. Mais son regard impatient m'indiqua que son irritation n'était pas feinte. Il était exaspéré par la lenteur de nos esprits incapables de saisir la vérité en une seconde. Pour l'instant, il me dévisageait comme s'il n'en croyait pas ses oreilles ; puis il se détendit.

— Je vois que vous êtes sérieux, fit-il remarquer. De plus, nous possédons un indice qui nous donne son emplacement avec précision. Nous n'hésiterons pas pour l'investir... Mais peu importe ! Nous avons établi qu'El Moulk et sa compagne y sont enfermés. Et ce soir...

— Je vous en prie, protestai-je, ce n'est pas le moment de plaisanter. J'ai bien compris que l'entrée de ce repaire communiquait avec le logement d'El Moulk... Pourtant je ne situe pas très précisément son emplacement et...

— L'entrée n'est pas dans l'appartement d'El Moulk, répondit-il tranquillement.

— Mais vous avez dit...

— Oh non ! Jeff ; je n'ai rien dit de pareil.

— Je donne ma langue au chat, déclarai-je, désespéré, en m'asseyant près du feu. Continuez.

— Ce soir, je vous le répète, nous allons attraper Jack Ketch, qu'il rende visite à ses victimes ou qu'il vienne prendre Graffin. Voulez-vous

savoir pourquoi le meurtrier a utilisé le nom de « Ruination Street » ? Regardez !

Il prit le livre sur la cheminée et me le tendit. C'était l'exemplaire de Histoires du Pays Perdu de J.L. Keane que Jack Ketch avait envoyé à El Moulk.

Il avait souligné un passage à l'encre bleue, celui-là même que traduisait El Moulk et dont nous avions trouvé le manuscrit dans le bureau.

— J'attire votre attention sur le texte qui débute de la manière habituelle :

» Le puissant roi User.maat.ra avait un neveu appelé Nezam Kha.em.uast qui était un scribe spécialisé dans les écritures anciennes. Celui-ci avait un ami, Uba-Aner, capitaine de guerre dont les conseils étaient très écoutés par les hommes de sang...

» À n'en pas douter, notre scribe était un pacifiste. Prenons maintenant la traduction d'El Moulk qui est presque identique et commence ici.

Du doigt, il désigna un paragraphe. J'approchai une lampe. Le vent ronflait dans la cheminée et la neige tombait sur Londres, tandis que nous lisions cette naïve chronique :

— ... revint du pays de Gutium, riche d'honneurs, d'esclaves et d'or, des guirlandes de fleurs autour de son cou. Si bien qu'en levant les yeux sur son ami, Nezam fut pris d'une rage pareille à celle d'un guépard du Sud. À Thèbes vivait une femme d'une beauté incomparable que Nezam désirait et qui semblait faite pour lui ; mais elle lui préféra Uba-Aner qui pouvait courber en deux le grand arc de guerre...

Mes yeux couraient le long des lignes.

— ... et il se présenta devant le Grand Roi et ses nobles. Nezam l'accusa de trahison envers le Souverain et les chefs de l'Armée. Alors, il fut traduit en justice. Qui aurait osé mettre en doute la parole du neveu de User.maat.ra ? Et Uba-Aner fut mis à mort. Mais Râ entendit la prière d'Uba-Aner et entra dans une violente colère. Ainsi, par une nuit de pleine lune, – quand la lune est la plus grosse – Nezam s'engagea dans une rue appelée Ruination...

Je laissai échapper une exclamation en regardant Bencolin.

— ... c'est la rue des Traîtres qui résonne des lamentations de tous les ennemis du Roi. Et quand Nezam s'avança, un lacet de cuir qu'aucune main humaine ne tenait se mit à ramper derrière lui comme un serpent. Ce lacet sauta en l'air et s'enroula autour du cou de Nezam pour le tuer. C'est pourquoi sa descendance est à jamais maudite...

Rendant les feuilles à Bencolin, je m'enfonçai dans mon fauteuil.

— On a cherché cette rue dans le vieux Londres, ajouta-t-il, alors qu'elle était située dans la Thèbes antique. Sans ce document, nous n'aurions jamais compris la signification de Ruination Street, même après avoir résolu l'affaire. Nous aurions aussi pu élucider ce mystère et ne pas retrouver El Moulk.

— Ce détail n'a donc aucune importance...

— Bien au contraire. Il n'y aurait jamais eu d'affaire sans cette curieuse histoire de malédiction. El Moulk y croyait et s'est laissé gagner par la terreur. Supposons, par exemple, que Jack Ketch vous ait choisi, vous, comme destinataire de ces paquets si suggestifs. Vous seriez allé tout droit à la police. Vous auriez forcé les événements. Cette persécution vous aurait peut-être inquiété, mais jamais vous ne seriez tombé dans un tel état de frayeur. Vous imaginez-vous cet homme, assis nuit après nuit à côté de sa lampe verte. Et son épouvante, la première fois qu'il a lu le papyrus et découvert sa propre aventure décrite avec une macabre précision dans un texte rédigé quatre mille ans avant sa naissance. Ne le voyez-vous pas qui gémit et pleure, persuadé que le lacet se serrera autour de son cou ?

— Ce qui s'est produit, murmurai-je d'un ton sinistre.

Bencolin replia les papiers et les glissa dans le livre en murmurant :

— Magnifique ! Nous allons pouvoir juger ce soir de la puissance des dieux de l'Égypte... (Il consulta sa montre posée sur la table à côté du feu.) Il est presque minuit ; Graffin devrait rentrer d'une minute à l'autre.

— Vous ne m'avez toujours pas dit où se trouve la cachette de Jack Ketch, protestai-je.

Les bras croisés, il me regarda longuement.

— Vous n'êtes pas très perspicace, mon cher Jeff. C'est bon ! Je vais vous mettre sur la voie. Vous avez noté que Jack Ketch avait l'habitude de faire ses visites et de laisser des objets sur le bureau d'El Moulk en son absence ?

— Oui, bien sûr.

— Vous avez remarqué également dans ces objets une certaine particularité. Il y avait des livres, des bouts de corde, ou encore une petite figurine de bois...

— Je n'y vois aucune particularité ! Ils sont singuliers, d'accord, mais...

— Réfléchissez. Ils ont tous été déposés sur le bureau. Sauf le gibet

miniature, les pistolets de cristal et le vase cinéraire qui ont été envoyés par la poste.

Bencolin se tut.

— Eh bien ?

— Voilà mon indice, Jeff.

— Vraiment ? fis-je d'un air dégoûté.

Il leva les bras au ciel.

— C'est la clef de toute l'affaire, Jeff ! Une devinette pour un enfant de dix ans. Quel rapport y a-t-il entre un livre et un morceau de corde ? Un gibet miniature et des petits pistolets ? Répondez à ces questions et vous percerez le secret de Jack Ketch. Répondez à ces questions et la vérité vous sautera aux yeux.

Le téléphone se mit à sonner. C'était le signal qu'attendait Bencolin. Mon cœur battit à tout rompre lorsqu'il prit le récepteur. Il écouta quelques instants, dit : « Parfait » et raccrocha. Quand il se retourna, il se frottait les mains de plaisir.

— Maintenant, Jeff, voici vos instructions. Graffin vient de rentrer de sa tournée des night-clubs. Il est fin saoul, mais peut encore trouver son chemin. Le bar du Brimstone est fermé et, s'il veut boire, il faudra qu'il monte dans sa chambre. Je ne pense pas qu'il s'attardera en bas, car il est fou de terreur.

Bencolin me tendit le pistolet et le sifflet de police.

— Mettez-les dans votre poche. Quand vous l'entendrez passer dans le corridor, sortez et accostez-le. Inventez n'importe quel prétexte pour l'accompagner dans l'appartement d'El Moulk. Lorsque vous y serez, asseyez-vous et bavardez avec lui. Vous n'aurez aucune difficulté ; il est tellement effrayé qu'il se jettera sur l'occasion. Vous ne lui êtes pas suspect. Faites-le boire jusqu'à ce qu'il soit inconscient, remplissez sans arrêt son verre. Arrangez-vous pour qu'il s'installe dans un endroit bien éclairé. D'accord ?

— Oui.

— Essayez de le convaincre de laisser les rideaux ouverts. Mais si vous n'y arrivez pas sans éveiller sa méfiance, ne tentez rien. Quand il sera ivre mort, penchez-vous sur lui comme si vous preniez congé, agitez votre main en signe de bonsoir et dirigez-vous vers la porte du fond, en faisant mine d'aller vers votre chambre. La lampe n'est pas très forte et dès que vous serez sorti du rayon lumineux, on ne vous verra plus. Asseyez-vous sur la chaise près de la porte, dissimulez-vous le plus possible et attendez. Surtout, pas de bruit. Quoi que vous

aperceviez, ne tirez qu'en cas d'absolue nécessité. Je ne peux pas tout prévoir, mais si à un moment quelconque vous croyez tenir Jack Ketch, sifflez. Compris ?

— Oui.

Il hésita.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler que Jack Ketch est l'être le plus dangereux que j'aie jamais connu.

J'allongeai les bras pour me décontracter. Je me sentais oppressé et mon cœur battait la chamade, mais mes mains ne tremblaient pas.

— Chut !

Dans le fond du passage se firent entendre des jurons et un bruit de pas mal assurés. Une voix entonna une chanson qui se termina dans un grognement, comme si le chanteur venait de se cogner le nez dans le mur... Sur la pointe des pieds, Bencolin alla éteindre la lampe et la chambre ne fut plus éclairée que par la cheminée.

Les pas chancelants se rapprochèrent. Graffin s'était remis à vocaliser. La main sur le bouton de la porte, je me retournai vers Bencolin qui, un doigt sur les lèvres, me recommandait le silence. La voix devint de plus en plus aiguë et la progression du chanteur de plus en plus hésitante. J'ouvris la porte.

LE BOUTON DE LA PORTE TOURNE

Bien que le couloir fût éclairé, Graffin bondit en me voyant et s'agrippa au mur pour éviter de tomber. Il portait un chapeau haut de forme, un élégant manteau et une écharpe blanche autour du cou. Son visage était si pâle que le bleu de ses veines ressortait sur son front ; son nez semblait encore plus rouge que d'habitude et il roulait des yeux ronds comme des billes.

— Oh ! C'est... vous ! Je..., balbutia-t-il.

— Désolé de vous avoir effrayé, lieutenant, dis-je. Je venais justement vous rendre visite. Je ne peux pas dormir et je n'ai plus rien à lire dans ma chambre ; j'ai pensé que je pourrais peut-être vous emprunter de la lecture.

Il me dévisagea une seconde puis sa face s'illumina.

— Oui, cria-t-il en me prenant par l'épaule. Oui, je vous en prie ! Merci d'y avoir songé. Je suis ravi ! Ravi. Soyez le bienvenu. Des livres, il y en a des milliers, vous n'aurez qu'à choisir. Vous accepterez bien... un petit verre, hein ?

Il mit son bras sous le mien et, en titubant, me parla avec passion de ces milliers de volumes. Il riait aux éclats, me tapait dans le dos en m'appelant son « cher camarade ». Comme nous arrivions à sa porte, une expression rusée anima ses yeux et il murmura :

— Euh... monsieur... Rappelez-moi votre nom. Ça ne vous dérangerait pas de passer devant moi et d'allumer la lampe ? (Il ajouta avec humilité :) J'suis un peu malade ; vous savez ce que c'est... hic !

— Bien sûr, répondis-je.

Ce ne fut guère agréable de traverser la grande pièce malodorante dans le noir. Avançant à tâtons, je faillis renverser la lampe, mais je finis par réussir à l'allumer. Graffin se précipita à l'intérieur et tourna la clef.

— Me... merci, bredouilla-t-il. Je vais verrouiller l'autre porte. À cause des voleurs !

Tandis qu'il tripotait maladroitement la serrure, je me demandais s'il était judicieux de le laisser fermer les portes à clef. Si Jack Ketch devait s'emparer de Graffin... Enfin, je pourrais toujours les rouvrir plus tard.

— Tirez les rideaux, fit-il en me lançant un clin d'œil.

— Ne croyez-vous pas qu'un peu d'air nous ferait du bien ?

— Non ! hurla-t-il en saisissant l'étoffe comme un enfant auquel on menace d'enlever son jouet. Tirez les rideaux !

Quand il ôta son chapeau et son manteau, une idée le frappa.

— Où est Joyet ? demanda-t-il.

Je me posai aussi la question. Où était le valet ? J'avais oublié d'en parler à Bencolin ; mais il faisait probablement partie du plan du détective. Il fallait que la scène soit libre pour Graffin.

— Curieux, grommela-t-il en regardant autour de lui. (Il se mit à crier à tue-tête :) Joyet !

Pas de réponse. Il appela à nouveau d'une voix qui devait s'entendre un étage plus bas ; sans résultat. Les yeux rouges de Graffin clignaient d'une façon bizarre. Il se dirigea vers l'entrée des chambres à coucher, puis se ravisa.

— Asseyez-vous, Mr... heu..., asseyez-vous, je vous en prie. Vous n'êtes pas pressé, n'est-ce pas ? Non, non. Installez-vous et nous allons prendre un petit verre. Voici les livres, dit-il, accompagnant ses paroles d'un geste circulaire. Faites votre choix et buvons.

À la manière d'un grand seigneur, il s'assit sur une chaise devant la table en m'observant derrière la lampe et sortit une bouteille de whisky à peine entamée. La fourberie reparut alors sur son visage.

— Quel imbécile ! Quel pauvre imbécile ! Il n'y a qu'un seul verre. Vous en trouverez peut-être un autre dans la salle de bains. Entrez par cette porte, tournez à gauche, ensuite, c'est tout droit ; vous ne pouvez pas vous tromper.

Cramponné au bord de la table, il me suivait des yeux. Je m'engageais avec précaution dans le couloir, la main sur la crosse de mon pistolet. Au-delà du renforcement où se situait la porte de gauche, tout était noir. Dans les chambres glacées, les vitres gelées étaient couvertes de curieux dessins. Je distinguai à peine le relief des meubles et heurtai plusieurs chaises. À mesure que je marchais, les pièces obscures peuplées d'ombres distordues paraissaient s'agrandir et se déformer comme si j'étais perdu dans un labyrinthe. Du carrelage ! Enfin du carrelage sous mes pieds. Cherchant à l'aveuglette, je finis par

sentir une tablette en verre ; puis mes doigts touchèrent le contour d'un gobelet qui tomba dans le lavabo en faisant un tel vacarme que mon cœur bondit dans ma poitrine.

Le plancher craqua derrière moi. Je restai sans bouger à écouter. Mais le grincement ne se reproduisit plus.

Le verre ne s'était pas cassé bien que le terrible bruit de sa chute résonnât encore dans mes oreilles. Je le ramassai et m'en retournai... Que se passait-il ? Il me semblait que la porte d'une grande penderie, dont le miroir se reflétait dans les fenêtres opaques, s'ouvrait lentement. J'entendais distinctement le tic-tac de ma montre qui se trouvait pourtant dans la poche de ma veste sous ma robe de chambre. Non, ce ne pouvait être qu'une illusion, ma propre ombre. En remuant la main qui tenait le pistolet, son reflet bougea dans le miroir. J'avais été pris de panique à cause de l'obscurité et du silence ; mais si j'avais vu une silhouette humaine se déplacer dans cette penderie, j'aurais tiré sans hésitation. (Allons, idiot ! Reprends-toi ! Si c'était vraiment Jack Ketch qui posait la main sur ton épaule, que ferais-tu ?)

De retour dans la grande pièce, je respirai plus librement. Les voûtes se perdaient dans des ténèbres fantomatiques et les étranges rideaux verts cachaient de mystérieux recoins, mais au moins, il y avait de la lumière.

Graffin me regarda avec impatience. Il émit une espèce de rire fêlé et me demanda d'un ton faussement goguenard :

— Avez-vous rencontré un voleur, mon ami ?

Cet être méprisable m'écœurerait : le maître chanteur pleurnichard qui avait torturé El Moulk avec un tel plaisir, tremblait de peur maintenant pour sa propre peau. Son cou décharné donnerait une bonne prise à l'étrangleur, pensais-je ; il était même si long que le bourreau pourrait mettre les mains l'une au-dessus de l'autre. (Fichtre ! Quelle idée ! Où ai-je bien pu la chercher ?) Je posai le verre sur la table et répondis avec calme :

— Non, pas de voleur. J'ai cru apercevoir Jack Ketch, mais je me suis trompé.

Il lâcha brusquement la bouteille de whisky et ses yeux chassieux s'écaraquillèrent. Il se ressaisit et dit avec une ardeur pathétique :

— Oh... C'est une blague, hein ? Ha, ha ! Elle est bien bonne ! Vous vous payez ma tête ! (Il se força à rire en me menaçant du doigt.) Ne plaisantez pas ainsi, mon ami. C'est mauvais pour moi ; j'ai le cœur fragile. C'était bien une blague, n'est-ce pas ?

— Mais oui, fis-je, lassé.

Il remplit les deux verres presque à ras bords. La tête à demi renversée, il savoura le sien à petites gorgées. Dans cette position, son cou était si allongé que l'on voyait monter et descendre sa pomme d'Adam. Le martèlement reprit. Il se redressa en m'interrogeant :

— Que... qu'est-ce que c'est ?

— Je n'ai rien entendu.

— Oh !... J'ai dû rêver. À votre santé.

Encore un verre, un seul, et il tomberait ivre mort. Je m'agitai dans mon fauteuil et il crut que je voulais partir.

— Oh non ! Faut pas partir. Vous n'avez certainement pas envie de vous en aller, ajouta-t-il d'un ton persuasif. Tenez, aimez-vous le piano ? Je vais jouer pour vous !

Ravi de sa suggestion, il se précipita sur le tabouret en jetant des regards hallucinés derrière lui. Ce spectacle commençait à me donner mal au cœur.

— Quel air préférez-vous ? Je peux tout jouer. Que désirez-vous entendre ?

— Ce que vous voulez. Buvez encore un verre.

— Oui, c'est ça ! Buwons. Buwons un coup.

Il revint en trébuchant vers la table puis se jeta à nouveau sur le tabouret. Assis, la tête rentrée dans les épaules, il resta immobile un moment... Enfin, un accord retentit avec fracas.

Un frisson me courut le long du dos. Il n'avait rien perdu de son magnifique toucher ; malgré son état lamentable, ses mains étaient encore vives, légères, sûres et inspirées. Il interpréta du Chopin avec une sorte d'exquise démente et la lancinante tristesse des damnés. À sa gauche, brillaient les couleurs du sarcophage et, au-dessus de lui, s'élevaient les rideaux verts jusqu'à une hauteur vertigineuse. Le sommet de son crâne chauve se balançait à un rythme insensé... Il joua longtemps, puis la fureur et la douceur s'éteignirent. Il semblait avoir tout oublié. Reniflant, il se retourna et contempla le plancher.

Toc, toc... toc, toc, toc...

— C'était superbe ! Jouez encore. Jouez...

Ma voix s'était presque transformée en un cri. Toc, toc-toc, toc...

Graffin se leva et avança, en chancelant vers la table. Il était plus calme à présent, mais on le sentait à bout de nerfs ; il me donnait l'impression de s'effriter.

— Je suis fait. Je suis fait, gémit-il tout bas. Je n'en peux plus. Il est

en train de construire un gibet pour moi.

Il prononça ces derniers mots si doucement que je les entendis à peine ; puis il enfouit la tête dans ses mains.

— Il faut que vous me mettiez en prison, murmura-t-il. Vous êtes de la police ; mettez-moi en prison...

Il se raidit brusquement en frappant du poing sur la table.

— J' vais tout vous avouer ! Tout, comprenez-vous ? Plutôt la prison qu'endurer ce supplice davantage. Il ne m'aura pas. Si j'vous révèle toute l'histoire, vous n' le laisserez pas m'attraper, n'est-ce pas ?

» Je connaissais le jeune homme. Il était à l'armée avec moi ; l'ont déclaré mort ! J'ai été (de grosses larmes grotesques apparurent au coin de ses yeux), j'ai été traduit devant une cour martiale. Lâcheté et désertion, qu'ils ont dit. Mensonge. Ils voulaient m'fusiller. La guerre a fini et ils m'ont chassé de l'armée. J'suis allé à Paris et j'ai retrouvé le jeune homme. Il était avec El M'ik... y'a pas eu de duel. Non, pas de duel ! El M'ik a tué d' Lavateur, entendez-vous ? Il a tué d' Lavateur ! J'ai la preuve !

Il martelait sans cesse la table tout en me dévisageant. Il s'étouffait presque, tant son débit de parole était rapide.

— Approchez-vous ! me supplia-t-il. J'ai fait chanter El M'ik. Puis en arrivant ici, j'ai appris qu' ce garçon était...

Sa voix n'était plus qu'un soupir. Je n'osai pas l'interrompre de peur qu'il ne retombe dans son mutisme. Je retenai ma respiration.

— Voilà qui est Jack Ketch ! Lui ai fait payer cinquante mille livres en échange des preuves... Mon Dieu ! J'étais fou ! Faites-les cracher, El Moulk et lui ; tous les deux, vu ?

Graffin tentait désespérément de parler avec cohérence et ses yeux étaient exorbités par l'effort.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle.

— El M'ik n'savait pas qui lui envoyait... ces choses. Savait pas qui était Jack Ketch...

— Qui est-ce ? demandai-je en le saisissant par les épaules.

— Laissez-moi ! cria Graffin.

Il me considéra, éberlué ; le fil ténu de sa pensée s'était rompu. Il tendit la main vers la bouteille de whisky.

— Qu'est-ce que j'étais en train d'raconter ? Ah, oui ! Jack Ketch...

Un dernier hoquet et il s'écroula inanimé en travers de la table. Sa

tête heurta le bois avec un bruit mat et, du bras, il renversa la bouteille dont le contenu coula sur son visage. Il ronflait à présent comme un cochon.

Je reculai. Le réveiller était impossible. Pour la première fois, je me rendis compte combien il faisait froid dans la pièce. Je promenai les yeux sur les immenses murs verts, les sinistres reliques et les quatre lanternes de cuivre ! Dans le silence surnaturel, un frisson prémonitoire me parcourut la colonne vertébrale. Eh bien, allons-y ! Me rappelant mes instructions, j'ouvris en grand les rideaux. La neige continuait de tomber avec une tranquille insistance. Dans la vitre, j'aperçus le reflet de la lampe verte ainsi que la tête de Graffin, cachée sous son bras replié... Quelqu'un me guettait-il, quelqu'un écoutait-il, pour que je sois obligé de jouer cette mascarade d'adieu ?

D'une voix très distincte, je dis : « Bonne nuit, lieutenant » en lui tapotant l'épaule, puis je portai la main à mon front, en signe d'au revoir et me glissai dans l'ombre. Arrivé à la sortie sur le corridor, je tirai une chaise devant l'entrée. Assis là, dans l'obscurité, adossé à une porte fermée à clef, je pouvais surveiller les deux autres issues.

La veillée commença. Il était trop tard pour chercher un pull ou un vêtement plus chaud ; je grelottai de froid dans ma robe de chambre de soie. Installé le plus confortablement possible, je nie résignai à attendre.

Aucun son ne parvenait de Saint James's Street, excepté, de temps en temps, le klaxon d'un taxi. Les minutes s'égrenaient lentement. Graffin grognait et remuait parfois, et je voyais son crâne luire sous la lampe verte. Les images se mirent à danser dans mon esprit engourdi : sol carrelé noir et blanc ; tapis vert bouteille ; cheminée de marbre noir ; vases bleus et fresque du « Jugement de l'Âme ». Hautes étagères. Petits meubles dorés. Trois fenêtres – dont les rebords se couvraient petit à petit de neige – avec la faible réflexion de la chambre dans les carreaux. Tic-tac, tic-tac – ça, c'était ma montre. Tic-tac, tic-tac. Ténèbres par-delà les vitres. Pilgrim. Pilgrim était-il réveillé ? Savait-il qu'il y aurait une représentation dans son théâtre de marionnettes ? Pilgrim, Colette Laverne. Dans un éclair, son corps éventré. Assez ! Dallings, Mount Street, Sharon. Sharon, la mer Méditerranée, les bras de Sharon, un doux et chaud sommeil. Dormir, Macbeth va tuer... Tuer El Moulk.

Ces pensées tournoyaient dans ma tête comme un écureuil dans sa cage. “Meurtre – El Moulk”, “El Moulk – meurtre,” revenaient comme le lent balancier d'un pendule... Dormir, rien de plus ; Macbeth a tué... tic-tac, tic-tac.

Les heures traînaient. J'avais perdu la notion du temps. À force de

fixer les divers points de la pièce, j'en avais oublié ses proportions, comme le sens d'un mot s'émousse à être répété mille et mille fois. Les lanternes de cuivre commencèrent à osciller au bout de leurs chaînes ; la déesse Hathor en granit noir, posée sur le meuble doré, bascula ! Tout se mit à tourner comme sur la Grande Roue à la fête foraine et je sombrai dans les abîmes sans fonds de la fascinante lampe verte. Des cartes jaillirent de la main d'un magicien : c'étaient toutes les figures qui tourbillonnaient devant mes yeux : El Moulk, Graffin, Pilgrim, Sharon, Talbot, sir John, Joyet, Dallings. « Choisissez une carte, mesdames et messieurs. Choisissez un meurtrier... »

M'éveillant en sursaut, je bondis sur mon siège. Une douleur fulgurante transperça mes membres ankylosés. La chambre avait repris ses vraies dimensions.

Quelqu'un marchait dans l'escalier.

Le tic-tac de ma montre se confondit avec le lourd battement de mon cœur. Quelle heure était-il ? Avais-je dormi longtemps ?

Quelqu'un marchait dans l'escalier.

Mes mains étaient engourdies par le froid et je frémis. Je fouillai dans la poche de ma veste et forçai mes yeux embrumés à lire l'heure sur le cadran lumineux. 2 heures et demie. Avais-je dormi longtemps ? 2 heures et demie, l'heure mystérieuse du matin où une sensation différente traverse l'air, où le silence est plus proche de la mort que du sommeil.

Sournois, doux, mais précis, le bruit des pas montait des profondeurs de la maison, avec une pause à chaque palier comme si le promeneur tendait l'oreille. Jack Ketch arrivait... Mon Dieu ! J'avais oublié de déverrouiller la porte. Il fallait qu'il puisse entrer. Il fallait qu'il puisse s'emparer de Graffin ; ensuite, un coup de sifflet... La lenteur de sa progression me rendait fou, mais elle me laissait du temps. J'avancai sur l'épais tapis jusqu'à l'accès à l'escalier privé. Mes pieds me semblaient légers, mais j'étais terriblement énervé. Un filet d'air frais se faufila par une fissure de la porte et me caressa les chevilles. Très doucement, le plus doucement possible, je tournai la clef dans la serrure. Les pas approchaient ; je discernai même le crissement de la poussière sur les marches. Face à l'entrée, je me dissimulai dans l'ombre des rideaux. La proie étendue sans défense était bien visible au milieu de la table.

Les pas s'arrêtèrent. Poussé par mon imagination exacerbée, je crus même entendre une respiration à l'extérieur. Je serrai la crosse de mon pistolet à m'en faire mal. Graffin grommela dans son sommeil et son bras glissa sur le côté...

On frappa délicatement à la porte.

Pas de réponse. On frappa à nouveau, plus fermement, cette fois : un grattamento si insistant qu'il en devenait irrésistible. Puis le bouton se mit lentement à bouger.

SON NOM EST...

Adossé aux étagères, je levai le pistolet à la hauteur de ma poitrine et mis le sifflet entre mes lèvres. J'étais frigorifié, mais animé d'un terrible courage et je me sentais parfaitement maître de moi.

Un silence. (Allez, mon vieux ! Dépêchons ! Un bruit... Tu as le choix : je tire ou je siffle... Allez, pressons ! Roulement de tambours : voici le final, M^r Jack Ketch.)

Toujours aucun mouvement, et le bouton avait cessé de tourner. Je l'observai pendant plusieurs minutes, et depuis ce jour, sa surface de porcelaine blanche demeure gravée dans ma mémoire. Qu'est-ce qui retenait Jack Ketch ? Aurait-il été averti par le frottement de ma manche contre le rideau ou par le tic-tac de ma montre ? Je crispai les mâchoires jusqu'à les rendre douloureuses. Suant à grosses gouttes, j'avais le sentiment que ma volonté se désagrégeait. S'il n'arrivait pas bientôt...

Était-il parti ? Non ; j'aurais perçu le bruit de ses pas dans l'escalier. Dans ce cas, il aurait fallu que je prenne l'initiative au risque de me trouver face à lui. Mais attention ! Bencolin avait tendu un piège : et si cet homme faisait partie de la police ? Non. Ce comportement furtif n'appartenait qu'à un seul individu... Je saisis la poignée et la manœuvrai sans bruit, puis j'ouvris la porte d'un coup.

Il n'y avait personne sur le palier. Seul un mince filet de lumière provenant de la lampe verte l'éclairait, mais c'était suffisant pour me montrer qu'il n'y avait personne. À gauche, la trappe vers le toit. À droite, l'escalier. Poussiéreux, désert et glacial. Étais-je en train de devenir fou ? J'aurais certainement entendu craquer les marches s'il était redescendu ! Il n'avait pas pu disparaître à travers le mur. Et pourtant... Voilà que me revenait à l'esprit cette vieille histoire de chambre secrète. Peut-être n'était-ce pas une légende ? Peut-être que dans cet antique et délirant bâtiment, il existait réellement une telle pièce où Jack Ketch tramait ses sinistres complots, et où il s'était glissé pour danser une dernière fois devant le gibet de Nezam El Moulk. Mur creux ? Impossible ! Tout à mes réflexions je restai planté en pleine

lumière...

Je me figeai. Il y avait un courant d'air qui semblait venir d'en haut. Mes yeux suivirent l'échelle qui montait sur une longueur de plus de vingt pieds jusqu'au vasistas. Je ne distinguai pas la trappe, mais grâce au courant d'air, je savais par où Jack Ketch s'était échappé. Son repaire était situé au-dessus. Si je pouvais le bloquer...

M'avait-il vu ? Probablement pas, puisqu'il n'avait pas refermé la trappe. D'un autre côté, il me guettait peut-être et je n'avais pas de lampe. Tant pis ; de la témérité, que diable ! De toute façon, Graffin ne risquait rien tant que mon homme se tenait là-haut. D'un geste impulsif, je fis passer la clef à l'extérieur et enfermai Graffin. La retraite était coupée. Pas question de perdre courage, car j'allais affronter Jack Ketch dans le noir.

L'obscurité était totale sur le palier, excepté un mince rai de lumière verte sous la porte. Cherchant l'échelle à l'aveuglette, je glissai le cordon du sifflet autour de mon cou et commençai à monter. Testant chaque barreau pour m'assurer qu'il ne grincerait pas quand je m'y appuierais de tout mon poids, je progressai vers une atmosphère de plus en plus fraîche. Les mystérieux martèlements devinrent plus nets. Les ténèbres s'estompèrent un peu et j'aperçus une frange bleutée qui délimitait sans doute le vasistas entrebâillé. Un léger vent me décoiffa. Le pistolet m'encombra. Je faillis le lâcher et m'agrippai un bon moment à l'échelle, mal à l'aise et couvert de sueur froide...

Tâtonnant autour de moi ; je laissai dépasser la tête de la trappe. Je m'attendais à recevoir un coup de crosse sur le crâne, mais au lieu de cela, tout n'était que silence et calme. En touchant avec la main, je découvris que la trappe était entièrement ouverte et je me hissai sur le bord.

Je me trouvai dans une sorte de grenier, mais je n'avais aucune idée de son étendue ni de sa forme. Un vent glacé s'y engouffrait et je crus entendre un bruissement de papier ; mais l'obscurité était impénétrable. Sous mes doigts, je sentis... un parquet ciré ! C'était un grenier tout à fait extraordinaire, « pour caser les vieilleries », comme on disait au Club. Le sol était lisse et solide et ne craquerait certainement pas. Par chance, je portais des semelles de caoutchouc.

Soudain, je me rendis compte de la folie de ma conduite. Le grenier devait être immense ; essayer, seul et sans lumière, d'attraper Jack Ketch alors que sa proie dormait de son sommeil d'ivrogne à l'étage en dessous, était de la véritable démente. Fallait-il que je siffle pour que les hommes de Bencolin viennent fouiller cet endroit de fond en comble ? Fallait-il que... ?

Une lueur apparut. J'étais toujours assis sur le rebord de la trappe, exposé aux mauvaises rencontres. Je me reculai vivement. L'étau se resserrait : le meurtrier ne pouvait pas s'approcher de la porte ni donner des coups de marteau sans laisser entrevoir son visage. Mon Dieu ! J'avais perdu le sifflet ! Je me jetai à quatre pattes pour le chercher, avec la sensation d'un animal pris au piège. Enfin je le retrouvai ! Il était à côté de mon pied. Pendant tout ce temps, la température avait encore baissé. Il y avait sans doute une fenêtre qui correspondait à celle du dessous ; elle était ouverte et proche de moi... À nouveau une lueur. Si j'évaluai correctement sa position, elle devait parvenir du grand mur en face de moi – c'est-à-dire, un étage plus bas, du mur occupé par le piano et le sarcophage.

Tout d'abord, la clarté filtra en un mince rayon qui s'élargit en éventail sur le fond sombre. Elle émanait de l'intérieur du mur et dessinait une silhouette. Celle d'un homme ? Non, la forme était trop grande. Elle se détachait sur les briques et sur toute la hauteur de la gigantesque cheminée. Entre le mur et la cheminée, une porte était ouverte. Découpée par la lumière, apparaissait l'ombre d'un homme. Immense et grotesque, elle s'allongeait jusqu'au plafond. Son contour mouvant se tordait comme si l'individu riait ; mais je ne percevais aucun son. Nez proéminent, bouche béante, épaules voûtées : tout était exagéré. Et par le jeu de l'éclairage, l'homme semblait porter un énorme chapeau. Ce ne pouvait être... Graffin que j'avais laissé inconscient ? Je devais faire erreur. Comme dans une pantomime au ralenti, le fantôme décharné sautillait d'une jambe sur l'autre, au rythme d'une énigmatique musique.

J'entendis un éclat de rire puis la lumière s'éteignit.

Debout devant la fenêtre ouverte, je sentais les flocons de neige picoter ma nuque. Ce n'était pas le moment d'avoir la frousse ; mais au contraire celui de garder l'esprit clair. Je me mis à marcher dans le noir. Pendant ma veille dans la chambre du bas, je m'étais amusé à apprécier ses dimensions. Comptant une distance de soixante centimètres pour un pas, j'avais estimé sa longueur à quinze pas. Plus quatre, en ajoutant la largeur du palier. Par conséquent, je savais, à peu près, quand j'allais atteindre l'endroit d'où partait la lumière. Le corps de la cheminée était probablement factice puisque le foyer dans la pièce en dessous se trouvait de l'autre côté. Si jamais il y avait un obstacle, je prendrais le risque de faire du bruit... J'avancai de sept pas, puis huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze...

De mes mains tendues, je touchai le mur. Me serais-je trompé de plus de trois mètres dans mon évaluation ? Non, il s'agissait certainement d'un autre mur ; cinq pas de différence, c'était trop. Obliquant sur ma gauche, je me cognai à la cheminée de brique qui se

situait à deux mètres environ du fond, à la place que je lui avais attribuée. Cela faisait un écart de trois mètres entre le mur du quatrième étage et celui du grenier, auxquels s'ajoutaient les deux mètres de la saillie de la cheminée. Voilà l'explication de la chambre secrète ! Avec l'éclairage et à l'œil nu, on ne l'aurait jamais remarquée. En entrant par la trappe, on voyait le mur, on oubliait le palier et on en déduisait que la distance était la même. Ce n'est qu'en comptant les pas dans l'obscurité qu'apparaissait l'illusion d'optique. En d'autres termes, la pièce mystérieuse occupait tout le côté de la maison, avec une fausse cloison et une fausse cheminée en guise d'antichambre.

Me tenant à la cheminée, je cherchai le recoin où la porte était dissimulée. Un son attira mon attention – un léger frôlement, puis le raclement d'un soulier qui s'estompa. Quelqu'un descendait l'échelle.

Jack Ketch n'avait pas été reconnaître le terrain ; il venait de quitter son repaire. Nous nous étions sûrement croisés dans cette vaste étendue noire. Je l'avais manqué. J'avais gâché ma chance. Allait-il s'emparer de Graffin ? Je m'apprêtais à bondir vers la trappe – dont je ne me souvenais plus de la position – lorsqu'un bruit très net de pas monta du palier. Bencolin n'était pas assez fou pour laisser la maison sans surveillance ! Des gardes arrêteraient Jack Ketch. En attendant...

J'avais complètement perdu la tête. J'avais échoué ; je ne savais plus quoi faire, et les pas s'éloignaient de plus en plus. J'allais crier quand ma main glissa sur le côté de la cheminée et découvrit... une issue. Jack Ketch avait laissé la porte entrebâillée. Il comptait donc revenir ; et moi, j'étais à deux doigts de percer son secret.

Ma tête était prête à éclater. Une odeur fétide de moisi m'assaillit ; l'air était chaud et je crus apercevoir une lueur rouge. Il flottait aussi des relents de fer chauffé et de chloroforme. La porte était un pan du mur de briques. Je me faufilai par l'ouverture.

De la main qui serrait le pistolet, je frôlai un objet froid et poussai un soupir de soulagement. C'était un chandelier, posé sur une table près de l'entrée, dont la bougie était encore tiède. Je pris mon briquet dans ma poche et allumai la mèche...

La flamme grossit, faisant naître d'immenses ombres. Je me trouvais dans un vestibule très haut de plafond et j'eus du mal à me persuader que je ne venais pas de basculer dans un cauchemar. De lourds rideaux de velours noirs aux arabesques d'or se gonflaient sous la lumière. Les draperies – un débordement de fanfreluches lépreuses – étaient mangées aux mites et à moitié décomposées. Les mêmes dessins diaboliques noir et or ornaient le tapis sous mes pieds. L'odeur de chloroforme et de fer chaud devint plus forte...

Un grand miroir au cadre écaillé me renvoya le reflet de ma bougie et l'image de mon visage blême. Un lustre aux globes fêlés était suspendu à plus de quatre mètres au-dessus de ma tête. À ma gauche, dans le renforcement créé par la fausse cheminée, je distinguai une sorte de divan et, à côté, une trappe dans le plancher. À ma droite était accrochée une portière menant à des abysses inconnus aux profondeurs indéfinissables.

Reposant la bougie où je l'avais prise, j'empoignai mon arme et me dirigeai vers cette issue sur la droite.

Quelqu'un se mit à gémir.

Je m'arrêtai, tremblant, à l'écoute de ce borborygme surnaturel, mais je ne réussis pas à le localiser. Venait-il de derrière la porte ? De la chambre même ? Avec précaution, j'écartai les rideaux noir et or. A angle droit, je découvris un long couloir sentant la pourriture qui courait apparemment sur toute la longueur de la maison. Soudain, je me rendis compte que les pas traînants se rapprochaient, émergeant des entrailles du repaire.

Ainsi Jack Ketch n'était pas seul ! Il avait un complice ! Je savais – j'aurais juré – que le meurtrier en personne ne se trouvait pas à cet instant dans l'appartement secret ; il avait un allié... Le frottement s'amplifia. J'entendis une voix aiguë et geignarde qui répétait :

« Où êtes-vous... ? Où êtes-vous... ? »

À la fois faible et terrifiant, cet ululement se répercutait le long du mur. « Où êtes-vous... ? » On aurait dit la plainte d'une âme perdue dans les dédales de l'enfer. Des émanations de métal chauffé, très proches de moi, me chatouillèrent les narines. Je m'aplatis contre la paroi au moment où les rideaux se soulevèrent. Dans l'encadrement de la porte, à peine éclairée par une bougie, apparut une silhouette. Elle tenait à la main un objet dont l'extrémité rougeoyait d'un lugubre blanc orangé. À nouveau, le gémissement grêle et étouffé déchira le silence : « Où êtes-vous ? Où êtes... »

Je surgis si brusquement qu'il n'eut pas le temps de crier. J'attrapai le petit être à la gorge et le jetai contre le mur, lui appuyant le pistolet sur la poitrine. Il se débattit en lançant des coups de pied et le tisonnier rougi à blanc sauta en l'air.

— Ne bouge pas ! grondai-je. Ne bouge pas, Teddy !...

Un gargouillis affolé me répondit tandis que je tentais de calmer ma respiration haletante. La flamme de la bougie illumina son visage tordu, horriblement ridé, dont les lèvres retroussées bavaient. Son regard était vide et un filet de brillantine me dégouлина sur la main. Je

l'avais coincé contre le mur comme un crucifié. Projetant ses jambes contre le rideau noir et or, il me dévisageait. Je sentis le fer rougi qui brûlait le tapis. Teddy ! Je tremblais comme une feuille. Ruisselant de sueur, je compris à ses yeux exorbités que je serrais le nain à l'étrangler. Tombant d'un extrême à l'autre, j'utilisai un langage bébé ; des mots qui, chuchotés dans ce funeste endroit, dénotaient bien le climat de folie qui régnait...

— Si Teddy fait le moindre bruit..., murmurai-je en lui enfonçant l'arme dans les côtes.

Je le reposai doucement à terre et relâchai mon étreinte. Ainsi, ce pauvre d'esprit était le complice de Jack Ketch et il faisait chauffer les fers pour le monstrueux sacrifice. Gardant toujours mes doigts autour de son cou, je reculai dans le corridor, le pistolet à portée de la main.

Il était temps. Par la porte de brique à demi ouverte, parvinrent à mes oreilles un grincement et un son mat. Quelqu'un avait fermé la trappe du grenier. Jack Ketch réintégrait son repaire.

Dans la clarté de la nuit, je m'accroupis avec mon prisonnier en tirant légèrement les rideaux. Je ne distinguais même pas la flamme de la bougie, car elle était restée derrière un pan de mur qui masquait l'entrée. Placée dans un courant d'air, la lueur vacillante traçait des ombres fantastiques sur les draperies noir et or. Mais elle éclairait le chemin que Jack Ketch devait emprunter. Les pas approchaient ! J'aurais voulu tirer, hurler, faire n'importe quoi pour mettre un terme à cette attente insupportable.

Il arriva à la porte et je crus que mon cœur allait éclater. Il entra...

Dans la lumière de la chandelle, se profila une grande silhouette, les épaules voûtées, mais le visage caché. Oui, le visage restait dans le noir, mais je vis les doigts d'une longue main blanche, crispée comme une serre sur sa poitrine. Il semblait hésiter, épiant le moindre signe de danger. La tension était à son comble. Une lame de parquet craqua sous mon pied. Il se retourna...

— Haut les mains !

Mon sifflet émit un son assourdissant et, au même instant, je m'aperçus que j'avais relâché ma surveillance sur mon prisonnier. Teddy s'échappa en poussant un cri déchirant. De sa main potelée, il saisit le tisonnier. Je suivis du regard le bout incandescent qui tournoyait autour de ma tête tout en essayant de l'éviter, puis j'entendis la barre de métal s'abattre sur mon crâne. Je crus qu'il venait d'exploser en mille morceaux ; des étoiles scintillèrent devant mes yeux et la chambre se mit à tourbillonner à une allure diabolique...

Quelqu'un continuait pourtant de siffler ! Malgré l'enfer que j'endurais, je réussis à bousculer Teddy, mais je laissai tomber mon arme et me jetai à la gorge de Jack Ketch. Il se pencha sur moi, et la lumière frappa son visage... Non ! C'était fou, insensé, délirant ; ce n'était pas possible !...

Il poussa un hurlement. Puis il y eut des éclats de voix, des courses précipitées et plusieurs hommes s'engouffrèrent par la porte. Ils plaquèrent Jack Ketch contre le mur, lui passèrent les menottes et le maîtrisèrent. Les rideaux s'étaient décrochés. Ses cris résonnaient encore à mes oreilles quand je m'effondrai ; je vis trente-six chandelles, mes jambes flageolèrent et je perdis connaissance...

Le visage de Jack Ketch était celui de sir John Landervorne.

LES MENOTTES

Sir John Landervorne...

Sa face jaunâtre et osseuse, ses cheveux gris, sa barbe en pointe et sa moustache. Ses yeux gris insondables sous ses fins sourcils. Ses pommettes hautes qui soulignaient son regard. Son nez proéminent et ses lèvres pincées.

J'ignore si je dois en attribuer la cause aux brumes de l'inconscience, mais la première chose que je vis en revenant à moi fut son visage. J'eus d'abord la nausée, puis une terrible migraine ; enfin, j'entendis un brouhaha. J'étais à demi assis, à demi couché contre le mur et, soulevant la tête, je me rendis compte que la chambre était éclairée par de nombreux becs de gaz et que, devant moi, se trouvait le visage de sir John...

Une idée folle me traversa l'esprit... Jack Ketch. C'était... Oh, mon Dieu ! Ma pauvre tête subissait le contrecoup du choc qu'elle avait reçu ; je divaguais ! Il était assis sur une chaise, juste en face de moi. Je lui souris, mais il ne réagit pas. Ses traits étaient durs, mais on sentait la fureur dans son regard. Très pâle, il respirait avec difficulté en battant les paupières. Il semblait malade. Vêtu d'un complet gris, il gardait les mains croisées sur les genoux. Puis, il changea de position comme si la lumière le blessait et je m'aperçus qu'il avait des menottes aux poignets.

J'avais un épouvantable mal de tête et j'aurais voulu fermer les yeux, mais il fallait que je résolve cette ahurissante énigme. Je ne découvrais devant moi que le coin de la pièce où se trouvait sir John. Puis des jambes, qui se révélèrent être celles de Talbot, entrèrent dans mon champ de vision et je surpris ces quelques mots :

— ... vous prévenir que tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous.

Sir John parut sortir de sa torpeur. Il inspira profondément et cessa de suffoquer. C'était comme si on avait écarté de lui un horrible cauchemar. Sombre et impassible, il eut un geste d'impatience.

— Ne soyez pas ridicule, Talbot, fit-il.

Puis son sourire se glaça.

— Allons, épargnez-moi ces stupidités. Vous m'avez attrapé. Je suis une « belle prise », n'est-ce pas ?

— Ainsi, vous ne niez pas ?...

— Pourquoi, diable, devrais-je nier ? demanda sèchement sir John. Vous avez des témoins, non ? Je serai pendu, c'est certain. Mais il vous faudra admettre que cela n'a aucune importance pour moi.

Je me redressai tant bien que mal pour comprendre tous les détails. La chambre reprit des proportions normales. Toutes les lampes étaient allumées. Près de moi se tenait Talbot, l'air égaré. Derrière la chaise de sir John, un policier en uniforme portait l'arme de Teddy. Ce dernier était accroupi contre le mur, la main devant la figure. Sur l'ottomane, à gauche en entrant – ce curieux divan que j'avais déjà remarqué – était affalé un homme dont la vue acheva de me réveiller. C'était Nezam El Moulk. Livide, les cheveux ébouriffés, le menton recouvert d'une barbe de trois jours. Il avait perdu sa suffisance. Il se cramponnait au rebord du canapé pour ne pas trembler, mais ses yeux jaunes étincelaient de haine.

Un nouveau personnage franchit la portière. C'était Bencolin. Le Français, calme et froid, regarda sir John comme s'il examinait un insecte bizarre et sir John rougit. Puis il y eut un long silence...

— Souhaitez... souhaitez-vous faire une déclaration ? demanda Talbot.

L'aspect irrévocable de cette formule de politesse me fit frissonner.

Sir John se leva. Debout au centre de la petite pièce, sa haute stature voûtée se découpait dans la lumière ocre des becs de gaz. Il avait l'air fragile, si l'on exceptait son expression dédaigneuse. Le front plissé, il fixait quelque point invisible devant lui.

— Je vais vous faire une déclaration écrite, dit-il, si vous voulez bien me ramener dans mon appartement. Je ne veux pas qu'il y ait le moindre malentendu...

Il s'arrêta en se tournant brusquement vers Bencolin. Méprisant comme à son habitude, mais avec de la mélancolie au fond du regard, il ajouta :

— Je crois que vous avez gagné votre pari.

— Je le crois, en effet, répondit le détective indifférent.

Sir John continua d'une voix dure :

— Il faudra que je vous envoie un chèque pour le dîner, mes amis !

Il fit cliqueter ses menottes.

— Mes amis ! Mon Dieu !

Bencolin s'inclina. Que se passait-il derrière ce masque satanique ? Sous son sourcil ironiquement relevé ne se lisait qu'une cruelle courtoisie. J'avais le sentiment qu'il se retenait avec peine de sourire. Sir John ne bougeait toujours pas. Il contemplait les menottes à ses poignets, incrédule...

— J'espère que vous allez me débarrasser de ça, Talbot, dit-il. Je ne recommencerai pas mon éclat de tout à l'heure...

L'inspecteur s'empressa d'intervenir et le délivra. Puis sir John, comme s'il prenait plaisir à se torturer, interrogea Bencolin :

— Vous saviez tout... depuis le début, n'est-ce pas ?

— J'avais des soupçons, en effet. L'homme qui se faisait appeler Keane était...

— Mon fils, confirma sir John.

Le trouble de sir John ne transparaissait qu'à travers sa respiration trop rapide, mais on sentait qu'il pouvait craquer à tout instant. Il jeta un coup d'œil vers l'ottomane et, l'espace d'une seconde, son corps fut secoué de convulsions. El Moulk poussa un cri...

— Espèce de salaud ! hurla sir John. C'était mon fils !

Cette voix effroyable résonna dans la pièce vide.

— Du calme, monsieur ! conseilla Talbot en le prenant par le bras. Du calme...

Sir John resta immobile un instant. Puis il tourna lentement sa face grise et dit d'un ton bas et terrifiant en tendant ses poignets :

— Remettez-moi les menottes, Talbot. Allez, exécution ! Merci... Et maintenant...

Il fixait la flamme tremblotante du gaz.

— Voyez-vous, j'aimais tellement ce garçon, dit-il. Il était... tout pour moi et je pensais avec fierté qu'il était... mort en gentleman...

» Et il est mort... en gentleman, poursuivit sir John. Mais pas de la façon que je croyais, comprenez-vous ? J'ignorais qu'un salaud l'avait incité à se pendre pour un crime qu'il n'avait pas commis. Alors, quand j'ai appris, je...

Il refoulait ses larmes et avalait avec peine, les mâchoires crispées.

— Conduisez-moi en bas, Talbot, s'il vous plaît, implora-t-il.

Talbot avança vers l'entrée et appela un policier en uniforme qui entraîna sir John par le bras. Puis l'inspecteur fit signe à un second agent qui poussa Teddy vers la sortie. Tous ces mouvements ressemblaient à un silencieux ballet de pantomime, seulement perturbé par le cliquetis des menottes et les reniflements de Teddy.

— Ne soyez pas trop dur avec lui, monsieur l'agent, dit sir John. Ma déposition l'innocentera. Il n'a fait que m'obéir.

Il s'arrêta avant de franchir la porte, en hésitant, comme s'il était anéanti de fatigue. Ses yeux de myope nous dévisagèrent ; mais il se ressaisit et sourit.

— J'ai une dernière requête à formuler, reprit-il d'une voix forte. Dans l'antichambre, à gauche, vous verrez une commode. Dans un tiroir sont rangées les preuves irréfutables que Nezam El Moulk a assassiné Pierre de Lavateur, il y a dix ans aujourd'hui, le 16 novembre. Je les ai achetées à Graffin. Il y a une photographie, entre autres. Je vous demande, Bencolin, d'utiliser ces documents pour envoyer cet homme à la guillotine. Dans la même pièce, vous trouverez la demoiselle Laverne, bâillonnée et enfermée dans un placard. Elle est probablement déjà morte étouffée ; je l'espère sincèrement. Vous trouverez aussi la petite épée avec laquelle j'ai tué le chauffeur et le pistolet qui m'a servi pour tirer sur le sergent Bronson ; tout cela vous sera nécessaire pour le... pour le procès. Je crois que je n'ai rien oublié.

Il se redressa et salua avec raideur.

— Bonne... Bonsoir, messieurs. Je ne vous reverrai certainement pas.

Son départ fut suivi d'un grand silence pendant lequel Talbot arpenta la chambre en marmonnant, les doigts glissés dans ses cheveux décoiffés. Ce dernier discours avait laissé une impression amère de futilité et de malheur. Dans le froid du petit matin, les minutes passaient, lourdement. L'inspecteur tourna vers nous son visage fatigué.

— Je crois que je ferais mieux d'aller délivrer cette femme, murmura-t-il.

— Je l'ai déjà libérée, dit Bencolin. Elle a été droguée, mais elle se remettra vite...

Quelqu'un vociféra une injure. Nous regardâmes El Moulk. Tant que sir John était présent, l'Égyptien s'était blotti contre le mur. Maintenant, il se prélassait, rayonnant, sur le divan. Il remit de l'ordre dans sa chevelure ; son bras engourdi bougeait avec difficulté et les

meurtrissures de la corde marquaient ses poignets. Autour de son cou était encore enroulé un mince fil d'acier qui semblait soudé. Ce câble frottait contre la paroi et était attaché à une poutre du toit... Il proféra soudain un torrent d'insanités. Sa voix était devenue suraiguë et il brandissait les poings en se débattant comme un chien en laisse.

— Restez tranquille ! cria Talbot, s'il vous plaît !...

Les yeux jaunes se dirigèrent vers lui.

— Il croit qu'il va m'envoyer à la guillotine, hein ? hurla l'Égyptien en se frappant la poitrine. Nom de Dieu ! Il va voir ! Je lui cracherai à la figure. Je...

— Silence, s'il vous plaît !

— Je ne me tairai pas ! Je vais lui montrer !

Le métal tailladait la nuque d'El Moulk qui s'agitait toujours sur l'ottomane.

— Allez-vous bientôt me détacher ? Ou comptez-vous me garder ici comme un chien avec ce collier autour du cou ? Eh bien ? Parlez, espèce d'abruti ! Alors ?

Le rouge monta aux joues de Talbot qui répondit tranquillement.

— Le fil est soudé, M^r El Moulk. Il nous faut des pinces, pour le couper. J'ai envoyé quelqu'un en chercher ; soyez patient, vous serez libre dans un instant.

— Mes poignets ! gémit El Moulk. Oh ! mes pauvres poignets ! Et mes jambes ! Je ne peux pas me lever.

— Attention à la trappe ! fit Bencolin, comme l'Égyptien essayait de se remettre sur les pieds.

Sagement, El Moulk se rassit.

Le détective indiqua sur le sol, à quelques centimètres du divan, la trappe que j'avais repérée auparavant. Elle avait une surface de plus d'un mètre carré et était composée de deux battants. Sur chacun d'eux était vissé un anneau traversé par une barre de bois qui la tenait fermée. Le système ne paraissait pas solide.

— Marchez là-dessus, ajouta le détective, et vous tomberez tout droit dans la chambre, un étage plus bas. Tiens, Jeff se réveille !

Il vint à moi en souriant et se pencha pour me tapoter l'épaule.

— Votre crâne est terriblement résistant, mon vieux. Je n'aurais pas voulu que ce coup atterrisse sur ma tête. Tenez, buvez... Ça va maintenant ?

— Très bien, dis-je en prenant le flacon. Aidez-moi à me lever.

— Je vous avoue, Jeff, que je ne vous destinai pas le rôle de vedette que vous avez joué ce soir, fit-il tandis que je me mettais péniblement debout. Vous deviez surveiller Graffin et je ne vous croyais pas en danger. Je vous assure que j'ai passé un fichu quart d'heure lorsque je vous ai vu franchir cette porte et allumer la bougie...

— Vous m'avez vu ?

— Oui. Talbot et moi étions à l'affût. Votre initiative a failli gâcher nos plans. Enfin !

— Bien entendu, continuai-je avec amertume, vous connaissiez l'emplacement de la chambre secrète.

Talbot s'épongea le front.

— Nous avons couru un grand risque pendant un moment, dit-il. Quand j'ai entendu deux personnes marcher dans le grenier... brrr ! Il ne nous est jamais venu à l'idée que vous puissiez vous trouver là, et il nous était impossible d'empoigner notre homme dans le noir avant de savoir à qui nous avions affaire.

— Cet endroit est donc exactement situé au – dessus de la grande salle, fis-je observer. Mais je ne comprends toujours pas...

— Venez, proposa Bencolin.

S'agenouillant à côté de la trappe, il glissa son doigt dans les anneaux et retira la barre de bois. Puis il souleva les panneaux.

— Jetez un coup d'œil en bas et dites-moi ce que vous voyez.

Talbot et moi nous approchâmes du bord. Même El Moulk sortit de sa léthargie pour regarder. À quelque huit mètres en dessous de nous, et légèrement à gauche, j'aperçus la table avec la lampe verte. Le crâne chauve de Graffin brillait toujours à côté de la bouteille de whisky renversée.

— Comme je vous l'ai expliqué, poursuivit Bencolin en refermant les battants, j'ai été intrigué dès le début par le fait que quelqu'un pénétrait dans l'appartement en présence des domestiques, et alors que les portes étaient closes, pour y abandonner des souvenirs. Tout d'abord j'ai pensé à un passage secret. Puis j'ai appris que tous les objets avaient été déposés à la même place – sur la table centrale. Jamais près de l'entrée, ni dans les chambres à coucher, ni ailleurs, mais toujours sur cette table. La conclusion s'imposait ; Jack Ketch ne pouvait atteindre d'autre point que celui-là, par conséquent il fallait qu'il les lance d'en haut. Et lorsque je constatai la nature de ses cadeaux...

Accroupi à côté de la trappe, il s'adressa à moi :

— Vous souvenez-vous de ma remarque, Jeff, à propos de la particularité des objets trouvés sur la table ? Ils étaient tous solides, incassables. Des livres, une figurine de bois, un morceau de corde. Par contre, les articles fragiles comme le gibet miniature, les pistolets de cristal ou la jarre de terre furent envoyés par la poste – de toute évidence parce qu'ils auraient été brisés en utilisant le premier mode d'expédition. Il devint clair que Jack Ketch faisait descendre ses présents par le plafond sans être vu de personne.

— Alors, cet après-midi, dit Talbot, quand vous avez causé tout ce remue-ménage pour examiner ces lanternes de cuivre soi-disant anciennes, c'était pour...

— Pour inspecter le plafond, naturellement. La trappe est camouflée avec tant d'ingéniosité qu'on n'a aucune raison de la voir si on ne connaît pas son emplacement ; mais le bon sens me disait qu'elle se trouvait là. Une fois que je l'eus localisée, je ne rencontrai pas de difficulté à découvrir la cachette... À ce moment-là, je ne pouvais pas vous expliquer ce que je cherchais, car je soupçonnais déjà sir John, et lui laisser entrevoir que j'avais deviné l'existence d'une chambre secrète aurait été désastreux. Quoi qu'il en soit, vous vous rappelez certainement qu'il était mal à l'aise dans la grande salle en bas.

Talbot enfonça les mains dans ses poches et secoua la tête, abasourdi.

— Vous le soupçonniez, lui ? demanda-t-il. C'était pourtant la dernière personne...

— Mais non, inspecteur, l'interrompit brusquement Bencolin. Sa culpabilité était si éclatante dès le début que je m'étonne qu'elle vous ait échappé. Mon cher ami, il a commis de terribles bévues à presque chaque étape ! Bien sûr, j'ai parfois été troublé, par certaines de ses réactions, parce que je ne connaissais pas encore le pauvre Teddy ; mais dès que le nain est entré en scène, tout le puzzle s'est reconstitué.

— Je ne comprends toujours pas très bien, murmura Talbot. Et tout spécialement ce que sa conduite pouvait avoir de particulier...

Bencolin se laissa choir sur la chaise qu'avait occupée sir John. La fatigue se lisait sur son visage ; il avait les traits tirés et les yeux cernés. L'air sombre, il resta assis un moment, triturant de ses doigts nerveux les favoris gris sur ses tempes.

— Très bien, dit-il. Je vais vous retracer l'itinéraire qu'a suivi le meurtrier. Je vous prierai d'oublier que nous connaissons le nom de l'assassin et vous verrez que tout s'enchaîne inéluctablement.

» Vous êtes au courant de la plus grande partie de l'histoire ; vous pourrez donc compléter mon récit. Jack Ketch était obligatoirement une personne qui tenait beaucoup à « Keane ». L'amitié n'aurait pas suffi à justifier un plan si minutieux et si macabre ni une telle dévotion. Sa vengeance n'avait rien de fantaisiste ; une jouissance sadique en était la récompense : les liens du sang devaient être en jeu.

» Après avoir pleuré la mort de Keane pendant près de dix ans, Jack Ketch apprend la vérité. Il s'était enfermé dans sa tristesse. Toutes ses pensées étaient dirigées vers le défunt ; sa tendresse, ses espoirs et sa raison de vivre avaient disparu avec Keane. Quel choc de découvrir ce qui s'était vraiment passé ! Il élaborait alors méthodiquement sa stratégie, nourrissait sans cesse sa haine et préparait amoureusement les moindres détails de son châtement... Nuit après nuit, il machinait les subtiles horreurs qu'il infligerait à sa...

— Taisez-vous ! hurla Nezam El Moulk. Tai... sez... vous !

L'Égyptien tripotait sans arrêt le fil d'acier qui lui emprisonnait la nuque et ses lèvres se tordaient en une affreuse grimace.

La corde de métal grinça. Dans nos esprits à tous se dessinait le visage immobile de sir John Landervorne avec ses narines frémissantes et son regard froid traversé parfois d'un éclair de folie. Quant à moi, j'imaginai ses longues mains blanches qui serraient le cou...

— Il entendit parler de l'appartement secret. Et dans son cerveau germa une combinaison parfaite qui le réjouissait d'avance. Pendant des mois, il tortura sa victime et aujourd'hui, jour anniversaire de la mort de Keane, il était prêt à agir. Nous avons établi qu'il connaissait El Moulk. Nous savons comment il l'a attiré dehors, en lui suggérant de faire le tour de l'immeuble. C'est exact, n'est-ce pas, mon ami ?

— Il... il m'avait assuré, bégaya l'Égyptien, que nous pourrions surveiller Jack Ketch d'ici. J'ignorais l'existence de la trappe. Il me l'a montrée et m'a proposé de grimper dans le grenier. Nous sommes entrés dans cette pièce et puis...

— Quelle heure était-il ?

— 7 heures un quart, 7 h 20. Il était si aimable ! J'ai demandé au chauffeur de m'attendre dans la cour... non, c'est lui qui a donné l'ordre au chauffeur ! Pas moi ! Je voulais renvoyer Smail, mais lui a dit non. Il m'a fait monter et, avec un sourire, il m'a... Qu'est-il arrivé à Smail ? Pourquoi n'est-il pas venu ?

— Parce qu'il devait mourir d'après le plan de Jack Ketch. Après qu'il eut disposé de vous, le meurtrier est redescendu. Smail était assis à son volant. Quelques coups bien placés avec la petite épée...

Bencolin se tourna vers nous.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi il avait besoin d'un complice ? Parce qu'il lui fallait un alibi. Quelqu'un – mais pas lui – devait éloigner la voiture. Elle ne pouvait pas rester dans la cour sans indiquer l'endroit exact où était allé El Moulk. L'enlever était une obligation... Et voilà justement le grain de sable qui a grippé la mécanique de Jack Ketch ! Il comptait sur son acolyte pour conduire la limousine dans une rue peu fréquentée et pour l'abandonner loin du Club...

» Messieurs, dès mon premier examen de la voiture, j'ai acquis la certitude qu'il y avait un complice. Jack Ketch était peut-être fou, mais sa folie était logique. Il n'aurait pas arraché les pompons dorés et les boutons de cristal de la livrée du chauffeur ; il n'aurait pas volé le pistolet à crosse nickelée et la vieille montre, ni coupé un doigt pour s'emparer d'une bague en diamant synthétique. Cette sorte de comportement ne convenait pas à sa démente. Il n'aurait pas ramené la voiture au Club. Et, par-dessus tout, il n'était pas suffisamment petit pour passer inaperçu en conduisant à côté du cadavre du chauffeur !

Bencolin frappa le bras du fauteuil.

— Et, messieurs, ajouta-t-il doucement, parmi toutes les personnes que nous avons rencontrées, laquelle s'excitait à la vue du moindre morceau de métal brillant ? Qui pouvait voler une montre en cuivre clinquante et négliger un étui à cigarettes en platine parce qu'il est mat et peu attrayant, sans aucun intérêt comparé à la montre ou aux pompons dorés ? Qui était assez petit pour conduire la limousine tout en restant caché derrière le gros chauffeur ? Quand nous avons croisé Teddy dans le corridor, cet après-midi, j'ai su, sans doute possible, qui était le complice.

Talbot hocha la tête.

— Oui, c'est évident ! fit-il amèrement. Mais alors pourquoi s'est-il enfui de l'appartement, cet après-midi, en hurlant de terreur ?

— Il rapportait son butin, répondit Bencolin, parce que Jack Ketch le lui avait ordonné. Voler ces objets ne faisait pas partie du plan de notre assassin ; il était scrupuleux et consciencieux comme l'ancien Jack Ketch. Teddy a donc rendu le pistolet, les pompons, la montre... J'ai deviné dès que je les ai vus...

— Vous avez deviné dès que vous les avez vus ? cria Talbot. Comment ça, au nom du Ciel ?

— Le poussier, mon ami, le poussier, répliqua Bencolin de mauvaise humeur. N'avez-vous pas remarqué les traces noires sur le foulard

rouge ? Teddy avait tout enveloppé dans son foulard avant de le dissimuler au fond du seau à charbon. Au fait, c'est Teddy qui fumait la cigarette ; vous n'ignorez pas son faible pour le tabac...

— Mais le livre, De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts ! Il n'était tout de même pas en train de le lire...

— Non ! Je pense que c'est sir John qui l'a déposé. Il avait peur que nous découvrions ce que Teddy venait de faire et, prenant le livre sur le bureau, il l'a simplement ouvert pendant que Jeff tournait le dos – nous étions tous sortis à ce moment-là, souvenez-vous. Puis il a attiré l'attention de Jeff sur le volume. Comme je vous l'ai dit, personne ne le lisait ; les pages n'étaient pas coupées.

— Teddy n'aurait pas été effrayé en restituant son butin !

Bencolin se mit à rire et prit dans la poche de sa robe de chambre un cigare qu'il contempla d'un air bizarre.

— Mais si, inspecteur, il a eu peur. Vraiment très peur. Il est entré, a préparé le feu et retiré son paquet du seau. Il a allumé une des cigarettes d'El Moulk et ouvert le tiroir...

» Et vous rappelez-vous ce qu'il a vu ? Dans le tiroir, juste devant lui, une grande photographie de Smail ! Le mort, qui déjà le hantait, le regardait au fond des yeux. Le courage dont il avait fait preuve la veille au soir en conduisant la voiture dans l'espoir de dépouiller le cadavre, l'avait abandonné. Sa conscience le tourmentait. Cette image lui a sauté au visage comme un fantôme accusateur. Il venait de rendre les objets volés et, hop, comme un diable hors de sa boîte, a surgi d'outre-tombe cette horreur !

» Il s'est enfui en criant. Sir John, le rencontrant dans le couloir, a tout de suite compris ce qui s'était passé. Avez-vous noté que, tout en faisant mine d'interroger Teddy, il lui broyait l'épaule, pour lui imposer silence ? Il savait que Teddy était trop terrorisé pour parler.

Tandis que Bencolin s'installait confortablement pour allumer son cigare, les mots que Teddy avait prononcés, le soir même, dans ma chambre, me revinrent en mémoire : « Il m' regardait, oui il m' regardait par en d'sous... »

LA TRAPPE S'OUVRE ENFIN

— Inutile de s'appesantir là-dessus, dit Bencolin en haussant les épaules. C'est ce pauvre garçon qui a ruiné le plan. On lui avait ordonné d'emmener la voiture dans un endroit éloigné et de l'y abandonner. Ne vous a-t-il pas avoué que son souhait le plus cher était de posséder sa propre automobile ? Fou de joie de conduire enfin une limousine, même à côté d'un cadavre, il est parti à toute allure faire sa randonnée à travers Londres ! Voilà la réponse à votre question.

— Mais pourquoi, diable, l'a-t-il ramenée demanda Talbot.

— Je crois avoir une explication, fis-je, gardant encore en mémoire ma conversation avec Teddy. Je lui ai parlé ce soir. Il a une idée fixe dans la tête : « Peu importe où l'on m'envoie, m'a-t-il dit, je reviens toujours ici. Toujours ! » Il était catégorique sur ce point.

— Oui, répliqua Bencolin. Vous avez probablement raison. Je pense qu'il avait reçu des instructions très précises de Jack Ketch pour cette partie de la machination. Imaginez la scène ! À la fois effrayé et ravi, ce faible d'esprit a foncé comme un dément – vous vous souvenez qu'il a totalement négligé les panneaux de circulation. Heureusement pour lui, il y avait tellement de brouillard que les gens ont cru que le chauffeur tenait le volant. Ce n'est qu'en y regardant de plus près, comme Jeff l'a fait, qu'on remarquait quelque chose d'anormal. Grâce au brouillard encore, il a pu se glisser hors de la voiture et s'échapper sans être vu en arrivant à destination. Je me rappelle, Jeff, avoir attiré votre attention sur le peu d'espace à l'avant de la voiture. Contrairement au chauffeur, Teddy, avec ses petites jambes, s'est senti parfaitement à l'aise. Quoi qu'il en soit, ce fut la faille dans le plan de Jack Ketch qui n'avait pas prévu la conduite extravagante de son complice. Notre assassin a dû avoir des sueurs froides tandis que nous poursuivions la Minerva dans Pall-Mall ! Oh oui, l'étonnement de sir John n'était pas feint...

— Sir John ! Sir John ! s'exclama Talbot. D'accord ! J'admets tout ce que vous venez de dire. Pourtant rien ne le désignait. Je vous concède qu'il a pincé l'épaule de Teddy ; mais c'était peut-être accidentel. Vous

n'avez pas la preuve que c'est lui qui a ouvert le livre au moment où M^r Marle avait le dos tourné ; pas la moindre preuve ! Comment avez-vous pu établir une relation entre lui et le criminel ?

— Tout d'abord, parce que le meurtrier vous connaissait, répondit Bencolin, l'air pensif.

— Me connaissait ?

— Oui. On vous a téléphoné à Vine Street que « Nezam El Moulk avait été pendu ». Cet appel est arrivé alors que nous étions au théâtre. Curieusement, le correspondant a demandé à parler à l'inspecteur Talbot. Pas simplement au commissaire de police de Vine Street, mais à l'inspecteur Talbot. Vous nous l'avez rapporté vous-même.

» Cela m'a beaucoup surpris. À votre avis, combien de personnes à Londres savent le nom de l'inspecteur en chef de leur district ? Savez-vous le nom du vôtre à New York, Jeff ? Ou moi, le nom du mien à Paris ? De plus, nous avons décrété que l'assassin habitait au Brimstone Club et qu'il était très au courant des méthodes de la police métropolitaine. Eh bien, qui, au Brimstone Club, connaissait le nom de l'inspecteur de Vine Street ? Sir John Landervorne : après le meurtre du chauffeur, il a suggéré lui-même de faire venir Talbot !

» Cependant, ce n'était encore qu'une supposition. Puis, je me suis souvenu que la figurine de bois avait été pendue au gibet miniature dans le salon pendant que sir John était sorti téléphoner à Talbot. Or, celui qui avait accroché la poupée à la corde ne pouvait être que le criminel, car l'objet avait été vu en dernier dans les mains d'El Moulk...

— Je le lui ai montré ! cria soudain El Moulk de son coin. Le bonhomme de bois ! Quand je l'ai rencontré et que nous sommes montés ici, je le lui ai montré et il me l'a pris !

— Revenons un peu en arrière. Nous avons enfermé le gibet dans un meuble à côté de la cheminée en quittant le salon à 6 heures. Quelqu'un l'en a retiré et a attaché la figurine à la potence. Qui était informé de l'endroit où était rangé le gibet ? Seulement trois personnes : vous, Jeff, sir John Landervorne et moi-même. Et qui a pu accéder au salon après la mort du chauffeur ? Sir John Landervorne qui appelait Talbot à Vine Street parce que...

— Parce que la cabine se trouve juste en face de la porte du salon, compléta Talbot.

— Précisément. Et je me suis demandé si sir John avait également donné l'autre coup de téléphone. Cette sinistre communication qui vous a appris la capture d'El Moulk. Je savais qu'il en avait eu la possibilité au théâtre, car nous étions placés loin les uns des autres. Il

lui suffisait de s'esquiver quelques minutes et d'aller dans une cabine publique. Avait-il aussi attiré El Moulk hors de chez lui ? Lorsque j'ai découvert qu'El Moulk avait seulement fait le tour du pâté de maisons et que le chauffeur avait été tué moins de vingt minutes après être parti du Club...

Je me revis alors, assis dans le salon, attendant Bencolin et sir John pour le dîner. El Moulk était sorti peu après 7 heures. Il s'était passé plus d'une demi-heure avant que sir John n'arrive...

— Je constate que vous êtes de mon avis, dit Bencolin en bâillant. Avant de venir nous rejoindre – nous en avons la certitude, maintenant – il a neutralisé El Moulk, assassiné le chauffeur et chargé Teddy d'éloigner la limousine. En réalité, il n'avait aucun alibi ! Chaque fois qu'un événement important se produisait, il était absent. Comme cet après-midi quand il a rendu visite à Colette Laverne. Il n'est pas étonnant qu'il ait pu la convaincre – elle si soupçonneuse – de son appartenance à Scotland Yard. Il lui a probablement présenté de vieux papiers officiels et elle a été flattée d'avoir pour escorte un commissaire adjoint. Vous êtes-vous demandé pourquoi le visage de Bronson avait cette expression incrédule ? Bronson le connaissait, naturellement ; et de voir son ancien supérieur le menacer avec un pistolet...

— Et le coup de téléphone de M^r El Moulk, que M^{lle} Laverne a reçu cet après-midi ?

Bencolin interrogea l'Égyptien du regard.

— Il m'a forcé à l'appeler, répondit ce dernier. Oui... je sais ce que vous pensez ! Il m'a forcé à l'appeler. Je lui ai dit que j'étais sain et sauf. Je lui ai raconté que j'avais fait semblant de disparaître et que je me cachais, et je lui ai recommandé de ne pas avoir peur de Scotland Yard qui était mon allié !

— L'avez-vous priée d'annoncer à tout le monde sa visite au Yard ? questionna Talbot.

— Oui ! Oui ! J'ai même ajouté que c'était pour débusquer le meurtrier. Elle devait ensuite revenir ici afin de m'aider, avec Scotland Yard, à attraper l'assassin...

— Mais d'où avez-vous téléphoné ?

— Je vous montrerai lorsque nous explorerons ce très intéressant appartement, intervint Bencolin. Il y a un antique combiné qui est branché sur la ligne d'El Moulk. On l'employait sans doute du temps où Rayle organisait ses orgies et, du moment que l'appareil en dessous fonctionne, celui-ci aussi. Il ne risquait absolument rien à l'utiliser, car si M^{lle} Laverne avait cherché à déterminer l'origine de l'appel, on lui

aurait répondu qu'il provenait du Brimstone Club ; et ses dernières réticences se seraient envolées.

Bencolin s'arrêta un instant, les yeux rivés au plancher.

— Quant aux détails qu'il nous reste à éclaircir, dit-il enfin, je n'entrevois la solution que maintenant. Graffin et le jeune Landervorne devaient appartenir au même régiment pendant la guerre. L'avion, si je ne m'abuse, s'est écrasé avant la fin d'une bataille et Landervorne a été déclaré mort. C'est à la même époque que Graffin a été chassé de l'armée. Bref, Graffin le connaissait. Ils se sont retrouvés à Paris – Landervorne à l'hôpital, semble-t-il – et ont rencontré El Moulk. Le fait que le jeune homme était amateur d'égyptologie (comme en témoigne son livre) explique l'amitié...

Bencolin s'interrompit brusquement pour une raison que je ne réussis pas à déterminer. Nous avons tous oublié qu'El Moulk nous écoutait, blotti contre le mur... Talbot parut comprendre que quelque chose n'allait pas et il demanda précipitamment :

— Comment croyez-vous que sir John a appris l'existence de cet endroit ?

— Par Teddy, vraisemblablement. Teddy qui, en fouinant, a déniché l'entrée. Je ne saurais dire.

— Une dernière question, fit Talbot. L'ombre qu'a aperçue M^r Dallings, la nuit où il s'était perdu dans le brouillard ?

— L'explication aurait dû vous sauter aux yeux en découvrant le gibet miniature. Vous rappelez-vous l'ombre monstrueuse reflétée sur le mur du salon par le feu dans la cheminée ? Le même phénomène s'est produit pour Dallings, avec en plus quelqu'un qui faisait monter les marches à la poupée. Encore un autre indice qui trahissait sir John Landervorne, inspecteur. Car c'est ici, comme vous auriez dû vous en rendre compte, que Dallings a vu cette forme fantomatique. Sur une des fenêtres qui donnent dans la cour. Est-il besoin de vous rappeler que l'appartement du rez-de-chaussée sur l'arrière de l'immeuble est occupé par sir John ?

— Seigneur ! Si nous avions pu le deviner dès le début !

— Vous auriez tout compris ? l'interrompit Bencolin d'un ton ironique. En fait, ce détail a constitué la base de mon raisonnement : sir John travaillait tard dans la nuit pour fabriquer son jouet ou confectionner ces cartes de visite... Et pour couronner le tout, il était le seul de tous les habitants du Club à pouvoir atteindre l'appartement secret sans être remarqué. L'escalier privé est attendant à son logement.

— Une chose m'intrigue encore, poursuivis-je. Vers 1 heure du

matin, un individu a frappé à la porte de M^{lle} Laverne et a laissé une carte...

— Je suppose qu'il s'agissait de Teddy, répondit le détective. La carte était tachée de sang, si je ne me trompe, et il l'a certainement souillée quand il était assis à côté du chauffeur. Sir John lui avait ordonné de déposer le carton plus tôt dans la soirée, après avoir abandonné la voiture. Mais dans l'excitation de sa folle randonnée, Teddy aura oublié la commission. Il ne s'en est souvenu qu'après son retour au Brimstone, à minuit. Il est donc reparti pour Mount Street et a eu la chance de ne rencontrer personne en chemin – il ne passe pas vraiment inaperçu, comme vous le savez. J'imagine qu'avant d'aller chez Colette Laverne, il est monté se laver et changer ses vêtements ensanglantés, ce qui explique la différence d'une heure. Il ne pouvait pas traverser Londres dans l'état où il était.

— Un enfant, murmura Talbot, un enfant capable de telles actions !

— Teddy n'est pas un enfant, répliqua Bencolin. Ne vous laissez pas abuser par sa petite taille ; il a au moins vingt-cinq ans. Il ne mesure pas plus d'un mètre trente-cinq, mais il est assez grand pour se faufiler dans la limousine et la conduire. Pendant la guerre, j'ai connu un chauffeur d'ambulance qui voyait à peine par-dessus le pare-brise, mais qui a piloté de lourds camions sur des routes défoncées sans le moindre accident. C'est en pensant à cette anecdote que l'idée de Teddy m'est venue.

Il se passa la main devant les yeux.

— Je vous ai guidés sur cette piste pleine d'embûches, messieurs, et je crois que je vous ai démontré à quel point tout s'enchaînait. Lorsque la vérité se dévoile à nous, nous constatons à quel point elle est banale. Les seules victimes de ce drame sont ce pauvre diable de sergent, tué d'une balle en plein cœur et le grand chauffeur noir qui repose à trois mètres sous terre. À présent – comme on dit au cinéma : « le cœur pur et l'âme légère, M^r El Moulk et sa charmante compagne n'ont plus qu'à partir, main dans la main, dans le soleil couchant... »

Il tourna lentement la tête, un sourire cruel sur les lèvres.

— ... Sauf s'il me prend l'envie d'envoyer le premier à la guillotine pour meurtre, et la seconde en prison pour faux témoignage !

Il se leva dans un silence pesant, à peine troublé par le grincement de sa chaise sur le plancher. Ses mâchoires étaient crispées en un rictus de haine ; vêtu de sa robe de chambre sombre comme la mort, il semblait planer devant les rideaux noir et or, sur lesquels la flamme du gaz dessinait son profil cornu. Ses sourcils dissimulaient à demi son regard brillant...

El Moulk était tassé sur l'ottomane, anéanti ; puis peu à peu, une expression de triomphe éclaira son visage.

— C'est ce que vous croyez ? dit-il doucement. Vous vous imaginez que...

— Sir John Landervorne vous a noué la corde autour du cou, reprit Bencolin, comme s'il n'avait pas entendu. Je suis sûr qu'il avait l'intention de vous jeter dans la trappe après vous avoir étripé. Vous auriez marché sur ces panneaux et vous auriez dégringolé – oui, dégringolé – huit mètres plus bas et le filin d'acier vous aurait brisé la nuque. Il aurait fait disparaître toutes les preuves contre lui et vous seriez resté là jusqu'à ce qu'on vous trouve... La mort qui vous est réservée, mon ami, n'est pas aussi pittoresque, mais je vous assure qu'elle me convient aussi bien. La Veuve Rouge vaut n'importe quelle corde. Jamais, de toute ma carrière, un meurtrier ne m'a échappé – entendez-vous ?

Sa voix était toujours terriblement polie.

— C'est pourquoi je tenais à vous sauver. J'étais partie prenante dans cette affaire et je n'épargnais pas mes efforts pour vous délivrer des mains de Jack Ketch. Je voulais vous ramener avec moi à Paris : afin de voir, à l'aube, notre charmant barbier vous raser le cou...

El Moulk tremblait, non pas de peur, mais d'une joie furieuse. Le métal frottait contre le mur. Ses yeux jaunes étaient exorbités : il se débattait avec tant de hargne qu'il semblait avoir plusieurs paires de jambes et de bras...

— Je vais vous dire quelque chose, gronda l'Égyptien. Écoutez, vous... vous...

Il s'étouffait en parlant.

— Je vous jure que vous ne m'emmènerez pas ! poursuivit-il en pointant le doigt vers le détective. Savez-vous pourquoi ? On m'a drogué. C'est vrai ! On m'a ligoté. C'est vrai ! Mais quand le nain était là, je me suis libéré en partie. Ne m'avez-vous pas entendu frapper ? Ne m'avez-vous pas entendu tirer la corde jusqu'à la porte ?...

Et voilà pour les martèlements ; mais aucun de nous n'y prêtait plus attention. Nous le regardions se démener.

— Avant que cet homme ne revienne me chloroformer, savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai donné une pièce d'or au gosse pour qu'il vole la photographie que Graffin – ce cafard, ce chien – a prise au moment du meurtre de Lavateur...

Son anglais devenait incohérent. Il se calma enfin.

— Je lui ai offert une pièce d'or s'il la brûlait dans le feu où il faisait chauffer les fers pour me torturer ! Et il l'a fait – il l'a brûlée !

Un rire convulsif secoua le pantin à la barbe mal rasée, aux cheveux en bataille, à la chemise déchirée...

— Il n'y a plus de preuves ! J'ai abattu de Lavateur et il n'y a plus de preuves ! Jack Ketch est capturé – je suis libre ! Vous ne pouvez rien contre moi ! Je suis libre ! Et la malédiction est conjurée, elle aussi...

Il parut tout à coup se rendre compte de quelque chose. Une lueur de fanatisme illumina son regard.

— La malédiction, murmura-t-il, la malédiction n'est pas...

Il leva les bras au ciel. Sa voie aiguë déchira le silence.

— Les dieux sont morts ! Je les ai tués ! Râ est mort ! Anubis est mort ! Mort aussi Sakhmet le vengeur ! Les dieux de mon peuple ont disparu et ne me pourchasseront plus ! Les dieux de l'Égypte sont morts !

Il sauta sur ses pieds. Surexcité, il injuriait Bencolin en dansant comme un forcené. Dans son exaltation, il fit un pas en avant et mit le pied sur la trappe.

Tout se passa en une seconde, il eut à peine le temps de crier. La barre de bois cassa et, dans un éclair, je vis ses bras maigres qui s'agitaient et son visage convulsé. Dans un fracas assourdissant, la trappe s'ouvrit ; le filin d'acier se déroula en sifflant et s'arrêta net avec une secousse qui ébranla la poutre, et El Moulk se retrouva un étage plus bas. On n'entendit même pas le crac que fit le nœud de métal en lui brisant le cou...

Dans un silence surnaturel où flottait encore l'écho de son hurlement, Talbot et moi nous approchâmes du bord. Il se balançait mollement, la tête sur l'épaule, juste au-dessus de la lampe verte. Sous lui, affalé en travers de la table, dormait Graffin avec son crâne chauve et luisant. Glacés d'horreur, nous détournâmes le regard lorsqu'un son tout juste perceptible, mais gai et mélodieux, arriva à nos oreilles.

Souriant, Bencolin fredonnait une petite chanson.